Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Alphonse Daudet

PORT-TARASCON

DERNIÈRES AVENTURES DE L'ILLUSTRE TARTARIN

(1890)

Table des matières

À LÉON ALLARD

Au subtil et profond romancier
Des *Fictions* et des *Vies Muettes*
Son frère et son ami Alphonse Daudet
Offre ce livre d'humour

C'était septembre, et c'était la Provence, à une rentrée de vendange, il y a cinq ou six ans.

Du grand break attelé de deux camarguais qui nous emportait à toute bride, le poète Mistral, l'aîné de mes fils et moi, vers la gare de Tarascon et le train rapide du P.-L.-M., elle nous semblait divine cette fin de jour d'une pâleur ardente, un jour mat, épuisé, fiévreux, passionné comme un beau visage de femme de là-bas.

Pas un souffle d'air malgré le train de notre course. Les roseaux d'Espagne à longues feuilles rubanées, droits et rigides au bord du chemin ; et par toutes ces routes de campagne, d'un blanc de neige, d'un blanc de rêve, où la poussière craquait immobile sous les roues, un lent défilé de charrettes chargées de raisins noirs, rien que des noirs, – garçons et filles venant derrière, muets et graves, tous grands, bien découplés, la jambe longue et les yeux noirs.

Grappes d'yeux noirs, et de raisins noirs, on ne voyait que cela dans les cuves, sous le feutre à bords rabattus des vendangeurs, sous le fichu de tête dont les femmes gardaient les pointes entre les dentes serrées.

Quelquefois, à l'angle d'un champ, une croix se dressait dans le blanc du ciel, ayant à chacun de ses bras une lourde grappe noire, pendue en ex-voto.

« Vé !... (vois !) » me jetait Mistral avec un geste attendri, un sourire de fierté presque maternelle devant les manifestations ingénument païennes de sont peuple de Provence, puis il reprenait son récit, quelque beau conte parfumé et doré des bords du Rhône, comme le Gœthe provençal en sème à la volée, de ses deux mains toujours ouvertes, dont l'une est poésie et l'autre réalité.

Ô miracle des mots, magique concordance de l'heure, du décor et de la fière légende paysanne que le poète déroulait pour nous tout le long de l'étroit chemin, entre les champs d'oliviers et de vignes !… Qu'on était bien, que la vie m'était blanche et légère !

Tout à coup mes yeux se voilèrent, une angoisse m'étreignit le cœur. « Père, comme tu es pâle ! » me dit mon fils, et j'eus à peine la force de murmurer, en lui montrant le château du roi René, dont les quatre tours me regardaient venir du fond de la plaine : « Voilà Tarascon ! »

C'est que nous avions un terrible compte à régler, les tarasconnais et moi. Je les savais très montés, me gardant rancune noire de mes plaisanteries sur leur ville et sur son grand homme, l'illustre, le délicieux Tartarin. Des lettres, des menaces anonymes m'avaient souvent averti : « Si tu passes jamais par Tarascon, gare ! » D'autres brandissaient sur ma tête la vengeance du héros : « Tremblez ! le vieux lion a encore bec et ongles ! »

Un lion à bec, diable !

Plus grave encore : Je tenais d'un commandant de gendarmerie de la région qu'un commis-voyageur parisien ayant, par une homonymie fâcheuse ou simple fumisterie, signé « Alphonse Daudet » sur le registre de l'hôtel, s'était vu brutalement assailli à la porte d'un café et menacé d'un plongeon dans le Rhône, selon les traditions locales :

Dé brin o dé bran
Cabussaran
Dou fenestroun
De Taracoun
Dedins lou Rose[1]

C'était un vieux couplet de 93, qui se chante encore là-bas, souligné de sinistres commentaires sur le drame dont les tours du roi René furent témoins à cette époque.

Or, comme il ne me plaisait guère de piquer une tête du fenestron de Tarascon, j'avais toujours évité dans mes voyages du Midi de passer par cette bonne ville. Et voilà que cette fois un mauvais sort, le désir d'aller embrasser mon cher Mistral, l'impossibilité de prendre le « Rapide » ailleurs que là, me jetaient dans la gueule du lion à bec.

Encore si je n'avais eu que Tartarin ; une rencontre d'homme à homme, un duel à la flèche empoisonnée sous les arbres du tour-de-ville n'était pas pour me faire peur. Mais la colère d'un peuple, et le Rhône, ce vaste Rhône !…

Ah ! je vous réponds que tout n'est pas rose dans l'existence du romancier…

Chose étrange, à mesure que nous approchions de la ville, les chemins se dépeuplaient, les charrettes de vendanges devenaient plus rares. Bientôt nous n'eûmes plus devant nous que la route vide et blanche, et tout autour dans la campagne le large et la solitude du désert.

« C'est bizarre, disait Mistral, tous bas un peu impressionné, on se croirait un dimanche.

---

[1] De gré ou de force – ils feront le saut – du fenestron – de Tarascon – dedans le Rhône.

– Si c'était dimanche, nous entendrions les cloches… » ajouta mon fils, sur le même ton, car le silence qui enveloppait la ville et sa banlieue avait quelque chose d'opprimant. Rien, pas une cloche, pas un cri, pas même un de ces bruits de charronnage tintant si clair dans l'atmosphère vibrante du Midi.

Pourtant les premières maisons du faubourg se levaient au bout du chemin ; un moulin d'huile, l'octroi crépi à neuf. Nous arrivions.

Et notre stupeur fut grande, à peine engagés dans cette longue rue caillouteuse, de la trouver abandonnée, les portes et les fenêtres closes, sans chien ni chat, enfants ni poules, ni personne, le portail enfumé du maréchal ferrant dégarni des deux roues qui le flanquent à l'ordinaire, les grands rideaux de treillis dont les seuils tarasconnais s'abritent sont les mouches, rentrés, disparus comme les mouches elles-mêmes et l'exquise bouffée de soupe à l'ail que toutes les cuisines auraient dû exhaler à cette heure-là.

Tarascon ne sentant plus l'ail, imagine-t-on une chose pareille !

Mistral et moi, nous nous regardions épouvantés ; et, vraiment, il y avait de quoi. S'attendre aux rugissements d'un peuple en délire, et trouver le silence de mort de cette Pompéi !

En ville, où nous pouvions mettre un nom sur tous les logis, sur toutes les boutiques familières à nos yeux depuis l'enfance, cette impression de vide et d'abandon devint encore plus saisissante. Fermée, la pharmacie Bézuquet de la placette, l'armurier Costecalde fermé pareillement, et la confiserie Rébuffat, « À la renommée des berlingots ». Disparus, les panonceaux du notaire Cambalalette, et l'enseigne sur toile peinte de Marie-Joseph-Spiridion Excourbaniès, fabricant de saucisson d'Arles ;

car le saucisson d'Arles s'est toujours fait à Tarascon, et je signale en passant ce grand déni de justice historique.

Mais enfin qu'étaient devenus les tarasconnais ?

Notre break roulait sur le cours, dans l'ombre tiède des platanes espaçant leurs troncs blancs et lisses, où plus une cigale ne chantait : envolées aussi les cigales ! Et devant la maison de Tartarin, toutes ses persiennes fermées, aveugle et muette comme ses voisines, contre le mur bas du fameux jardinet, plus une caisse de cirage, plus un petit décrotteur pour vous crier : « Cira, moussu ? »

L'un de nous dit : « Il y a peut être le choléra. »

À Tarascon, en effet, quand vient une épidémie, l'habitant déménage et campe sous des tentes à bonne distance de la ville, jusqu'à ce que le mauvais air soit passé.

Sur ce mot de choléra, dont tous les provençaux ont une peur farouche, le cocher enleva ses bêtes, et quelques minutes après nous stoppions à l'escalier de la gare, perchée tout en haut du grand viaduc qui longe et domine la ville.

Ici nous retrouvions la vie, des voix humaines, des visages. Dans l'entrecroisement des rails, les trains se succédaient sans relâche, montée, descente, haltaient avec des claquements de portières, des appels de station.

« Tarascon, cinq minutes d'arrêt…, changement de voiture pour Nîmes, Montpellier, Cette… »

Tout de suite Mistral courut au commissaire de surveillance, vieux serviteur qui n'a pas quitté sa gare depuis trente-cinq ans :

« Eh ! bé, maître Picard… Et les Tarasconnais ? Où sont-ils ? Qu’en avez-vous fait ? »

L’autre, tout surpris de notre étonnement :

« Comment !… Vous ne savez pas ? D’où sortez-vous donc ?… Vous ne lisez donc rien ?…Ils lui ont fait pourtant assez de réclame, à leur île de Port-Tarascon… Eh ! oui, mon bon…Partis, les Tarasconnais… Partis coloniser, l’illustre Tartarin en tête… Et tout emporté avec eux, déménagé jusqu’à la tarasque ! »

Il s’interrompit pour donner des ordres, s’activer le long de la voie, tandis qu’à nos pieds dans le couchant, nous regardions monter les tours, les clochers et clochetons de la ville abandonnée, ses vieux remparts dorés par le soleil d’un superbe ton de croustade et donnant l’idée exact d’un pâté de bécasses dont il ne resterait plus que la croûte.

« Et dites-moi, monsieur Picard », demanda Mistral au commissaire qui revenait vers nous avec un bon sourire, pas autrement inquiet de savoir Tarascon sur les chemins…

« Y a-t-il longtemps de cette émigration ?

– Six mois.

– Et l’on a pas de leurs nouvelles ?

– Aucune. »

Pécaïre ! Quelque temps après nous en avions des nouvelles, détaillées, précises, assez pour me permettre de vous conter l’exode de ce vaillant petit peuple à la suite de son héros, et les formidables mésaventures qui les assaillirent.

* * *

Pascal a dit : « Il faut de l'agréable et du réel ; mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai. » J'ai tâché de me conformer à sa doctrine dans cette histoire de Port-Tarascon.

Mon récit est pris du vrai, fait avec des lettres d'émigrants, le « mémorial » du jeune secrétaire de Tartarin, des dépositions empruntées à la *Gazette des Tribunaux ;* et quand vous rencontrerez ça et là, quelque tarasconnade par trop extravagante, que le crique me croque si elle est de mon invention[2] !

---

[2] Lire dans les journaux d'il y a douze ans, le procès de la « Nouvelle-France » et de la colonie de Port-Breton, ainsi que le curieux volume publié chez Dreyfous, par le docteur Baudoin, médecin de l'expédition.

LIVRE PREMIER

Chapitre I

Doléances de Tarascon contre l'état des choses. – Les bœufs, les Pères blancs. –Un tarasconnais au pays. – Siège et reddition de l'abbaye de Pampérigouste.

« Franquebalme, mon bon..., Je ne suis pas content de la France !... Nos gouvernants nous font de tout. »

Proférées un soir par Tartarin devant la cheminée du cercle, avec le geste et l'accent qu'on imagine, ces paroles mémorables résument bien ce qui se pensait et disait à Tarascon-sur-Rhône deux ou trois mois avant l'émigration. Le Tarasconnais en général ne s'occupe pas de politique : indolent de nature, indifférent à tout ce qui ne l'atteint pas localement, il tient pour l'*état de choses*, comme il dit. Pas moins, depuis quelque temps, on lui reprochait un tas de choses, à l'*état de choses* !

« Nos gouvernants nous font de tout ! » disait Tartarin.

Dans ce « de tout » il y avait d'abord l'interdiction des courses de taureaux.

Vous connaissez sans doute l'histoire de ce Tarasconnais très mauvais chrétien et garnement de la pire espèce, lequel après sa mort s'étant introduit au Paradis par surprise, pendant que saint Pierre avait le dos tourné, n'en voulait plus sortir, malgré les supplications du divin porte-clefs. Alors, que fit le grand saint Pierre ? Il envoya toute une volée d'anges clamer devant le ciel autant qu'ils auraient de voix :

« Té ! té !… les bœufs !… Té ! té !… les bœufs !… » qui est le cri des courses tarasconnaises. Oyant cela, le bandit change de figure :

« Vous avez donc des courses, par ici, grand saint Pierre ?

– Des courses ?… je crois bien magnifiques, mon bon.

– Où donc çà ?… où se font-elles, ces courses ?

– Devant le Paradis… Il y a du large, tu penses.

Du coup le Tarasconnais se précipite dehors pour voir, et les portes du ciel se referment sur lui à tout jamais.

Si je rappelle ici cette légende aussi vieille que les bancs du tour-de-ville, c'est afin d'indiquer la passion des gens de Tarascon pour les courses de taureaux et la colère où les mit la suppression de ce genre d'exercice.

Après, vint l'ordre d'expulser les Pères-Blancs de fermer leur joli couvent de Pampérigouste, perché sur une collinette toute grise de thym et de lavande installé là depuis des siècles aux portes de la ville, d'où l'on aperçoit, entre les pins, la dentelle de ses clochetons carillonnant dans les brises claires du matin avec le chant des alouettes, au crépuscule avec le cri mélancolique des courlis.

Les Tarasconnais les aimaient beaucoup, leurs Pères-Blancs, doux, bons, inoffensifs, et qui savaient tirer des herbes parfumées dont la montagnette est couverte un si excellent élixir ; ils les aimaient pareillement pour leurs pâtés d'hirondelles et leurs délicieux *pains-poires*[3], qui sont des

---

3 Panpéri

coings enveloppés d’une pâte fine et dorée, d’où le nom de Pampérigouste[4] donné à l’abbaye.

Aussi quand l’ordre officiel d’avoir à quitter leur couvent fut envoyé aux Pères et que ceux-ci refusèrent de sortir, quinze cents à deux mille Tarasconnais du commun, portefaix, décrotteurs, déchargeurs de bateaux du Rhône, ce que nous appelons la *rafataille*, vinrent s’enfermer dans Pampérigouste avec les bons moines.

La bourgeoisie tarasconnaise, les messieurs du cercle, Tartarin en tête, pensaient bien aussi à soutenir la sainte cause. Il n’y eut pas une minute d’hésitation. Mais on ne se jette pas dans une pareille entreprise sans préparatifs d’aucune sorte. Bon pour la rafataille, d’agir ainsi étourdiment.

Avant tout, il fallait des costumes. Et ils furent commandés ; de superbes costumes renouvelés de la croisade, longues lévites noires, avec une grande croix blanche sur la poitrine, et partout, devant, derrière, des entrelacements de fémurs soutachés. La soutache surtout prit beaucoup de temps.

Quant tout fut prêt, le couvent était déjà investi. Les troupes l’entouraient d’un triple cercle, campées dans les champs et sur les pentes pierreuses de la petite colline.

Les pantalons rouges de loin semblaient dans le thym et la lavande une floraison subite de coquelicots.

On rencontrait par les chemins de continuelles patrouilles de cavaliers, la carabine le long de la cuisse, le fourreau de sabre battant le flanc du cheval, l’étui de revolver à la ceinture.

---

[4] Panpéri-gousto

Mais ce déploiement de forces n'était pas pour arrêter l'intrépide Tartarin, qui avait résolu de passer, ainsi qu'un gros de messieurs du cercle.

À la file indienne, rampant sur les mains et les genoux avec toutes les précautions, toutes les ruses classiques des sauvages de Fenimore, ils réussirent à se glisser à travers les lignes d'investissement, longeant les rangées des tentes endormies, tournant les sentinelles, les patrouilles, et de l'un à l'autre se signalant les passages dangereux par une imparfaite imitation de cris d'oiseaux.

Il en fallait du courage pour tenter l'aventure par ces nuits claires comme un plein jour ; Il est vrai de dire que les assiégeants avaient tout intérêt à laisser entrer le plus de monde possible.

Ce qu'on voulait, c'était affamer l'abbaye plutôt que l'emporter de vive force. Aussi les soldats détournaient-ils volontiers la tête en voyant ces ombres errantes au clair de la lune et des étoiles. Plus d'un officier, qui avait pris l'absinthe au cercle avec l'illustre tueur de lions, le reconnut de loin malgré son déguisement et le salua d'un appel familier :

« Bonne nuit, monsieur Tartarin ! »

Une fois dans la place, Tartarin organisa la défense.

Ce diable d'homme avait lu tous les livres sur tous les sièges et blocus. Il embrigada les Tarasconnais en milice, sous les ordres du brave commandant Bravida, et, plein des souvenirs de Sébastopol et de Plewna, il leur fit remuer de la terre, beaucoup de terre, entoura l'abbaye de talus, de fossés, de fortifications de tous genres, dont le cercle petit à petit se resserrait à ne pouvoir plus respirer, en sorte que les assiégés se trouvèrent comme

emmurés derrière leurs travaux de défense, ce qui faisait l'affaire des assiégeants.

Le couvent métamorphosé en place forte fut soumis à la discipline militaire. C'est ainsi qu'il en doit être, l'état de siège déclaré. Tout se faisait par roulements de tambour et sonneries de clairon.

Dès le petit jour, au réveil, le tambour grondait, par les cours, les corridors et sous les arceaux du cloître.

On sonnait du matin au soir, aux prières *tara-ta-ta*, au trésorier *tara-ta-ta*, au Père hôtelier *tara-ta-ta* ; des coups de clairons impérieux, secs et sonores, déchirant l'air. On claironnait pour l'Angélus, pour Matines et Complies. C'était à faire honte à l'armée assiégeante, qui menait beaucoup moins de bruit, au large de la campagne, tandis que là-haut, au sommet de la petite colline, derrière les fins créneaux de l'abbaye-forteresse, claironnades et tambourinades mêlées aux tintements des carillons faisaient un fier ramage et jetaient aux quatre vents, en promesse de victoire, un chant allègre, mi-belliqueux et mi-sacré.

Le diantre, c'est que les assiégeants, bien tranquilles dans leurs lignes, sans se donner aucune peine, se ravitaillaient facilement et tout le jour faisaient bombance. La Provence est un pays de délices, qui produit toutes sortes de bonnes choses. Vins clairs et dorés, saucisses et saucissons d'Arles, melons exquis, pastèques savoureuses, nougats de Montélimar, tout était pour les troupes du gouvernement : il n'en entrait miette ni goutte dans l'abbaye bloquée.

Aussi, d'un côté, les soldats, qui n'avaient jamais vu pareille fête, engraissaient à crever leurs tuniques, les chevaux montraient des croupes luisantes et rebondies, tandis que de l'autre, précaire ! les pauvres Tarasconnais, la rafataille surtout, levés tôt, couchés tard, surmenés, sans cesse en alerte, remuant

et brouettant la terre de jour et de nuit, à la brûlure du soleil et des torches, se desséchaient et maigrissaient que c'était pitié.

De plus, les provisions des bons Pères s'épuisaient ; pâtés d'hirondelles et pains-poires tiraient à la fin.

Pourrait-on tenir encore longtemps ?

C'était la question tous les jours discutée sur les remparts et terrassements crevassés par la sécheresse. » Et les lâches qui n'attaquent pas ! » disaient ceux de Tarascon, montrant le poing aux pantalons rouges vautrés dans l'herbe à l'ombre des pins. Mais l'idée d'attaquer eux-mêmes ne leur venait pas, tant ce brave petit peuple a le sentiment de la conservation.

Une seule fois, Excourbaniès, un violent parla de tenter une sortie en masse, les moines devant, et de culbuter tous ces mercenaires.

Tartarin haussa ses larges épaules et ne répondit qu'un mot : « Enfant ! ».

Puis, prenant par le bras le bouillant Excourbaniès, il l'entraîna au sommet de la contrescarpe, et lui montrant d'un geste immense les cordons de troupes étagés sur la colline, les sentinelles placées à tous les sentiers :

« Oui ou non, sommes-nous les assiégés ? Est-ce nous qui devons donner l'assaut ?... »

Il y eut autour de lui un murmure approbateur :

« Évidemment... Il a raison... C'est à eux de commencer, puisqu'ils assiègent Et l'on vit une fois de plus que nul ne connaissait les lois de la guerre comme Tartarin.

Il fallait pourtant prendre un parti.

Un jour, le Conseil se rassembla dans la grande salle du Chapitre, éclairée de hauts vitraux, entourée de boiseries sculptées, et le Père hôtelier lut son rapport sur les ressources de la place. Tous les Pères-Blancs écoutaient, silencieux, droits sur leurs *miséricordes*, demi-sièges à forme hypocrite qui permettent d'être assis en paraissant debout.

Lamentable, le rapport du Père hôtelier ! Ce qu'ils avaient dévoré depuis le commencement du siège, les Tarasconnais ! Pâtés d'hirondelles, tant de cents ; pains-poires, tant de mille ; et tant de ceci, et tant de cela ! De toutes les choses qu'il énumérait et dont on était au commencement si bien pourvu, il restait si peu, si peu, qu'autant dire il n'en restait rien.

Les Révérends se regardaient l'un l'autre, la mine longue, et convenaient entre eux qu'avec toutes ces réserves, étant donné l'attitude d'un ennemi qui ne voulait rien pousser à l'extrême, ils auraient pu tenir pendant des années sans manquer de rien, si l'on n'était venu à leur secours. Le Père hôtelier, d'une voix monotone et navrée, continuait de lire, quand une clameur l'interrompit.

La porte de la salle ouverte avec fracas, Tartarin paraît, un Tartarin ému, tragique, le sang aux joues, la barbe bouffante sur la croix blanche de son costume. Il salue de l'épée le Prieur tout droit sur sa miséricorde, puis les Pères l'un après l'autre, et, gravement :

« Monsieur le Prieur, je ne peux plus tenir mes hommes… On meurt de faim… Toutes les citernes sont vides. Le moment est venu de rendre la place, ou de nous ensevelir sous ses débris. »

Ce qu'il ne disait pas, mais qui avait bien aussi son importance, c'est que, depuis quinze jours, il était privé de son chocolat du matin, qu'il le voyait en rêve, gras, fumant, huileux, accompagné d'un verre d'eau fraîche claire comme du cristal, au lieu de l'eau saumâtre des citernes, à laquelle il était réduit maintenant.

Tout de suite le Conseil fut debout, et dans une rumeur de voix parlant toutes ensemble exprima un avis unanime :

« Rendre la place… Il faut rendre la place… » Seul, le Père Bataillet, un homme excessif, proposa de faire sauter le couvent avec ce qu'on avait de poudre, d'y mettre le feu lui-même.

Mais on refusa de l'écouter, et la nuit venue, laissant les clefs sur les portes, moines et miliciens, suivis d'Excourbaniès, de Bravida, de Tartarin avec son gros de messieurs du cercle, tous les défenseurs de Pampérigouste sortirent, sans tambours ni clairons cette fois, et descendirent silencieusement la colline en une procession fantomatique, sous la clarté de la lune et le bienveillant regard des sentinelles ennemies.

Cette mémorable défense de l'abbaye fit grand honneur à Tartarin ; mais l'occupation du couvent de leurs Pères-Blancs par les troupes jeta au cœur des Tarasconnais une sombre rancune.

Chapitre II

La pharmacie de la Placette. – Apparition d'un homme du Nord. – Dieu le veut, monsieur le Duc ! – Un paradis au-delà des mers.

Quelque temps après la fermeture du couvent, le pharmacien Bézuquet prenait un soir le frais, devant sa porte, avec son élève Pascalon et le Révérend Père Bataillet.

Il faut dire que les moines dispersés avaient été recueillis par les familles tarasconnaises. Chacune avait voulu avoir son Père Blanc ; les gens aisés, les boutiquiers, ceux de la bourgeoisie, en possédaient un en particulier ; quant aux familles artisanes, elles s'associaient, se mettaient à plusieurs pour entretenir un de ces saints hommes, en participation.

Dans toutes les boutiques on voyait une cagoule blanche. Chez l'armurier Costecalde au milieu des fusils, des carabines et des couteaux de chasse, au comptoir du mercier Beaumevieille derrière les rangées de bobines de soie, partout se dressait la même apparition d'un grand oiseau blanc qui semblait un pélican familier. Et la présence des Pères était pour chaque demeure une vraie bénédiction. Bien élevés, doux, enjoués, discrets, ils n'étaient pas gênants, ne tenaient pas une grande place au foyer, et cependant y apportaient une bonté, une réserve inaccoutumée.

C'était comme si l'on avait eu le bon Dieu chez soi : les hommes se retenaient de jurer et de dire des gros mots ; les

femmes ne mentaient plus, ou guère ; les petits restaient bien sages et bien droits sur leur chaise haute.

Le matin, le soir, à l'heure de la prière, aux repas pour le *Bénédicité* et les *Grâces*, les grandes manches blanches s'ouvraient comme des ailes protectrices sur toute la famille assemblée, et, avec cette bénédiction perpétuelle au-dessus de leur tête, les Tarasconnais ne pouvaient faire autrement que de vivre saints et vertueux.

Chacun était fier de son Révérend, le vantait, le faisait valoir, surtout le pharmacien Bézuquet, à qui la bonne fortune était échue d'avoir chez lui le Père Bataillet.

Tout feu, tout nerfs, ce R. P. Bataillet, doué d'une véritable éloquence populaire, et renommé pour sa manière de raconter paraboles et légendes ; c'était un superbe gaillard, bien découplé le teint brûlé, des yeux de braise, une tête de cabécilla. Sous les longs plis de l'épaisse bure, il avait vraiment belle prestance, bien qu'une épaule fût un peu plus haute que l'autre, et qu'il marchât de côté.

Mais on ne s'apercevait plus de ces légers défauts, lorsqu'il descendait de chaire, après le sermon, et fendait la foule, son grand nez au vent, pressé de regagner la sacristie, tout vibrant encore, et secoué lui-même par sa propre éloquence. Les femmes enthousiastes, coupaient au passage avec leurs ciseaux des morceaux de sa cape blanche ; on l'appelait à cause de cela le « Père festonné », et sa robe était toujours tellement déchiquetée, si tôt hors d'usage, que le couvent avait grand-peine à l'en fournir.

Bézuquet, était donc devant la pharmacie avec Pascalon, et en face d'eux le Père Bataillet, assis sur sa chaise à la cavalière. Ils respiraient avec délices, dans une sécurité béate de repos, car en ce moment de la journée il n'y a, plus de clientèle pour Bézu-

quet. C'est comme pendant la nuit ; les malades peuvent bien se rouler, se tortiller : le brave pharmacien ne se dérangerait pour rien au monde ; l'heure est passée d'être malade.

Il écoutait, ainsi que Pascalon, une de ces belles histoires comme, savait en conter le Révérend, pendant qu'au lointain de la ville ou attendait passer la retraite au milieu des fredons d'un beau couchant d'été.

Tout à coup l'élève se leva, rouge, ému, et bégaya, le doigt tendu vers l'autre extrémité de la Placette :

« Voilà monsieur Tar… tar… tarin ! ».

On sait quelle admiration personnelle et particulière professait Pascalon pour le grand homme dont la silhouette gesticulante se détachait là-bas dans les brumes lumineuses, accompagnée d'un autre personnage ganté de gris, soigné de mise, et qui semblait écouter, silencieux et raide.

Quelqu'un du Nord, cela se voyait de reste.

Dans le Midi, l'homme du Nord se reconnaît à son attitude tranquille, à la concision de son lent parler, tout aussi sûrement que le méridional se trahit dans le Nord par son exubérance de pantomime et de débit.

Les Tarasconnais étaient habitués à voir souvent Tartarin en compagnie d'étrangers, car on ne passe pas dans leur ville sans visiter comme attraction le fameux tueur de lions, l'alpiniste illustre, le Vauban moderne à qui le siège de Pampérigouste faisait une renommée nouvelle.

De cette affluence de visiteurs résultait une ère de prospérité autre fois inconnue.

Les hôteliers faisaient fortune ; on vendait chez les libraires des biographies du grand homme ; on ne voyait aux vitrines que ses portraits en « Teur », en ascensionniste, en costume de croisé, sous toutes les formes et dans toutes les attitudes de son existence héroïque.

Mais cette fois ce n'était pas un visiteur ordinaire, un premier venu de passage, qui accompagnait Tartarin.

La Placette traversée, le héros, d'un geste emphatique, désigna son compagnon :

« Mon cher Bézuquet, mon Révérend Père, je, vous présente monsieur le duc de Mons… ».

Un duc !… *Outre !*

Il n'en était jamais venu à Tarascon. On y avait bien vu un chameau, un baobab, une peau de lion, une collection de flèches empoisonnées et d'alpenstocks d'honneur… mais un duc, jamais !

Bézuquet s'était levé, saluait, un peu intimidé de se trouver ainsi, sans avoir été prévenu, en présence d'un si grand personnage. Il bredouillait : « Monsieur le Duc… » Tartarin l'interrompit :

« Entrons, messieurs, nous avons à parler de choses graves. »

Il passa le premier, le dos rond, l'air mystérieux, dans le petit salon de la pharmacie, dont la fenêtre, donnant sur la place, servait de vitrine pour les bocaux à fœtus, les longs ténias en tricot, et les paquets de cigarettes de camphre.

La porte se referma sur eux comme sur des conspirateurs. Pascalon restait seul dans la boutique, avec l'ordre de Bézuquet de répondre aux clients et de ne laisser personne approcher du salon sous aucun prétexte.

L'élève, très intrigué, se mit à ranger sur les étagères les boîtes de jujube, les flacons de *sirupus gummi* et autres produits d'officine.

Le bruit des voix, par moments, arrivant jusqu'à lui, il distinguait surtout le creux de Tartarin proférant des mots étranges :

« Polynésie... Paradis terrestre..., canne à sucre, distilleries..., colonie libre. » Puis un éclat du Père Bataillet : « Bravo ! J'en suis ». Quant à l'homme du Nord, il parlait si bas, qu'on n'entendait rien.

Pascalon avait beau enfoncer son oreille dans la serrure... Tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas, poussée *manu militari* par la poigne énergique du Père, et l'élève alla rouler à l'autre bout de la pharmacie. Mais, dans l'agitation générale, personne n'y fit attention.

Tartarin, debout sur le seuil, le doigt levé vers les paquets de têtes de pavots qui séchaient au plafond de la boutique, avec une mimique d'archange brandissant le glaive, s'écria :

« Dieu le veut, monsieur le Duc ! Notre œuvre sera grande ! ».

Il y eut une confusion de mains tendues qui se cherchaient, se mêlaient, se serraient, poignées de mains énergiques comme pour sceller à tout jamais d'irrévocables engagements. Tout chaud de cette dernière effusion, Tartarin, redressé, grandi, sor-

tit de la pharmacie avec le duc de Mons pour continuer leur tournée en ville.

Deux jours après, le *Forum* et le *Galoubet*, les deux organes de Tarascon, étaient pleins d'articles ci de réclames sur une colossale affaire. Le titre portait en grosses lettres :

« COLONIE LIBRE DE PORT-TARASCON. » Et des annonces stupéfiantes :

« À vendre, terres à 5 francs l'hectare donnant un rendement de plusieurs mille francs par an… Fortune rapide et assurée… On demande des colons. » Puis venait l'historique de l'île où devait s'établir la colonie projetée, île achetée au roi Négonko par le duc de Mons dans le cours de ses voyages, entourée d'ailleurs d'autres territoires qu'on pourrait acquérir plus tard pour agrandir les établissements.

Un climat *paradisiaque*, une température océanienne, très modérée malgré sa proximité de l'équateur, ne variant que de deux à trois degrés, entre 25 et 28 ; pays très fertile, boisé à miracle et merveilleusement arrosé, s'élevant rapidement à partir de la mer, ce qui permettait à chacun de choisir la hauteur convenant le mieux à son tempérament. Enfin les vivres abondaient, fruits délicieux à tous les arbres, gibiers variés dans les bois et les plaines, innombrables poissons dans les eaux. Au point de vue commerce et navigation, une rade splendide pouvant contenir toute une Flotte, un port de sûreté fermé par des jetées, avec arrière-port, bassin de radoub, quais, débarcadères, phare, sémaphore, grues à vapeur, rien ne manquerait.

Les travaux étaient déjà commencés par des ouvriers chinois et canaques, sous la direction et sur les plans des plus habiles ingénieurs, des architectes les plus distingués. Les colons trouveraient en arrivant des installations confortables, et même,

par d'ingénieuses combinaisons, avec 50 francs de plus, les maisons seraient aménagées selon les besoins de chacun.

Vous pensez si les imaginations tarasconnaises se mirent à travailler à la lecture de ces merveilles. Dans toutes les familles on faisait des plans. L'un rêvait des persiennes vertes, l'autre un joli perron ; celui-ci voulait de la brique, celui-là du moellon. On dessinait, on coloriait, on ajoutait un détail à un autre ; un pigeonnier serait gracieux, une girouette ne ferait pas mal.

« Oh ! Papa, une véranda !

– Va pour la véranda, mes enfants ! »

Pour ce qu'il en coûtait.

En même temps que les braves habitants de Tarascon se passaient ainsi toutes leurs fantaisies d'installations idéales, les articles du Forum et du Galoubet étaient reproduits dans tous les journaux du Midi, les villes, les campagnes inondées de prospectus à vignettes encadrés de palmiers, de cocotiers, bananiers, lataniers, toute la faune exotique ; une propagande effrénée s'étendait sur la Provence entière.

Par les routes poudreuses des banlieues de Tarascon passait au grand trot le cabriolet de Tartarin, conduisant lui-même avec le Père Bataillet assis près de lui sur le devant, serrés l'un près de l'autre pour faire un rempart de leurs corps au duc de Mons, enveloppé d'un voile vert et dévoré par les moustiques, qui l'assaillaient rageusement de tous côtés, en troupes bourdonnantes, altérés du sang de l'homme du Nord, s'acharnant à le boursoufler de leurs piqûres.

C'est, qu'il en était, du Nord, celui-là ! Pas de gestes, peu de paroles, et un sang-froid !... Il ne s'emballait pas, voyait les choses comme elles sont, posément. On pouvait être tranquille.

Et sur les placettes ombragées de platanes, dans les vieux bourgs, les cabarets mangés de mouches, dans les salles de danse, partout, c'étaient des allocutions, des sermons, des conférences.

Le duc de Mons, en termes clairs et concis, d'une simplicité, de vérité toute nue, exposait les délices de Port-Tarascon et les bénéfices de l'affaire ; l'ardente parole du moine prêchait l'émigration à la façon de Pierre l'Ermite. Tartarin, poudreux de la route comme au sortir d'une bataille, jetait de sa voix sonore quelques phrases ronflantes : « victoire, conquête, nouvelle patrie, »que son geste énergique envoyait au loin, par-dessus les têtes.

D'autres fois se tenaient des réunions contradictoires, où tout se passait par demandes et réponses.

« Y a-t-il des bêtes venimeuses ?

– Pas une. Pas un serpent. Pas même de moustiques. En fait de bêtes fauves, rien du tout.

– Mais on dit que là-bas, dans l'Océanie, il y a des anthropophages ?

– Jamais de, la vie ! Tous végétariens…

– Est-ce vrai que les sauvages vont tout nus ?

– Çà, c'est peut-être un peu vrai, mais pas tous. D'ailleurs nous les habillerons. »

Articles, conférences, tout eut un succès fou. Les bons s'enlevaient par cent et par mille, les émigrants affluaient, et pas seulement de Tarascon, de tout le Midi ! Il en venait même de

Beaucaire. Mais, halte là ! Tarascon les trouvait bien hardis, ces gens de Beaucaire !

Depuis des siècles, entre les deux cités voisines, séparées seulement par le Rhône, gronde une haine sourde qui menace de ne plus finir.

Si vous en cherchez les motifs, on vous répondra des deux côtés par des mots qui n'expliquent rien :

« Nous les connaissons, les Tarasconnais…, » disent les gens de Beaucaire, d'un ton mystérieux.

Et ceux de Tarascon ripostent en clignant leur œil finaud :

« On sait ce qu'ils valent, messieurs les Beaucairois. »

De fait, d'une ville à l'autre les communications sont nulles, et le pont qu'on a jeté entre elles ne sert absolument à rien. Personne ne le franchit jamais. Par hostilité d'abord, ensuite parce que la violence du mistral et la largeur du fleuve à cet endroit en rendent le passage très dangereux.

Mais si l'on n'acceptait pas de colons de Beaucaire, l'argent de tout le monde était parfaitement accueilli. Les fameux hectares à 5 francs (rendement de plusieurs mille francs par an) se débitaient par fournées. On recevait aussi de partout les dons en nature que les fervents de l'œuvre envoyaient pour les besoins de la colonie. Le Forum publiait les listes, et parmi ces dons se trouvaient les choses les plus extraordinaires :

Anonyme : Une boîte de petites perles blanches.

– Un lot de numéros du *Forum*.

M. Bécoulet : Quarante-cinq résilles en chenilles et perles pour les femmes indiennes.

Mme Dourladoure : Six mouchoirs et six couteaux pour le presbytère.

Anonyme : Une bannière brodée pour l'orphéon.

Anduze, de Maguelonne : Un flamant empaillé.

Famille Margue : Six douzaines de colliers de chiens.

Anonyme : Une veste soutachée.

Une dame pieuse de Marseille : Une chasuble, un orfroi de thuriféraire et un pavillon de ciboire.

La même : Une collection de coléoptères sous verre.

Et, régulièrement, dans chaque liste, était mentionné un envoi de Mlle Tournatoire : *Costume complet pour habiller un sauvage*. C'était sa préoccupation constante, à cette bonne vieille demoiselle.

Tous ces dons bizarres, fantaisistes, où la cocasserie méridionale étalait son imagination, étaient dirigés par pleines caisses sur les docks, les grands magasins de la Colonie libre, établis à Marseille. Le duc de Mons avait fixé là son centre d'opérations.

De ses bureaux, luxueusement installés, il brassait en grand les affaires, montait des sociétés de distillerie de canne à sucre ou d'exploitation du tripang, sorte de mollusque dont les Chinois sont très friands et qu'ils payent fort cher, disait le prospectus. Chaque journée de l'infatigable duc voyait éclore une

idée nouvelle, poindre quelque grande machination qui le soir même se trouvait lancée.

Entre temps, il organisait un comité d'actionnaires marseillais sous la présidence du banquier grec Kagaraspaki, et des fonds étaient versés à la banque ottomane Pamenyaï-ben-Kaga, maison de toute sécurité.

Tartarin passait maintenant sa vie, une vie enfiévrée, à voyager de Tarascon à Marseille et de Marseille à Tarascon. Il chauffait l'enthousiasme de ses concitoyens, continuait la propagande locale, et tout à coup filait par l'express pour aller assister à quelque conseil, quelque réunion d'actionnaires. Son admiration pour le duc grandissait chaque jour.

Il donnait à tous comme exemple le sang-froid du duc de Mons, la raison du duc de Mons :

« Pas de danger qu'il exagère, celui-là ; avec lui, pas de ces coups de mirage que Daudet nous a tant reprochés ! »

En revanche, le duc se montrait peu, toujours abrité sous sa gaze à moustiques, parlait encore moins. L'homme du Nord s'effaçait devant l'homme du Midi, le mettait sans cesse en avant et laissait à son intarissable faconde le soin des explications, des promesses, de tous les engagements. Il se contentait de dire :

« Monsieur Tartarin connaît seul toute ma pensée. »

Et vous jugez si Tartarin était fier !

Chapitre III

La « Gazette de Port-Tarascon ». – Bonnes nouvelles de la colonie. – En Polygamille – Tarascon se prépare à lever l'ancre. – « Ne partez pas ! Au nom du ciel, ne partez pas ! »

Un matin, Tarascon s'éveilla avec cette dépêche à tous les coins de rue :

La « Farandole », grand voilier de douze cents tonneaux, vient de quitter Marseille au point du jour, emportant dans ses flancs, avec les destinées de tout un peuple, des pacotilles pour les sauvages et un chargement d'instruments aratoires. Huit cents émigrants à bord, tous Tarasconnais, parmi lesquels Bompard, gouverneur provisoire de la colonie, Bézuquet, médecin-pharmacien, le Révérend Père Vezole, le notaire Cambalette, cadastreur. Je les ai conduits moi-même au large. Tout va bien. Le duc rayonne, Faites imprimer.

TARTARIN DE TARASCON.

Ce télégramme, affiché dans toute la ville par les soins de Pascalon, à qui il était adressé, la remplit d'allégresse. Les rues avaient pris un air de fête, tout le monde dehors, des groupes arrêtés devant chaque affiche de la bienheureuse dépêche, dont les mots se répétaient de bouche en bouche :

« Huit cents émigrants à bord… Le duc rayonne… » Et pas un Tarasconnais qui ne rayonnât comme le duc.

C'était la deuxième fournée d'émigrants qu'un mois après la première emportée par le vapeur *Lucifer*, Tartarin, investi du beau titre et des importantes fonctions de gouverneur de Port-Tarascon, expédiait ainsi de Marseille vers la terre promise. Les deux fois, même dépêche, même enthousiasme, même rayonnement du duc. Le *Lucifer*, malheureusement, n'avait pas encore dépassé l'entrée de l'isthme de Suez. Arrêté là par un accident, son arbre de couche cassé, ce vieux vapeur acheté d'occasion devait attendre d'être rallié et secouru par la *Farandole* pour continuer sa route.

Cet accident, qui aurait pu sembler de mauvais augure, ne refroidissait en rien l'enthousiasme colonisateur des Tarasconnais. Il est vrai qu'à bord de ce premier navire ne se trouvait que la rafataille ; vous savez, les gens du commun, ceux qu'on envoie toujours en avant-garde.

Sur la *Farandole*, de la rafataille encore, mêlée de quelques cerveaux brûlés, tels que le notaire Cambalalette, cadastreur de la colonie. Le pharmacien Bézuquet, homme paisible malgré ses formidables moustaches, aimant ses aises, craignant le chaud et le froid, peu porté aux aventures lointaines et périlleuses, avait longtemps résisté avant de consentir à s'embarquer.

Il ne fallait rien moins pour le décider que le diplôme de médecin, envié pendant toute sa vie, ce diplôme que le gouverneur de Port-Tarascon lui décernait aujourd'hui de son autorité privée.

Il en décernait bien d'autres, le gouverneur ! des diplômes, des brevets, des commissions, nommant directeurs, sous-directeurs, secrétaires, commissaires, grands de première classe et de deuxième classe, ce qui lui permettait de satisfaire le goût de ses compatriotes pour tout ce qui est titre, honneur, distinction, costume et soutache.

L’embarquement du Père Vezole n’avait rien nécessité de semblable. Une si brave pâte d’homme, toujours prêt à tout, content de tout, disant :

« Dieu soit loué ! À tout ce qui arrivait. Dieu soit loué ! Quand il avait dû quitter le couvent ; Dieu soit loué ! Quand il s’était vu fourrer à bord de ce grand voilier, pêle-mêle avec la rafataille, les destinées de tout un peuple et les pacotilles pour sauvages.

La *Farandole* partie, il ne restait plus que la noblesse et la bourgeoisie. Pour ceux-ci, rien ne pressait : ils laissaient à l’avant-garde le temps d’envoyer des nouvelles de son arrivée là-bas, afin qu’on sût à quoi s’en tenir.

Tartarin, lui non plus, en sa qualité de gouverneur, d’organisateur, de dépositaire de la pensée du duc de Mons, ne pouvait quitter la France qu’avec le dernier convoi. Mais en attendant ce jour impatiemment désiré, il déployait cette énergie, ce feu au corps que l’on a pu admirer dans toutes ses entreprises.

Sans cesse en route entre Tarascon et Marseille, insaisissable comme un météore qu’emporte une invisible force, il n’apparaissait, ici ou là, que pour repartir aussitôt.

« Vous vous fatiguez trop, Maî…aî… tre !… » bégayait Pascalon, les soirs où le grand homme arrivait à la pharmacie, le front fumant, le dos arrondi.

Mais Tartarin se redressait :

« Je me reposerai là-bas. À l’œuvre, Pascalon, à l’œuvre ! »

L'élève chargé de la garde de la pharmacie depuis le départ de Bézuquet, cumulait avec cette responsabilité de bien plus importantes fonctions.

Pour continuer la propagande si bien commencée, Tartarin publiait un journal, la *Gazette de Port-Tarascon*, que Pascalon rédigeait à lui seul de la première à la dernière ligne, d'après les indications, et sous la direction suprême du gouverneur.

Cette combinaison nuisait bien un peu aux intérêts de la pharmacie ; les articles à écrire, les épreuves à corriger, les courses à l'imprimerie, ne laissaient guère de temps aux travaux d'officine, mais Port-Tarascon, avant tout !

La *Gazette* donnait chaque jour au public de la métropole les nouvelles de la colonie. Elle contenait des articles sur ses ressources, ses beautés, son magnifique avenir ; on y trouvait aussi des faits divers, des variétés, des récits pour tous les goûts.

Récits de voyages à la découverte des îles, conquêtes, combats contre les sauvages, pour les esprits aventureux. Aux gentilshommes campagnards, des histoires de chasse à travers les forêts, d'étonnantes parties de pêche sur des rivières extraordinairement poissonneuses, avec description des méthodes et des engins de pêche des naturels du pays.

Les gens plus, paisibles, boutiquiers braves bourgeois sédentaires, se délectaient à la lecture de quelque frais déjeuner sur l'herbe au bord d'un ruisseau à cascade, sous l'ombre de grands arbres exotiques ; ils y croyaient être, et sentaient gicler sous leurs dents le jus des fruits savoureux, mangues, ananas et bananes.

« Et pas de mouches ! » disait le journal, les mouches étant, comme on sait, le trouble-fête de toutes les parties de campagne en terre de Tarascon.

La *Gazette* publiait même un roman, *la Belle Tarasconnaise*, une fille de colon enlevée par le fils d'un roi papoua ; et les péripéties de ce drame d'amour ouvraient aux imaginations des jeunes personnes des horizons sans fin. La partie financière donnait le cours des denrées coloniales, les annonces d'émission des bons de terre et des actions de sucrerie ou de distillerie, ainsi que les noms des souscripteurs et les listes de dons en nature qui continuaient à affluer, avec l'éternel « costume pour un sauvage » de Mlle Tournatoire.

Pour suffire à de si fréquents envois, il fallait que la bonne demoiselle eût installé chez elle de véritables ateliers de confection. Du reste elle n'était pas la seule que ce prochain déménagement pour des îles inconnues et si lointaines eût jetée en d'étranges préoccupations.

Un jour Tartarin se reposait tranquillement chez lui, dans sa petite maison, ses babouches aux pieds, douillettement enveloppé de sa robe de chambre, pas inoccupé cependant, car près de lui, sur sa table, s'éparpillaient des livres et des papiers : les relations de voyages de Bougainville, de Dumont-Durville, des ouvrages sur la colonisation, des manuels de cultures diverses. Au milieu de ses flèches empoisonnées, avec l'ombre du baobab qui tremblotait minusculement sur les stores, il étudiait « sa colonie » et se bourrait la mémoire de renseignements puisés dans les livres. Entre temps il signait quelque brevet, nommait un grand de première classe ou créait sur papier à tête un emploi nouveau pour satisfaire, autant que possible, le délire ambitieux de ses concitoyens.

Tandis qu'il travaillait ainsi, ouvrant de yeux et soufflant dans ses joues, on lui annonçait qu'une dame voilée de et qui refusait de dire son nom, demandait à lui parler. Elle n'avait même pas voulu entrer, et attendait dans le jardin, où il courut précipitamment, en pantoufles et en robe de chambre.

Le jour finissait, le crépuscule rendait déjà les objets indistincts ; mais, malgré l'ombre tombante et l'épaisse voilette, rien qu'au feu des yeux ardents qui brillaient sous le tulle, Tartarin reconnut sa visiteuse :

« Madame Excourbaniès !

– Monsieur Tartarin, vous voyez une femme bien malheureuse. »

La voix tremblait, lourde de larmes. Le bonhomme en fut tout ému et l'accent paternel :

– Ma pauvre Evelina, qu'avez-vous ?... Dites... »

Tartarin appelait ainsi par leur petit nom à peu près toutes les dames de la ville, qu'il avait connues enfants, qu'il avait mariées comme officier municipal, restant pour elles un confident, un ami, presque un oncle.

Il prit le bras d'Evelina, la fit marcher en rond autour du petit bassin aux poissons rouges, pendant qu'elle lui contait son chagrin, ses inquiétudes conjugales.

Depuis qu'il était question de s'en aller coloniser au loin, Excourbaniès prenait plaisir à lui dire à propos de tout sur un ton de menace gouailleuse :

« Tu verras, tu verras, quand nous serons là-bas, en *Polygamille*.

Elle, très jalouse, mais aussi naïve, même un peu bêtasse, prenait au sérieux cette plaisanterie.

« Est-ce vrai, cela, monsieur Tartarin, que dans cet affreux pays les hommes peuvent se marier plusieurs fois ?

Il l'a rassura doucement.

« Mais non, ma chère Evelina, vous vous trompez. Tous les sauvages de nos îles sont monogames. La correction de leurs mœurs est parfaite, et, sous la direction de nos Pères-Blancs, rien à craindre de ce côté-là.

Pourtant, le nom même du pays ?… Cette *Polygamille* ?… »

Alors seulement il comprit la drôlerie de ce grand farceur d'Excourbaniès, et partit d'un joyeux éclat de rire.

« Votre mari se moque de vous, ma petite. Ce n'est pas la *Polygamie* que le pays s'appelle, c'est *Polynésie*, ce qui signifie : groupe d'îles, et n'a rien pour vous alarmer. »

On en a ri longtemps dans la société tarasconnaise !

Cependant les semaines passaient et toujours pas de lettres des émigrants, rien que des dépêches communiquées de Marseille par le duc. Dépêches laconiques, expédiées à la hâte d'Aden, de Sydney, des différentes escales de la *Farandole*.

Après tout, on ne devait pas trop s'étonner, étant donné l'indolence de la race.

Pourquoi auraient-ils écrit ? Des télégrammes suffisaient bien ; ceux qu'on recevait, régulièrement publiés par la Gazette n'apportaient d'ailleurs que de bonnes nouvelles :

Traversée délicieuse, mer d'huile, tous bien portants.

Il n'en fallait pas plus pour entretenir l'enthousiasme.

Un jour enfin, en tête du journal, parut la dépêche suivante expédiée toujours via Marseille :

Arrivés Port-Tarascon. – Entrée triomphale – Amitié avec naturels venus au-devant sur la jetée – Pavillon tarasconnais flotte sur maison de ville – Te Deum chanté dans l'église métropolitaine – Tout est prêt, venez vite.

À la suite, un article dithyrambique, dicté par Tartarin, sur l'occupation de la nouvelle patrie, sur la jeune ville fondée, la visible protection de Dieu, le drapeau de la civilisation planté en terre vierge, l'avenir ouvert à tous.

Du coup, les dernières hésitations s'évanouirent. Une nouvelle émission de bons à cent francs l'hectare s'enleva comme des petits pains blancs.

Le tiers, le clergé, la noblesse, tout Tarascon voulait partir ; c'était une fièvre, une folie d'émigration répandue par la ville, et les grincheux, comme Costecalde, les tièdes ou les méfiants se montraient maintenant les plus enragés de colonisation lointaine.

Partout on activait les préparatifs du matin au soir. On clouait les caisses jusque dans les rues jonchées de paille, de foin, au milieu d'un roulement de coups de marteau.

Les hommes travaillaient en bras de chemise, tous de bonne humeur, chantant, sifflant, et l'on s'empruntait les outils de porte à porte en échangeant de gais propos. Les femmes emballaient leurs ajustements, les Pères-Blancs leurs ciboires, les tout petits leurs joujoux.

Le navire nolisé pour emporter tout le haut Tarascon, baptisé le *Tutu-panpan*, nom populaire du tambourin tarasconnais,

était un grand steamer en fer commandé par le capitaine Scrapouchinat, un long-cours toulonnais. L'embarquement devait avoir lieu à Tarascon même.

Les eaux du Rhône étant belles et le navire sans grand tirant d'eau, on avait pu lui faire remonter le fleuve jusqu'à la ville, et l'amener à bord du quai, où le chargement et l'arrimage prirent un grand mois.

Pendant que les matelots rangeaient dans la cale les innombrables caisses, les futurs passagers installaient d'avance leurs cabines ; et avec quel entrain ! Quelle urbanité ! Chacun cherchant à se rendre serviable et agréable aux autres.

« Cette place vous va mieux ? Comment donc !

– Cette cabine vous plaît davantage ? À votre aide ! » Et ainsi de tout.

La noblesse tarasconnaise, si morgueuse d'ordinaire, les d'Aigueboulide, les d'Escudelle, gens qui d'habitude vous regardaient du haut de leur grand nez, fraternisaient maintenant avec la bourgeoisie.

Au milieu du tohu-bohu de l'embarquement, on reçut un matin une lettre du Père Vezole, le premier courrier daté de Port-Tarascon :

« Dieu soit loué ! Nous sommes arrivés, disait le bon Père. Nous manquons de bien des petites choses, mais Dieu soit loué tout de même !... »

Guère d'enthousiasme dans cette lettre, guère de détails non plus.

Le Révérend se bornait à parler du Roi Négonko, et de Likiriki, la fillette du roi, une charmante enfant à qui il avait donné une résille de perles. Il demandait ensuite qu'on envoyât quelques objets un peu plus pratiques que les dons habituels des souscripteurs. C'était tout.

Du port, de la ville, de l'installation des colons, pas un mot. Le Père Bataillet grondait, furieux :

« Je le trouve mou, votre Père Vezole… Ce que je vais vous le secouer en arrivant ! »

Cette lettre était en effet bien froide, venant d'un homme si bienveillant ; mais le mauvais effet qu'elle aurait pu produire se perdit dans le remue-ménage de l'installation à bord, dans le bruit assourdissant de ce déménagement de toute une ville.

Le gouverneur – on n'appelait plus Tartarin que de ce nom – passait ses journées sur le pont du *Tutu-panpan*. Les mains derrière le dos, souriant, allant de long en large, au milieu d'un encombrement de tas de choses étrangers, panetières, crédences, bassinoires, qui n'avaient pas encore trouvé place dans l'arrimage de la cale, il donnait des conseils d'un ton patriarcal :

« Vous emportez trop, mes enfants. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut là-bas. »

Ainsi lui, ses flèches, son baobab, ses poissons rouges, il laissait tout ça, se contentant d'une carabine américaine à trente-deux coups et d'une cargaison de flanelle.

Et comme il surveillait tout, comme il avait l'œil à tout, non seulement à bord mais aussi à terre, tant aux répétitions de l'orphéon qu'aux exercices de la milice sur le cours !

Cette organisation militaire des Tarasconnais, survivant au siège de Pampérigouste, avait été renforcée, en vue de la défense de la colonie et des conquêtes que l'on comptait faire pour l'agrandir ! Et Tartarin, enchanté de l'attitude martiale des miliciens, leur exprimait souvent sa satisfaction, ainsi qu'à leur chef Bravida, dans des ordres du jour.

Pourtant un pli sillonnait anxieusement parfois le front du Gouverneur.

Deux jours avant l'embarquement, Barafort, un pêcheur du Rhône, trouvait dans les oseraies de la rive une bouteille vide hermétiquement bouchée, dont le verre était encore assez transparent pour laisser distinguer à l'intérieur quelque chose comme un papier roulé.

Pas un pêcheur n'ignore qu'une épave de ce genre doit être remise aux mains de l'autorité, et Barafort apportait au gouverneur Tartarin la mystérieuse bouteille contenant cette lettre étranger :

Tartarin.

Tarascon.

Europe.

Cataclysme épouvantable à Port-Tarascon. Île, ville, port, tout englouti, disparu. Bompard admirable comme toujours, et comme toujours mort victime de son dévouement. Ne partez pas, au nom du ciel ! Que personne ne parle !

Cette trouvaille paraissait l'œuvre d'un farceur. Comment cette bouteille, du fond de l'Océanie, serait-elle arrivée de flot en flot directement jusqu'à Tarascon ?

Et puis ce « mort comme toujours » ne trahissait-il pas une mystification ? N’importe, ce présage troublait le triomphe de Tartarin.

Chapitre IV

Embarquement de Tarasque – Machine avant ! – Les abeilles quittent la ruche. – L'odeur de l'Inde et l'odeur de Tarascon. – Tartarin apprend le papoua. – Distractions de la traversée.

Vous parlez de pittoresque.

Si vous aviez vu le pont du *Tutu-panpan* ce matin de mai 1881, c'est là qu'il y en avait du pittoresque ! Tous les directeurs en tenue de cérémonie : Tournatoire directeur général de la santé, Costecalde directeur des cultures, Bravida général en chef de milice, et vingt autres offrant aux yeux un mélange de costumes variés, brodés d'or et d'argent ; beaucoup portant en outre le manteau de grand de première classe, rouge, galonné d'or. Au milieu de cette foule chamarrée, la tache blanche du Père Bataillet, grand aumônier de la colonie et chapelain du Gouverneur.

La milice surtout étincelait. La plus grande partie des simples miliciens ayant été expédiée par les autres bateaux, il ne restait guère là que les officiers, sabre aux poings, revolver à la ceinture, le buste cambré, la poitrine en avant sous le coquet dolman à aiguillettes et à brandebourgs, fiers surtout de leurs magnifiques bottes au miroitant vernis.

Parmi les uniformes et les costumes se mêlaient les toilettes des dames, de couleurs chatoyantes, claires et gaies, avec des rubans et des écharpes flottant à l'air, et, par-ci par-là, quelques coiffes tarasconnaises de servantes. Sur tout cela, sur le navire aux cuivres étincelants, aux mâts dressés vers le ciel, imaginez

un beau soleil, un soleil de jour de fête, pour horizon le large Rhône, vagué comme une mer, rebroussé par le mistral, et vous aurez l'idée du *Tutu-panpan* en partance pour Port-Tarascon.

Le duc de Mons n'avait pu assister au lancement, retenu à Londres par une nouvelle émission. C'est qu'il en fallait de l'argent, pour payer bateaux, équipages et ingénieurs, tous les frais de l'émigration ! Le duc avait annoncé des fonds le matin même par dépêche. Et tous admiraient le côté pratique de l'homme du Nord.

« Quel exemple il nous donne, messieurs ! » déclamait Tartarin, ajoutant toujours :

« Imitons-le… Pas *d'emballemain* ! » C'est vrai que lui-même avait l'air très calme, très simple aussi, sans le moindre « flafla », au milieu de tous ses administrés en costume, seulement le grand cordon de l'*Ordre* en sautoir sur sa redingote.

Du pont du *Tutu-panpan*, on voyait les colons venir de loin, par groupes, apparaître à des tournants de rue, puis déboucher sur le quai, enfin reconnaissables et salués par leurs noms :

« Ah ! Voilà les Roquetaillade !…

–Té ! Monsieur Franquebalme ! »

Et des cris, des bravos enthousiastes ! On fit entre autres une ovation à l'antique douairière comtesse d'Aigueboulide, quasi centenaire, quand on la vit monter lestement à bord, en mantelet de soie puce, la tête branlante, portant d'une main sa chaufferette et de l'autre sa vieille perruche empaillée.

La ville se vidait de minute en minute, les rues semblaient plus larges entre les maisons closes, les boutiques à volets fermés, et toutes les persiennes ou jalousies baissées.

Tout le monde à bord, il y eut une minute de grand recueillement, de silence solennel, bercé par le sifflement de la vapeur sous pression. Des centaines d'yeux se tournaient vers le capitaine, debout sur la dunette, prêt à donner l'ordre de déraper. Tout à coup quelqu'un cria :

« Et la Tarasque »…

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la Tarasque, l'animal fabuleux qui a donné son nom à la ville de Tarascon. Pour rappeler son histoire brièvement, c'était, cette Tarasque, en des temps très anciens, un monstre redoutable, qui désolait l'embouchure du Rhône. Sainte Marthe, venue en Provence après la mort de Jésus, alla, vêtue de blanc, chercher la bête au milieu des marais, et l'amena en ville, liée seulement d'un ruban bleu, mais domptée, captivée par l'innocence et la piété de la sainte.

Depuis, les Tarasconnais célèbrent tous les dix ans une fête où l'on promène à travers les rues un monstre en bois et carton peint, tenant de la tortue, du serpent et du crocodile, grossière et burlesque effigie de la Tarasque d'autrefois, vénérée maintenant comme une idole, logée aux frais de l'État et connue dans tout le pays sous le nom de « la mère-grand ! ».

Partir sans la mère-grand, ne leur semblait pas possible. Quelques jeunes gens s'élancèrent et l'amenèrent au quai rapidement.

Ce fut une explosion de larmes, de cris d'enthousiasme, comme si l'âme de la ville, la patrie elle-même respirait en ce monstre de carton d'un si difficile embarquement.

Beaucoup trop grande pour trouver place à l'intérieur du navire, on attacha la Tarasque sur le pont à l'arrière ; et là, cocasse, énorme, l'air d'un monstre de féerie, avec son ventre en toile et ses écailles peintes, sa tête dressée au-dessus du bastingage, elle complétait bien l'ensemble pittoresque et bizarre du chargement, semblait une de ces chimères sculptées à la proue des naufs et chargées de présider aux destinées du voyage. On l'entourait avec respect ; quelques-uns lui parlaient, la flattaient de la main.

En voyant cette émotion, Tartarin craignit qu'elle n'éveillât dans les cœurs le regret de la patrie quittée, et, sur un signe de lui, le capitaine Scrapouchinat commanda tout à coup, d'une voix formidable :

« Machine en avant !... »

Aussitôt éclatèrent les sonneries de la fanfare, les sifflements de la vapeur, les bouillonnements de l'eau sous l'hélice, dominés par la voix d'Excourbaniès :

« Fen dé brut !... faisons du bruit !... ». Le rivage s'enfuit d'un bond ; la ville, les tours du roi René, reculèrent dans le lointain, de plus en plus rapetissées, comme brouillées dans la vibrante lumière du soleil sur le Rhône.

Tous, penchés sur les bordages, tranquilles, souriants, indifférents, regardaient la patrie s'en aller, disparaître là-bas, sans plus d'émotion, maintenant qu'ils avaient avec eux la bonne Tarasque, qu'un essaim d'abeilles changeant de ruche au son des chaudrons, ou qu'un grand triangle d'étourneaux en vol vers l'Afrique.

Et, vraiment, elle les protégea, leur Tarasque. Temps divin, mer resplendissante, pas une tempête, pas un grain, jamais traversée ne fut plus favorable.

Au canal de Suez, on tira bien un peu la langue, sous le feu d'un soleil ardent, malgré la coiffure coloniale adoptée par tous à l'exemple de Tartarin : casque de liège recouvert de toile blanche et garni d'un voile de gaze verte ; mais ils ne souffrirent pas trop de cette température de fournaise, à laquelle le ciel de Provence les avait dès longtemps acclimatés.

Après Port-Saïd et Suez, après Aden, la mer Rouge franchie, le *Tutu-panpan* se lança à travers la mer des Indes, d'une marche rapide et soutenue, sous un ciel blanc, laiteux, velouté comme un de ces aïolis, une de ces crémeuses pommades d'ail que les émigrants mangeaient à tous leurs repas.

Ce qu'il s'en consommait d'ail, à bord ! On en avait emporté d'énormes provisions, et son délicieux bouquet marquait le sillage du navire, mêlant l'odeur de Tarascon à l'odeur de l'Inde.

Bientôt on longea des îles émergeant de la mer en corbeilles de fleurs étranges où voltigeaient de magnifiques oiseaux habillés de pierreries. Les nuits calmes, transparentes, illuminées de myriades d'étoiles, semblaient traversées de vagues musiques lointaines et de danses de bayadères.

Aux Maldives, à Ceylan, à Singapour, on eût fait des escales divines, mais les Tarasconnaises, Mme Excourbaniès en tête, défendaient à leurs maris de descendre à terre.

Un féroce instinct de jalousie les mettait toutes en garde contre ce dangereux climat des Indes et ses effluves amollissantes qui flottaient jusque sur le pont du *Tutu-panpan*. Il n'y avait qu'à voir, le soir venu, le timide Pascalon s'appuyer au bastin-

gage auprès de Mlle Clorinde des Espazettes, grande et belle jeune fille dont le charme aristocratique l'attirait.

Le bon Tartarin leur souriait de loin dans sa barbe, et d'avance prévoyait un mariage pour l'arrivée.

Du reste, depuis le commencement de la traversée, le Gouverneur se montrait à tous d'une douceur, d'une indulgence, qui contrastait avec les violences et les sombreurs du capitaine Scrapouchinat, véritable tyran à son bord, s'emportant au moindre mot parlant tout de suite de vous « faire fusiller comme un singe vert ». Tartarin, patient et raisonnable, se soumettait aux caprices du capitaine, cherchait même à l'excuser, et, pour détourner la colère de ses miliciens, leur donnait l'exemple d'une infatigable activité.

Les heures de sa matinée étaient consacrées à l'étude du papoua, sous la direction de son chapelain, le R.P. Bataillet, qui, en sa qualité d'ancien missionnaire, connaissait cette langue et bien d'autres.

Dans la journée, Tartarin réunissait tout son monde, soit sur le pont, soit dans le salon, et faisait des conférences, débitait sa science toute fraîche sur les plantations de canne à sucre et l'exploitation du tripang.

Deux fois par semaine, cours de chasse, car là-bas, dans la colonie, on allait trouver du gibier, ce ne serait pas comme à Tarascon, où l'on était réduit à chasser des casquettes lancées en l'air.

« Vous tirez bien, enfants, mais vous tirez trop vite, » disait Tartarin. Ils avaient le sang trop chaud ; il faudrait se modérer.

Et il leur donnait d'excellents conseils, leur enseignait les temps qu'il fallait prendre selon les différentes espèces animales, en comptant méthodiquement comme au métronome.

« Pour la caille, trois temps. Un, deux, trois…, pan !… ça y est… Pour la perdrix, » – et secouant sa main ouverte il imitait le vol de l'oiseau, – « pour la perdrix, comptez deux seulement. Un, deux…, pan !… Ramassez, elle est morte. »

Ainsi passaient les heures monotones de la traversée, et chaque tour d'hélice rapprochait de la réalisation de leurs rêves tous ces braves gens qui se berçaient au long de la route de beaux projets d'avenir, voyageaient avec l'illusion de ce qui les attendait là-bas, ne parlaient qu'installation, défrichements, embellissements imaginaires à leurs futures propriétés.

Le dimanche était jour de repos, jour de fête.

Le Père Bataillet disait la messe à l'arrière, en grande pompe ; et des sonneries de clairons éclataient, les tambours battaient aux champs, au moment où le prêtre levait l'hostie. Après la messe, le Révérend Père racontait quelqu'une de ces paraboles ardentes où il excellait, moins un sermon qu'un mystère poétique tout brûlant de foi méridionale.

Voici un de ces récits, naïf comme une histoire de saints se déroulant sur les vitraux d'une vieille église de village ; mais, pour en savourer tout le charme, il vous faut imaginer le bateau lavé de frais, tous ses cuivres reluisants, les dames en cercle, le Gouverneur sur son fauteuil canné, entouré de ses directeurs en grand costume, les miliciens sur deux rangs, les matelots dans les enfléchures, et tout ce monde silencieux, attentif, les yeux tournés vers le Père, debout sur les marches de l'autel. Les coups de l'hélice rythment sa voix ; sur le ciel pur, profond, la fumée du steamer s'allonge, droite et mince ; les dauphins cabriolent au ras des lames ; les oiseaux de mer, goélands, alba-

tros, suivent en criant le sillage du navire, et le Père-Blanc, avec son épaule de côté, a l'air lui-même, quand il lève et secoue ses larges manches, d'un de ces grands oiseaux battant des ailes et prêt à partir.

Chapitre V

La véritable légende de l'Antéchrist racontée par le R. P. Bataillet sur le pont du « Tutu-Panpan. »

C'est encore au paradis que je vous emmène, mes enfants, dans cette vaste antichambre bleu-de-roi où se tient le grand saint Pierre, son trousseau de clefs à la ceinture, toujours prêt à ouvrir sa porte aux âmes des élus, lorsqu'il s'en présente ; malheureusement, depuis des années et des années, l'humanité est devenue si méchante, que les meilleurs, après la mort, s'arrêtent au purgatoire, sans aller plus haut, et que le bon saint Pierre n'a pour toute besogne qu'à passer ses clefs rouillées au papier de verre, et à chasser les toiles d'araignées tendues en travers de sa porte comme des scellés de justice. Par moment, il a l'illusion que quelqu'un frappe. Il se dit :

« Enfin… En voilà un, ce n'est pas trop tôt… ».

Puis, son guichet ouvert, rien que l'immensité, l'éternel silence, les planètes immobiles ou roulant dans l'espace avec un bruit doux d'orange mûre détachée de la branche, mais pas l'ombre d'un élu.

Pensez quelle humiliation pour ce bon saint qui nous aime tant, et comme il se désole de jour et de nuit, comme il en tombe de ces larmes brûlantes, dévorantes, qui ont fini par creuser au long de ses joues deux ornières profondes pareilles à celles qu'on voit sur les routes des carrières entre Tarascon et Montmajour !

Or, une fois que saint Joseph, venu pour lui tenir compagnie, car à la longue il s'ennuyait, le pauvre porte-clefs, toujours seul dans son antichambre, une fois donc que saint Joseph lui disait pour le consoler :

« Mais, en définitive, qu'est-ce que çà peut te faire que ces gens d'en bas ne se présentent plus à ton guichet ?... Est-ce que tu n'es pas bien ici, caressé des plus douces musiques et des odeurs les plus suaves ?... ».

Et tandis qu'il parlait ainsi, du fond des sept ciels ouverts en enfilade se coulait une brise tiède chargée de sons, de parfums, dont rien ne saurait vous donner l'idée, mes chers amis, pas même ce goût de citronnelle et de framboises fraîches que l'haleine de mer nous souffle depuis un moment dans la figure, de ce grand bouquet d'îles roses sous le vent.

« Hé ! fit le bon saint Pierre, je ne m'y trouve que trop bien dans ce paradis de bénédiction, mais j'y voudrais tous ces pauvres enfant avec moi... ».

Et brusquement pris d'indignation :

« Ah « les gueux, ah ! Les imbéciles...

Non, vois-tu, Joseph, le Seigneur est trop bon pour ces misérables... Et à sa place, je sais bien ce que je ferais.

– Que ferais-tu, mon brave Pierre ?

– Té ! pardi, un grand coup de pied dans la fourmilière et va te promener de l'humanité ! »

Saint Joseph hocha sa vieille barbe... Il le faudrait terriblement fort, tout de même, ce coup de pied qui démolirait la terre...

Passe encore pour les Turcs, les Infidèles, ces peuplades d'Asie qui tombent en pourriture, mais le monde chrétien, c'est calé, c'est solide, bâti par le fils…

– Justement, reprit saint Pierre… Mais ce que le Christ a bâti, le Christ pourrait aussi bien le détruire. Je leur enverrais mon Fils Divin une seconde fois à ces galériens de par là-bas, et cet Antéchrist qui serait le Christ déguisé aurait tôt fait de vous les mettre en bourtouillade ».

Le bon saint parlait dans sa colère, sans bien penser ce qu'il disait, sans se douter surtout que ses paroles seraient répétées au Divin Maître, et sa surprise fut grande quand tout à coup le Fils de l'homme se dressa devant lui, un petit paquet sur l'épaule au bout d'un bâton de route, ordonnant de sa voix ferme et douce :

« Pierre, viens… Je t'emmène. »

À la pâleur de Jésus, à la fièvre de ses grands yeux cernés qui jetaient encore plus de feux que son auréole, Pierre comprit tout de suite, et regretta d'avoir trop parlé. Que n'aurait-il pas donné pour que cette seconde mission du Fils de Dieu sur la terre n'eût pas lieu, surtout pour n'être pas lui-même du voyage ! Il s'agitait, tout éperdu, les mains chevrotantes :

« Ah ! mon Dieu… Ah ! mon Dieu… Et mes clefs, qu'est-ce que j'en vais faire ? » C'est vrai que pour une aussi longue route son lourd trousseau n'était pas commode. « Et ma porte, qui me la gardera ? »

Sur quoi Jésus sourit, lisant le fond de son âme, et dit :

« Laisse les clefs sur la serrure, Pierre… Pas de risque qu'on entre jamais chez nous, tu sais bien. »

Il parlait doucement, mais on sentait tout de même quelque chose d'implacable dans son sourire et dans sa voix.

Comme il est dit aux saintes Écritures, des signes dans le ciel annoncèrent la venue sur terre du Fils de l'homme, mais depuis longtemps les humains accroupis ne regardaient plus le ciel, et, distraits par leurs passions, rien ne leur signala la présence du Maître et du vieux serviteur qui l'accompagnait, d'autant que les deux voyageurs avaient emporté de la rechange et se déguisaient en tout ce qu'ils voulaient.

Pas moins, dans la première ville où ils arrivèrent, la veille justement qu'un bandit fameux nommé Sanguinarias, auteur de crimes épouvantables, devait être mis à mort, les ouvriers employés à dresser les bois de justice dans la nuit s'étonnèrent de voir travailler avec eux, au feu des torches, deux compagnons venus on ne sait d'où, l'un souple et fier comme un bâtard de prince, la barbe en fourche, des yeux de pierreries, l'autre déjà courbé, l'air bonasson et endormi, deux longues cicatrice en rigole sur ses joues fripées. Puis, au petit jour, l'échafaud debout, le peuple et les autorités en cercle pour le supplice, les deux étrangers avaient disparu, laissant toute la mécanique si étrangement ensorcelée que lorsqu'on eut étendu le condamné sur la planche, le couteau, pourtant bien aiguisé, d'un acier de bonne marque, tomba vingt fois de suite sans parvenir seulement à lui entamer la peau.

Vous voyez le tableau d'ici, les magistrats effarés, l'horripilation de la foule, le bourreau bousculant ses aides, arrachant ses cheveux trempés de sueur, Sanguinarias lui-même – il était de Beaucaire naturellement ce malandrin, et joignait à tous ses mauvais instincts un amour-propre diabolique – Sanguinarias très vexé, tournant et retournant son cou de taureau noir dans la lunette, disant :

« Ah ! ça… mais qu’est-ce que j’ai donc ?… je ne suis donc pas fabriqué comme les autres qu’on ne peut venir à bout de moi !… ».

Et à la fin des fins, les gendarmes obligés de l’emporter de force, de le rentrer dans son cachot, pendant que la canaille hurlante dansait autour de l’échafaud mis en pièces, flambant et crépitant jusqu’au ciel comme un feu de la Saint-Jean.

Dès lors en cette ville, et par toute la terre civilisée, il y eut un sort jeté sur les arrêts suprêmes de la justice. Le glaive de la loi ne coupait plus, et comme c’est la mort seule que les assassins redoutent, bientôt un débordement de crimes couvrit le monde, les rues et les chemins ne furent plus tenables pour les honnêtes gens terrifiés, tandis que dans les centrales, bondées par-dessus les toits, les coupe-jarrets s’engraissaient de bons jus de viandes, fendaient la figure de leurs gardiens à coups de sabot, leur faisaient sauter l’œil avec le pouce, ou, simplement par curiosité, s’amusaient à leur dévisser la tête pour voir ce qu’il y avait dedans.

Devant le grand dégât causé dans l’humanité rien que par le désarmement de la justice, le brave saint Pierre trouvait qu’il y en avait assez, et, le cœur gonflé de pitié, avec un bon gros rire courtisan :

« La leçon est réussie, Maître, et je crois qu’ils s’en souviendront… Pas moins, si nous remontions, maintenant… C’est que, je vais vous dire, j’ai peur qu’on ait besoin de moi, là-haut. »

Le Fils de l’homme eut son pâle sourire :

« Rappelle-toi, fit-il, le doigt levé… Ce que le Christ a bâti, le Christ seul pourra le détruire !

Et Pierre songeait, la tête basse :

« J'ai trop parlé, pauvres enfants, j'ai trop parlé ! ».

Ils se trouvaient en ce moment sur des pentes fertiles au pied desquelles une riche cité impériale étendait à perte de vue ses dômes, ses terrasses, clochers brodés, tours et flèches de cathédrales où des croix de toutes formes, en marbre et en or, étincelaient dans le couchant paisible.

« J'espère qu'ils en ont, par ici, des couvents et des églises ! reprit le bon vieillard, essayant de détourner la colère du Seigneur… ça fait plaisir au moins ! ».

Mais vous savez que ce que Jésus méprise sur toute chose c'est le culte hypocrite et somptueux des Pharisiens, ces églises où l'on va à la messe par genre et ces couvents qui fabriquent du garus et du chocolat ; aussi pressait-il le pas sans répondre, et les moissons étant très hautes, par-dessus les blés dans la descente, du formidable destructeur de l'humanité on ne voyait qu'un paquet de hardes sautillant au bout d'un bâton de routier… Et donc, en cette ville où ils entrèrent, vivait un vieux, vieux empereur, le doyen des princes de l'Europe comme il en était le plus juste et le plus puissant, qui gardait la guerre enchaînée aux essieux de ses canons et, par force ou persuasion, empêchait les peuples de se dévorer entre eux.

Tant qu'il serait là, il y avait comme un accord tacite de chien à loup que les ouailles brouteraient tranquilles ; après, par exemple, gare là-dessous ! C'est pourquoi tout le monde y tenait, à la vie du bon empereur ; pas une mère qui ne fût prête à s'ouvrir les veines pour lui faire du sang plus vermeil et plus riche.

Puis, soudainement, tout cet amour se tourna en haine, un mot d'ordre infernal circula :

« Tuons-le…, c’est le bon tyran, le plus exécrable de tous, puisqu’il ne nous laisse pas même le droit à la révolte. »

Et sous le palais impérial miné, dynamité, dans la nuit du caveau où les conjurés s’activaient, de l’eau jusqu’à la ceinture vous laisse à deviner quel mystérieux compagnon aux yeux étincelants menait l’œuvre de mort, fermant les cœurs à la peur, à la pitié, et, quand le coup partit, poussant le hourrah suprême…

Ah ! Le pauvre empereur, on ne retrouva pas gros de lui sous les décombres ! Quelques flocons de barbe roussie, une main de justice tordue par la flamme ; et tout de suite la Guerre démuselée hurla, le ciel fut noir de corbeaux assemblés au-dessus des frontières, la grande tuerie commença et ne finit plus.

Pendant que les peuples s’égorgeaient au moyen d’engins épouvantables, que de toutes parts sur l’horizon les villes prises d’assaut flambaient comme des torches, par les chemins encombrés de bétail en déroute, de charrettes sans conducteurs, le long des champs en friche, des fleuves rouges de sang, des vignes et des moissons impitoyablement massacrées, Jésus de son pas allègre, toujours le bâton sur l’épaule et sur ses talons le bon vieux saint qui essayait vainement de le fléchir. Jésus tirait vers un pays très loin où professait un docteur fameux, du nom de M. Mauve.

M. Mauve, grand guérisseur d’hommes et de bêtes, dirigeant à sa volonté toutes les forces de la nature, avait quasiment trouvé la prolongation de la vie humaine ; il y était, il s’en fallait de çà, quand, une nuit, par la maladresse d’un nouveau garçon de laboratoire, très beau, très pâle, et qu’on ne revit jamais plus, plusieurs bocaux remplis de poisons très subtils restèrent débouchés, et au matin M. Mauve, en ouvrant sa porte, tomba raide asphyxié.

Du coup la vie humaine ne fut pas prolongée, bien au contraire ; car le savant collectionnait chez lui, pour l'étude, une foule d'anciens fléaux, d'extraordinaires lèpres d'Égypte et du Moyen Age, dont les germes évadés des cornues se répandirent par le monde entier et le désolèrent. Il y eut des pluies de crapauds, empestées et ignobles, comme du temps des Hébreux ; puis des fièvres, jaune, maligne, quarte, tierce, seconde, des pestes, des typhus, un tas de maladies perdues, greffées sur de toutes récentes, d'autre aussi qu'on ne connaissait pas encore, et dans le peuple tout cela s'appelait « le mal de M. Mauve ».

Dieu vous garde de ce mal terrible, mes enfants !

Les os fondaient comme du verre, les muscles s'effilochaient. On souffrait tant, qu'on ne criait plus ; les malades avant de mourir tombaient par morceaux, s'en allaient en bouillie sur les chemins, et la voirie n'avait pas assez de pelles ni de tombereaux pour les ramasser.

« Mâtin ! Voilà une bonne affaire de faite !... disait saint Pierre d'une joie faussement joyeuse où roulaient des larmes...

Et à présent, Maître, si nous rentrions chez nous... Je commence à me languir.

Jésus savait bien que ce semblant de languison cachait une grande pitié pour les humains, et lui, pourtant si bon, s'était juré de les exterminer jusqu'au dernier. Il faut dire aussi qu'ils lui en avaient tant fait !... on se lasse à la fin.

Pour lors, continuant sa route sans répondre, il marchait dans la campagne avec son vieux serviteur par un petit matin vert et rosé, lorsqu'à travers les appels des coqs et toute la bramée animale qui salue le lever du jour, une clameur humaine vint jusqu'à eux, un cri de femme montant à grandes ondes, par

épreintes, tantôt immense à déchirer l'horizon, puis s'apaisant en une longue plainte douce, à laquelle ceux qui l'ont entendue une fois ne peuvent plus se tromper. Dans le jour qui commençait, un être arrivait au monde. Jésus, songeur, s'arrêta. S'il en naissait toujours, à quoi servait de les détruire »...

Et tourné vers le chaume d'où le cri était venu, il leva sa main blanche en menace.

« Pitié !... Maître, pitié pour les tout petits ! » sanglota le brave saint Pierre.

Le Seigneur le rassura d'un mot.

À cet enfant de lait comme à tous ceux qui naîtraient dorénavant sur la terre, il venait de faire un don de bienvenue. Pierre n'osa pas demander ce que c'était, mais moi je peux vous le dire, mes amis. Jésus leur avait donné l'expérience, à ces pauvres agneaux, et ce fut quelque chose de terrible.

Pensez que, jusqu'alors, quand un homme mourait, l'expérience de cet homme s'en allait avec lui. Mais voilà qu'après le don de Jésus, il y eut sur la terre de l'expérience accumulée. Les enfants naquirent tristes, vieux, découragés ; à peine les yeux ouverts, ils découvraient le bout de tout, et l'on vit cette chose abominable : des suicides d'enfants, des tout petits cherchant à se détruire de leurs menottes désespérées.

Et cependant ce n'était pas encore assez, la race maudite ne voulait pas s'éteindre et s'obstinait à vivre quand même.

Alors, pour en finir plus vite, le Christ enleva aux hommes et aux femmes le goût de l'amour, le sentiment de la beauté. Il n'y eut plus de joie d'aucune sorte sur la terre, plus d'effusion dans la prière ni dans la volupté. On ne cherchait plus que

l’oubli de tout, on n’aspirait qu’au sommeil… Oh ! Dormir…, ne plus penser, ne plus vivre…

Elle était, comme vous voyez, dans un bien triste état, la pauvre humanité, et n’en avait sans doute plus pour longtemps, car l’infatigable exterminateur hâtait de plus en plus sa besogne. Il parcourait toujours le monde, en errant voyageur, le paquet au bout du bâton, son compagnon derrière lui, bien las, bien courbé, les deux sillons de larmes se creusant davantage le long de ses joues, à mesure que le Maître sur son passage déchaînait les volcans, les cyclones et les tremblements de terre.

Or, un beau matin d’Assomption, comme Jésus marchait sur la mer, glissant à la surface des flots ainsi que nous le montrent les Écritures, il arriva au milieu des îles de l’Océanie, dans ces mêmes parages du Pacifique que nous traversons en ce moment.

D’un bouquet d’îles tout verdoyant venaient jusqu’à lui sur la brise de mer des voix de femmes et d’enfants qui chantaient des cantiques provençaux.

« Té ! s’écria saint Pierre, on dirait des airs de Tarascon. »

Jésus se tourna à demi :

« De mauvais chrétiens, je crois, ces Tarasconnais ?

– Oh ! Maître, ils se sont bien amendés depuis les temps, » s’empressa de répondre le bon saint, craignant que sur un signe de la main divine l’île dont ils approchaient ne s’engloutît sous les flots.

Cette île, vous l’avez deviné, n’était autre que Port-Tarascon, où les habitants, en l’honneur de l’Assomption, faisaient une procession solennelle.

Et quelle procession, mes enfants !

D’abord les pénitents, tous les pénitents, des bleus, des blancs, des gris, de toutes les couleurs, précédés de leurs clochettes qui mêlaient ensemble leur notes de cristal et d’argent. Après les pénitents, les confréries de femmes, tout de blanc vêtues et couvertes de longs voiles comme les saintes du Paradis. Puis venaient les vieilles bannières, si hautes que les figures de saints, aux auréoles tissées en or dans les étoffes de soie, semblaient descendre du ciel au-dessus de la foule. Le Saint-Sacrement avançait ensuite, sous son dais de velours rouge, très lent, très lourd, surmonté de grands panaches, près duquel les enfants de chœur portaient au bout de longs bâtons dorés de grosses lanternes vertes où brûlaient de petites flammes. Et tout le peuple suivait, jeunes et vieux, chantant et priant tant qu’ils avaient de souffle.

La procession se déroulait tout autour de l’île, tantôt sur la plage, tantôt au versant des collines, tantôt sur les sommets où les grands encensoirs, balancés, laissaient de légères fumées bleues dans le soleil.

Saint Pierre ébloui murmura :

« Que c’est beau !... » sans une parole de plus, car il désespérait de fléchir son compagnon, après tant de vaines tentatives : mais justement il se trompait.

Le Fils de l’homme, touché au cœur par ces transports de foi naïve, regardait flotter les bannières de Port-Tarascon, et songeait, immobile sur la crête des vagues, regrettant pour la première fois sa mission de mort.

Soudain il leva son pâle et doux visage et, dans le silence de la mer apaisée, d'une forte voix qui remplit l'univers, il cria vers le ciel :

« Père, Père, un sursis !… »

Et ils se comprirent sans plus parler, le Père et le Fils, à travers le clair espace.

Le père Bataillet en était là de son récit.

L'auditoire silencieux restait sans bouger de place, très ému, quand tout à coup, du haut de la passerelle du *Tutupanpan*, le capitaine Scrapouchinat cria :

« L'île de Port-Tarascon est en vue, monsieur le Gouverneur. Avant une heure nous serons dans la rade. »

Alors tout le monde fut debout et il y eut un grand brouhaha.

Chapitre VI

L'arrivée à Port-Tarascon. – Personne. – Débarquement des milices. – PHARMA… BEZU Bravida prend le contact. – Terrible catastrophe. – Un pharmacien tatoué.

« Que diable est ceci ?… personne au-devant de nous…, » dit Tartarin, le tumulte des premiers cris de joie apaisé.

Sans doute le navire n'avait pas encore été signalé de la terre.

Il fallait s'annoncer. Trois coups de canon roulèrent à travers deux longues îles d'un vert gras, d'un vert rhumatisme, entre lesquelles le steamer venait de s'engager.

Tous les regards étaient tournés vers le rivage le plus proche, une étroite bande de sable, large de quelques mètres seulement ; au-delà, des pentes raides toutes couvertes d'un écroulement de sombre verdure depuis les sommets jusqu'à la mer.

Quand l'écho des coups de canon eut cessé de gronder, un grand silence enveloppa de nouveau ces îles d'aspect sinistre. Toujours personne : et le plus inexplicable encore, c'est qu'on ne voyait ni port, ni fort, ni ville, ni jetées, ni bassins de radoub…, rien !

Tartarin se tourna vers Scrapouchinat qui déjà donnait des ordres pour le mouillage :

« Êtes-vous bien sûr, capitaine ?… »

L'irascible long-cours répondait par une salve de jurons. S'il était sûr, coquin de sort !... il connaissait son métier peut-être, nom d'un tonnerre !... il savait conduire son navire !...

« Pascalon, allez me chercher la carte de l'île... » fit Tartarin, toujours très calme.

Il possédait heureusement une carte de la colonie, dressée à une très grande échelle, où étaient minutieusement détaillés caps, golfes, rivières, montagnes, et jusqu'à l'emplacement des principaux monuments de la ville.

Elle fut aussitôt étalée, et Tartarin, entouré de tous, se mit à l'étudier en suivant du doigt.

Bien cela ; ici, l'île de Port-Tarascon..., l'autre île en face, là..., le promontoire chose..., très bien... À gauche les récifs de coraux... parfaitement... Mais alors, quoi ? La ville, le port, les habitants, qu'est-ce que tout ça était devenu ?

Timide, bégayant un peu, Pascalon suggéra que peut-être il y avait là-dessous une farce de Bompard, si connu en Tarascon pour ses plaisanteries.

« Bompard peut-être, fit Tartarin... mais Bézuquet, un homme de toute prudence, de tout sérieux... Du reste, pour si farceur qu'on soit, on n'escamote pas une ville, un port, des bassins de carénage. »

À la longue-vue, on apercevait bien sur la côte quelque chose comme une baraque ; mais les récifs de coraux ne permettaient pas au navire d'approcher davantage, et, à cette distance, tout se perdait dans le vert noir des feuillages.

Très perplexes, tous regardaient, déjà prêts pour le débarquement, leurs paquets à la main, la vieille douairière d'Aigueboulide elle-même portant sa petite chaufferette, et, dans la stupéfaction générale, on entendit le Gouverneur en personne murmurer à demi-voix :

« C'est vraiment bien extraordinaire !... » Tout à coup il se redressa :

« Capitaine, faites armer le grand canot. Commandant Bravida, sonnez à la milice. »

Pendant que le clairon ta-ra-ta-tait, que Bravida faisait appel, Tartarin, plein d'aisance, rassurait les dames :

« Ne craignez rien. Tout va s'expliquer, certainement... ».

Et aux hommes, à ceux qui ne venaient pas à terre :

« Dans une heure nous serons de retour. Attendez-nous là, que personne ne bouge. »

Ils n'avaient garde de bouger, l'entouraient, disaient comme lui :

« Oui, monsieur le Gouverneur... Tout va s'expliquer... certainement... ». Et en ce moment Tartarin leur paraissait immense.

Dans le grand canot, il prit place avec son secrétaire Pascalon, son chapelain le Père Bataillet, Bravida, Tournatoire, Excourbaniès et la milice, tous armés jusqu'aux dents, sabres, haches, revolvers et carabines, sans oublier le fameux winchester à trente-deux coups.

À mesure qu'on se rapprochait de ce silencieux rivage où rien ne remuait, on distinguait un vieil appontement en madriers et planches, tout rongé de mousse dans une eau croupie. Que ce fût là cette jetée sur laquelle les naturels venaient au-devant des passagers de la *Farandole*, voilà qui semblait incroyable. Un peu plus loin apparaissait une espèce de vieille baraque, aux fenêtres fermées de volets de fer, rouges, peints au minium, qui jetaient un reflet sanglant dans l'eau morte. Un toit de planches la recouvrait, mais crevassé, disjoint.

Sitôt débarqués, ce fut là que l'on courut. Une ruine, à l'intérieur comme au dehors. De grands lambeaux de ciel se voyaient à travers la toiture, le plancher gondolé s'effritait en pourriture de bois, d'énormes lézards disparaissaient dans les crevasses, des bêtes noires grouillaient le long des murs, de visqueux crapauds bavaient dans les coins. Tartarin, en entrant le premier, avait failli marcher sur un serpent gros comme le bras. Partout une odeur d'humide, de moisi, écœurante et fade.

À quelques débris de cloisons encore debout, on reconnaissait que la baraque avait été divisée en compartiments étroits comme des boxes d'écurie ou des cabines. Sur une de ces cloisons se lisaient en lettres d'un pied ces mots : Pharma… Bézu… Le reste avait disparu, mangé par la moisissure ; mais pour deviner « Pharmacie Bézuquet », il ne fallait pas être grand clerc.

« Je vois ce que c'est, dit Tartarin, ce versant de l'île était malsain, et après un essai de colonisation ils sont allés s'installer de l'autre côté. »

Puis, d'une voix décidée, il donna l'ordre au commandant Bravida de partir en reconnaissance à la tête de la milice : il pousserait jusqu'en haut de la montagne ; de là, explorerait le pays et verrait certainement fumer les toits de la ville.

« Dès que vous aurez pris le contact, vous nous avertirez par une mousquetade. »

Quant à lui, il resterait en bas, au quartier général, avec son secrétaire, son chapelain et quelques autres.

Bravida et le lieutenant Excourbaniès rangèrent leurs hommes et se mirent en route. Les miliciens avancèrent en bon ordre ; mais le terrain montant, recouvert d'une mousse algueuse et glissante, rendait la marche difficile, et les rangs ne tardèrent pas à se diviser.

On traversa un petit ruisseau, sur le bord duquel restaient quelques vestiges d'un lavoir, un battoir oublié, tout cela verdi par cette mousse dévorante, envahissante, qu'on retrouvait à chaque pas. Un peu plus loin, les traces d'une autre construction, qui semblait avoir été un blockhaus.

Le bon ordre des milices acheva de se désorganiser par la rencontre de centaines de trous très rapprochés les uns des autres, traîtreusement masqués d'une végétation de ronces et de lianes.

Plusieurs hommes s'y effondrèrent avec un grand fracas de buffleteries et d'armes, faisant fuir sous leur chute de ces gros lézards pareils à ceux de la baraque. Ces trous n'étaient pas trop profonds, rien que de légères excavations creusées en alignement.

« On dirait un ancien cimetière, » observa le lieutenant Excourbaniès. Cette idée lui venait de vagues apparences de croix, faites de branches entrelacées, maintenant reverdies, retournées à la nature, et prenant des formes de ceps de vigne sauvage. En tous cas un cimetière déménagé, car il n'y restait plus trace d'ossements.

Après une pénible escalade à travers d'épais fourrés, ils arrivèrent enfin sur la hauteur. On y respirait un air plus sain, renouvelé par la brise et tout chargé des senteurs marines. Au loin s'étendait une grande lande après laquelle les terrains redescendaient insensiblement vers la mer. La ville devait être par là.

Un milicien, le doigt tendu, montra des fumées qui montaient, pendant qu'Excourbaniès criait d'un ton joyeux : « Écoutez…, les tambourins…, la farandole ! »

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien la vibration sautillante d'un air de farandole. Port-Tarascon venait au-devant d'eux.

On voyait déjà les gens de la ville, une foule émergeant là-bas des pentes, à l'extrémité du plateau.

« Halte ! dit subitement Bravida, on dirait des sauvages. »

En tête de la bande, devant les tambourins, un grand noir dansait, maigre, en tricot de matelot, des lunettes bleues sur les yeux, brandissant un tomahawk.

Les deux troupes arrêtées et s'observant à distance tout à coup Bravida partit d'un éclat de rire :

« C'est trop fort !… Ah ! Le farceur…, « et, rengainant son sabre au fourreau, il se mit à courir en avant. Ses hommes le rappelaient :

« Commandant !… commandant !… »

Mais il ne les écoutait pas, courait toujours, et, croyant s'adresser à Bompard, criait au danseur en approchant :

« Connu, mon bon…, trop sauvage…, trop nature… »

L’autre continuait à danser en faisant tournoyer son arme ; et quand le malheureux Bravida s’aperçut qu’il avait en face de lui un véritable canaque, il était trop tard pour éviter le terrible coup de casse-tête qui défonça son casque en liège, fit sauter sa pauvre petite cervelle et l’étendit raide.

En même temps éclatait une tempête de hurlements, de flèches et de balles. En voyant tomber leur commandant, les miliciens avaient fait feu d’instinct, puis s’étaient enfuis, sans s’apercevoir que les sauvages faisaient de même.

D’en bas Tartarin entendit la fusillade. « Ils ont pris le contact, » dit-il allègrement. Mais sa joie se changea en stupeur lorsqu’il vit sa petite armée revenir en désordre, bondissant à travers bois, les uns sans chapeaux, d’autres sans souliers, jetant tous le même cri terrifiant : « Les sauvages !... les sauvages !... ». Il y eut un moment de panique effroyable. Le canot prit le large et se sauva à toutes rames. Le Gouverneur courait sur le rivage, clamant : « Du sang-froid !... du sang-froid !... » d’une voix blanche, d’une voix de goéland en détresse qui redoublait la peur de tous.

Le pêle-mêle du sauve-qui-peut se prolongea quelques instants sur l’étroit banc de sable ; mais comme on ne savait de quel côté fuir, on finit par se rassembler. Aucun sauvage d’ailleurs ne se montrant, on put se reconnaître, s’interroger.

« Et le commandant ?

– Mort. »

Quand Excourbaniès eut raconté la funeste méprise de Bravida, Tartarin s’écria :

« Malheureux Placide »… Aussi quelle imprudence… en pays ennemi… Il ne s’éclairait donc pas !…

Tout de suite il donna l’ordre de placer des sentinelles, qui, désignées, s’éloignèrent lentement deux par deux, bien décidées à ne pas trop s’écarter du gros de la troupe. Puis on se réunit en conseil, pendant que Tournatoire s’occupait du pansement d’un blessé qui avait reçu une flèche empoisonnée et enflait à vue d’œil d’une façon extraordinaire.

Tartarin prit la parole :

« Avant tout, éviter l’effusion de sang.

Et il proposa d’envoyer le Père Bataillet avec une palme qu’il agiterait de loin, afin de savoir un peu ce qui se passait du côté de l’ennemi et ce qu’étaient devenus les premiers occupants de l’île.

Le Père Bataillet se récria :

« Ah ! *Vaï !* Une palme !… J’aimerais mieux votre winchester à trente-deux coups.

– Hé ! bien, si le révérend ne veut pas y aller, j’irai, moi, reprit le Gouverneur. Seulement, vous m’accompagnerez, monsieur le chapelain, car je ne sais pas assez le papoua…

– Moi non plus, je ne le sais pas.

– Comment diable !… Mais alors qu’est-ce que vous m’apprenez depuis trois mois ?…

Toutes les leçons que j’ai prises pendant la traversée, quelle langue était-ce donc ?… »

Le Père Bataillet, en beau Tarasconnais qu'il était, se tira d'affaire en disant qu'il ne savait pas le papoua de par ici, mais le papoua de par là-bas.

Pendant la discussion, une nouvelle panique se produisit, des coups de fusil éclatèrent dans la direction des sentinelles, et de la profondeur du bois sortit une voix éperdue qui criait avec l'accent de Tarascon :

« Ne tirez pas…, mille noms de noms !… ne tirez pas ! »

Une minute après, bondissait des broussailles un être bizarre, hideux, couvert de tatouages vermillon et noir qui lui faisaient comme un maillot de clown de la tête aux pieds. C'était Bézuquet.

« Té !… Bézuquet.

– Eh ! comment va ?

– Comment se fait-il ?…

– Mais où sont les autres ?

– Et la ville, et le port, et le bassin de radoub ?

– De la ville, répondit le pharmacien en montrant la baraque en ruine, voilà ce qui reste ; des habitants, voici, – et il se désignait lui-même. – Mais avant tout, jetez-moi vite quelque chose sur le corps pour cacher les abominations dont ces misérables m'ont couvert. »

De vrai, toutes les imaginations les plus immondes de sauvages en délire lui avaient été dessinées sur la peau à coups de poinçon.

Excourbaniès lui donna son manteau de grand de première classe, et, après s'être réconforté d'une lampée d'eau-de-vie, l'infortuné Bézuquet commença, avec l'accent qu'il n'avait pas perdu et l'élocution tarasconnaise :

« Si vous fûtes *douloureusement* surpris ce matin en voyant que la ville de Port-Tarascon n'existait que sur la carte, pensez si nous autres de la *Farandole* et du *Lucifer,* en arrivant…

– Pardon que je vous coupe, dit Tartarin en voyant les sentinelles, à la lisière du bois, donner des signes d'inquiétude. Je crois qu'il sera plus sage que vous fassiez votre récit à bord. Ici, les cannibales peuvent nous surprendre.

– Pas du tout… Votre fusillade les a mis en fuite… Ils ont tous quitté l'île, et j'en ai profité pour m'évader. »

Tartarin insista. Il préférait le récit de Bézuquet à bord, devant le grand Conseil réuni. La situation était trop grave.

On héla le canot, qui depuis le commencement de l'échauffourée se tenait lâchement à distance, et l'on regagna le navire, où tout le monde attendait avec angoisse le résultat de la première reconnaissance.

Chapitre VII

Continuez, Bézuquet… – Le duc de Mons est-il ou non un imposteur ? – L'avocat Franquebalme – « Verum enim vero », le « parce que du parce qu'est-ce ». – Un plébiscite. – Le « Tutu-panpan » disparaît à l'horizon.

Sinistre, cette odyssée des premiers occupants de Port-Tarascon, racontée dans le salon du *Tutu-panpan,* devant le Conseil où siégeait les Anciens, le Gouverneur, les Directeurs, les Grands de première et de deuxième classe, le capitaine Scrapouchinat et son état-major, tandis qu'en haut, sur le pont, les passagers, fiévreux d'impatience et de curiosité, ne percevaient que le bourdonnement soutenu de la basse-taille du pharmacien et les violentes interruptions de son auditoire.

D'abord, sitôt l'embarquement, la *Farandole* à peine sortie du port de Marseille, Bompard, gouverneur provisoire et chef de l'expédition, brusquement pris d'un mal étrange, de forme contagieuse, disait-il, s'était fait descendre à terre, passant ses pouvoirs à Bézuquet… Heureux Bompard !… On eût dit qu'il devinait tout ce qui les attendait là-bas.

À Suez, trouvé le *Lucifer* en trop mauvais état pour continuer sa route et transbordé sa cargaison sur la *Farandole* déjà bondée.

Ce qu'ils avaient souffert de la chaleur, sur ce damné navire ! Restait-on dehors, on fondait au soleil ; si l'on descendait, on étouffait, serrés les uns contre les autres.

Aussi, en arrivant à Port-Tarascon, malgré la déception de ne rien trouver du tout, ni ville, ni port, ni constructions d'aucune sorte, on avait un tel besoin de s'espacer, de se détendre, que le débarquement sur cette île déserte leur semblait un soulagement, une vraie joie. Le notaire Cambalalette, le cadastreur, les avait même égayés d'une chansonnette comique sur le cadastre océanien. Ensuite étaient venues les réflexions sérieuses.

« Nous décidâmes alors, dit Bézuquet, d'envoyer le navire à Sydney pour en rapporter des matériaux de construction et vous faire passer la dépêche désespérée que vous avez reçue. »

De toutes parts des protestations éclatèrent.

« Une dépêche désespérée ?...

– Quelle dépêche ?...

– Nous n'avons pas reçu de dépêche... »

La voix de Tartarin domina le tumulte :

« En fait de dépêche, mon cher Bézuquet, nous n'avons eu que celle où vous racontiez la belle réception que vous avaient faite les indigènes et le *Te Deum* chanté à la cathédrale. »

Les yeux du pharmacien s'élargissaient de stupeur :

« Un *Te Deum à* la cathédrale ! Quelle cathédrale ?

– Tout s'expliquera... Continuez, Ferdinand..., dit Tartarin.

– Je continue..., « répondit Bézuquet.

Et son récit devint de plus en plus lugubre.

Les colons s'étaient mis courageusement à l'œuvre. Possédant des instruments aratoires, ils commencèrent à défricher ; seulement le terrain était exécrable, rien ne poussait. Puis vinrent les pluies…

Un cri de l'auditoire interrompit de nouveau l'orateur :

« Il pleut donc ?

– S'il pleut !… Plus qu'à Lyon…, plus qu'en Suisse…, dix mois de l'année. »

Ce fut une consternation. Tous les regards se tournèrent vers les hublots, à travers lesquels on distinguait des brumes épaisses, des nuées immobiles sur le vert noir, le vert rhumatisme de la côte.

« Continuez, Ferdinand, « dit Tartarin.

Et Bézuquet continua.

Avec les pluies perpétuelles, les eaux stagnantes, les fièvres, la malaria, le cimetière fut bien vite inauguré. Aux maladies s'ajoutaient l'ennui, la *languison*. Les plus vaillants n'avaient même pas le courage de travailler, tellement s'amollissaient les corps dans ce climat tout détrempé.

On se nourrissait de conserves ainsi que de lézards, de serpents apportés par les Papouas campés de l'autre côté de l'île, et qui, sous prétexte de vendre le produit de leur pêche et de leur chasse, se glissaient astucieusement dans la colonie, sans que personne se méfiât d'eux.

Si bien qu'une belle nuit les sauvages envahirent le baraquement, pénétrant comme des diables par la porte, par les fe-

nêtres, par les ouvertures du toit, s'emparèrent des armes, massacrèrent ceux qui tentaient de résister et emmenèrent les autres à leur camp.

Pendant un mois ce fut une suite ininterrompue d'horribles festins. Les prisonniers, à tour de rôle, étaient assommés à coups de casse-tête, rôtis sur des pierres brûlantes dans la terre, comme des cochons de lait, et dévorés par ces sauvages cannibales…

Le cri d'horreur poussé par tout le conseil porta la terreur jusque sur le pont, et le gouverneur eut à peine la force de murmurer encore :

« Continuez, Ferdinand. »

Le pharmacien avait vu disparaître ainsi, un par un, tous ses compagnons, le doux Père Vezole, souriant et résigné, disant :

« Dieu soit loué ! » jusqu'à la fin, le notaire Cambalalette, le joyeux cadastreur, trouvant la force de rire même sur le gril.

« Et les monstres m'ont obligé d'en manger, de ce pauvre Cambalalette » ajouta Bézuquet tout frémissant encore de ce souvenir.

Dans le silence qui suivit, le bilieux Costecalde, jaune, la bouche tordue de rage, se tourna vers le Gouverneur :

« Pas moins, vous nous aviez dit, vous aviez écrit et fait écrire qu'il n'y avait pas d'anthropophages ! »

Et comme le gouverneur accablé baissait la tête, Bézuquet répondit :

« Pas d'anthropophages !... C'est-à-dire qu'ils le sont tous. Ils n'ont pas de plus grand régal que la chair humaine, surtout la nôtre, celle des blancs de Tarascon, à ce point qu'après avoir mangé les vivant ils ont passé aux morts. Vous avez vu l'ancien cimetière ? Il n'y reste rien, pas un os ; ils ont tout raclé, nettoyé, torché comme des assiettes chez nous, quand la soupe est bonne ou qu'on nous sert une carbonade à l'aïoli.

– Mais vous-même, Bézuquet, demanda un grand de première classe, comment fûtes-vous épargné ? »

Le pharmacien pensait qu'à vivre dans les bocaux, à mariner dans les produits pharmaceutiques, menthe, arsenic, arnica, ipécacuana, sa chair à la longue avait pris un goût d'herbages qui ne leur allait sans doute pas, à moins qu'au contraire, justement à cause de son odeur de pharmacie, on ne l'eût gardé pour la bonne bouche.

Le récit terminé :

« Hé bien, maintenant, qu'est-ce que nous faisons ? interrogea le marquis des Espazettes.

– Quoi, qu'est-ce que vous faites ?... dit Scrapouchinat de son ton hargneux, vous n'allez toujours pas rester ici, je pense ? »

On s'écria de tous côtés :

« Ah ! Non... Bien sûr que non...

–...Quoique je ne sois payé que pour vous amener, continua le capitaine, je suis prêt à rapatrier ceux qui voudront. »

En ce moment tous ses défauts de caractère lui furent pardonnés. Ils oublièrent qu'ils n'étaient, pour lui, que des « singes

verts » bons à fusiller. On l'entoura, on le félicita, les mains se tendaient vers lui. Au milieu du bruit, la voix de Tartarin se fit tout à coup entendre, sur un ton de grande dignité :

« Vous ferez ce que vous voudrez, messieurs, quant à moi je reste. J'ai ma mission de Gouverneur, il faut que je la remplisse. »

Scrapouchinat hurlait :

« Gouverneur de quoi ? Puisqu'il n'y a rien ? »

Et les autres :

« Le capitaine a raison… puisqu'il n'y a rien… »

Mais Tartarin :

« Le duc de Mons a ma parole, messieurs.

– C'est un filou, votre duc de Mons, dit Bézuquet, je m'en suis toujours douté, même avant d'en avoir la preuve.

– Où est-elle cette preuve ?

– Pas dans ma poche, toujours ! » Et d'un geste pudique le pharmacien serrait autour de son corps le manteau de grand de première classe qui abritait sa nudité tatouée.

« Ce qu'il y a de sûr, c'est que Bompard agonisant m'a dit, au moment de quitter la *Farandole : « Méfiez*-vous du Belge, c'est un blagueur… » S'il avait pu parler, m'en dire davantage…, mais la maladie ne lui en laissait pas la force. »

D’ailleurs, quelles meilleures preuves pouvait-on avoir que cette île même, infertile, malsaine, où le duc les avait envoyés pour défricher et coloniser, et ces fausses dépêches ?

Un grand mouvement se fit dans le conseil, tous parlant à la fois, approuvant Bézuquet, accablant le duc d’injurieuses épithètes : « menteur…, blagueur…, sale Belge !… »

Tartarin, héroïque, leur tenait tête à tous :

« Jusqu’à preuve du contraire, je réserve mon opinion sur monsieur de Mons…

– La nôtre est faite, d’opinion…, un voleur !…

– Il a pu être imprudent, mal éclairé lui-même…

– Ne le défendez pas, il mérite le bagne…

– Quant à moi, nommé par lui Gouverneur de Port-Tarascon, je reste à Port-
Tarascon…

– Restez-y seul alors.

– Seul, soit, si vous m’abandonnez. Qu’on me laisse des outils de labour…

– Mais puisque je vous dis que rien ne vient, lui cria Bézuquet.

– Vous vous y êtes mal pris, Ferdinand. »

Alors Scrapouchinat s’emporta, frappant du poing la table du conseil.

« Il est fou !… Je ne sais ce qui me tient de l'emmener de force et, s'il résiste, de le fusiller comme un singe vert.

– Essayez donc, coquin de sort ! »

Bouffant de colère, le geste menaçant, le Père Bataillet, venait de se dresser aux côtés de Tartarin. Il y eut échange de violentes paroles, de locutions tarasconnaises telles que « *Vous manquez de sens… Vous déparlez… Vous dites des choses qui ne sont pas de dire…* »

Dieu sait comment tout cela eût fini sans l'intervention de l'avocat Franquebalme, directeur de la justice.

C'était, ce Franquebalme, un avocat très disert, aux arguments émaillés de *toutes fois et quantes, d'une part, d'autre part,* aux discours cimentés à la romaine, solides comme l'aqueduc du pont du Gard. Beau prud'homme latin, nourri d'éloquence et de logique cicéroniennes, déduisant toujours par *verum enim vero* le *parce que du parce qu'est-ce,* il profita du premier moment d'accalmie pour prendre la parole et, en longues et belles périodes qui se déroulaient sans fin, émit l'avis d'un plébiscite. Les passagers voteraient oui ou non ; d'une part ceux qui voudraient rester resteraient ; d'autre part ceux qui voudraient s'en aller s'en iraient avec le navire, après que les charpentiers du bord auraient reconstruit la grande maison et le blockhaus.

Cette motion de Franquebalme, qui mettait tout le monde d'accord, une fois adoptée, sans plus tarder on fit commencer le vote.

Une grande agitation se produisit sur le pont et dans les cabines, dès qu'on sut de quoi il s'agissait. On n'entendait que plaintes et gémissements. Ces pauvres gens avaient mis leur avoir en l'achat des fameux hectares : allaient-ils donc tout per-

dre, renoncer à ces terres qu'ils avaient payées, à leur espoir de colonisation. Ces raisons d'intérêt les poussaient à rester, mais aussitôt un regard sur le sinistre paysage les jetait dans l'hésitation. La grande baraque en ruines, cette verdure noire et mouillée derrière laquelle on s'imaginait le désert et les cannibales, la perspective d'être mangés comme Cambalalette, rien de tout cela n'était encourageant, et les désirs se tournaient alors vers la terre de Provence, si imprudemment abandonnée.

La foule des émigrants remplissait le navire d'un grouillement de fourmilière dévastée. La vieille douairière d'Aigueboulide errait sur le pont, sans lâcher sa chaufferette ni sa perruche.

Au milieu de la rumeur des discussions qui précédaient le vote, on n'entendait que des imprécations contre le Belge, le sale Belge… Ah ! Ce n'était plus M. le duc de Mons !… Le sale Belge… On disait cela les dents serrées, le poing tendu.

Malgré tout, sur un millier de Tarasconnais, cent cinquante votèrent pour rester avec Tartarin. Il faut dire que la plupart étaient des dignitaires et que le Gouverneur avait promis de leur laisser leurs fonctions et leurs titres. De nouvelles discussions s'élevèrent pour le partage des vivres entre les partants et les restants.

« Vous vous ravitaillerez à Sydney », disaient ceux de l'île à ceux du navire.

– Vous chasserez et vous pêcherez, répondaient les autres, qu'avez-vous besoin de tant de conserves ? »

La Tarasque donna lieu aussi à de terribles débats. Retournerait-elle à Tarascon ?… Resterait-elle à la colonie ?…

La dispute fut très ardente. Plusieurs fois Scrapouchinat menaça le Père Bataillet de le faire passer par les armes.

Pour maintenir la paix, l'avocat Franquebalme dut employer de nouveau toutes les ressources de sa sagesse de Nestor et faire intervenir ses judicieux *verum enim vero*. Mais il eut beaucoup de peine à calmer les esprits, surexcités en dessous par cet hypocrite Excourbaniès qui ne cherchait qu'à entretenir la discorde.

Velu, hirsute, criard, avec sa devise de « *Fen dé brut !.,* faisons du bruit !… » Le lieutenant de la milice était tellement du Midi qu'il en était nègre, et nègre pas seulement par la noirceur de la peau et les cheveux crépus, mais aussi par sa lâcheté, son désir de plaire, dansant toujours la bamboula du succès devant le plus fort, devant le capitaine Scrapouchinat entouré de son équipage quand on était à bord, devant Tartarin au milieu de la milice quand on se trouvait à terre. À chacun d'eux il expliquait différemment les raisons qui le décidaient à opter pour Port-Tarascon, disant à Scrapouchinat :

« Je reste parce que ma femme va s'accoucher, sans quoi… »

Et à Tartarin :

« Pour rien au monde je ne ferai route encore avec cet ostrogoth. » Enfin, après bien des tiraillements, le partage se termina tant bien que mal. La Tarasque restait à ceux du navire en échange d'une caronade et d'une chaloupe.

Tartarin avait arraché, pièce à pièce, vivres, armes et caisses d'outils. Pendant plusieurs jours il y eut un perpétuel va-et-vient de canots chargés de mille choses, fusils, conserves, boites de thon et de sardines, biscuits, provisions de pâtés d'hirondelles et de pains-poires. En même temps la cognée ré-

sonnait dans les bois, où l'on faisait force abattages pour la réparation de la grande maison et du blockhaus. Les sonneries du clairon se mêlaient au bruit des haches et des marteaux. Dans le jour les miliciens en armes gardaient les travailleurs, par crainte d'une attaque des sauvages ; la nuit, ils restaient campés sur le rivage, autour des bivouacs. « Pour se rompre au service en campagne, » disait Tartarin. Quand tout fut prêt, on se quitta un peu fraîchement. Les partants jalousaient les restants : ce qui ne les empêchaient pas de dire sur un petit ton moqueur :

« Si ça marche, écrivez-vous, alors nous reviendrons… » De leur côté, malgré leur apparente confiance, bien des colons auraient préféré être à bord.

L'ancre dérapée, le navire tira une salve de coups de canon, et la caronade, servie par le Père Bataillet, répondit de la terre, pendant qu'Excourbaniès jouait sur sa clarinette : *Bon voyage, cher Dumollet.*

N'importe ! Quand le *Tutu-panpan* eut doublé le promontoire et définitivement disparu, bien des yeux se mouillèrent sur le rivage, et la rade de Port-Tarascon devint subitement immense.

LIVRE DEUXIÈME

Chapitre I

MÉMORIAL DE PORT-TARASCON.
Journal rédigé par le Secrétaire PASCALON.
Où se trouve consigné tout ce qui a été dit et fait dans la colonie libre sous le Gouvernement de Tartarin.

20 décembre 1881. — J'entreprends de consigner sur ce registre les principaux événements de la colonie.

J'aurai du mal, avec toute la besogne qui m'incombe déjà : directeur du secrétariat, tant de paperasses administratives, et puis, dès que j'ai une minute, quelques vers provençaux brouillonnés à la hâte, car il ne faut pas que les fonctions officielles tuent le Félibre en moi.

Enfin j'essayerai, et ce sera curieux, un jour, de lire ces débuts de l'histoire d'un grand peuple. Je n'ai parlé à personne du travail que je commence aujourd'hui, pas même au Gouverneur.

À noter d'abord la bonne tournure des affaires depuis huit jours que le *Tutu-panpan* est parti. On s'installe. Le drapeau de Port-Tarascon, qui porte la Tarasque écartelée sur les couleurs françaises, flotte au sommet du blockhaus.

C'est là qu'est établi le Gouvernement, c'est-à-dire notre Tartarin, les directeurs et les bureaux. Les directeurs célibataires, comme moi, M. Tournatoire, directeur de la santé, et le Père Bataillet, grand chef de l'artillerie et de la marine, sont logés au Gouvernement, et mangent à la table de Tartarin. M. Costecalde

et M. Excourbaniès, qui sont mariés, mangent et couchent en ville.

Nous appelons *en ville* la grande maison que les charpentiers du *Tutu-panpan* ont remise en état. On a fait tout autour une sorte de boulevard, auquel on a donné le nom de Tour-de-Ville, comme à Tarascon. L'habitude est déjà prise parmi nous. On dit « Nous irons en ville, ce soir… Êtes-vous allé en ville, ce matin ?… Si nous allions en ville ?… » Et cela semble tout naturel. Le blockhaus est séparé de la ville par un ruisseau que nous appelons le Petit-Rhône. De mon bureau, quand la fenêtre est ouverte, j'entends les battoirs des laveuses, toutes penchées le long de la berge, leurs chants, leurs appels en ce parler provençal si coloré, si pimpant, et je peux me croire encore au pays.

Une seule chose me gâte le séjour du Gouvernement : la poudrière. On nous a laissé une grande quantité de poudre déposée dans le sous-sol avec des provisions de diverse nature, ail, conserves, liquides, réserves d'armes, d'instruments et d'outils ; le tout soigneusement cadenassé ; mais c'est égal, de penser qu'on a là, sous les pieds, une si grande quantité de matières combustibles et explosibles, la peur vous prend, surtout la nuit.

25 septembre. — Hier, Mme Excourbaniès s'est heureusement accouchée[5] d'un gros garçon, le premier citoyen inscrit sur les registres d'état-civil de Port-Tarascon. Il a été baptisé en grande cérémonie à Sainte Marthe des Lataniers, notre petite église provisoire construite en bambous et à toiture de larges feuilles.

J'ai eu le bonheur d'être parrain et d'avoir pour commère Mlle Clorinde des Espazettes, bien un peu grande pour moi,

---

5 Locution tarasconnaise. Le *Mémorial en* fourmille ; on n'a pas cru devoir y retoucher.

mais si jolie, si bravette sous les taches de lumière qui filtraient à travers le treillis de bambous et les feuilles mal jointes du toit !

Toute la ville se trouvait là. Notre bon Gouverneur a prononcé de belles paroles qui nous ont tous émus, et le Père Bataillet a raconté une de ses plus jolies légendes.

Partout, ce jour-là, les travaux ont été suspendus, comme un jour de fête. Après le baptême, promenade sur le Tour-de-Ville. Tout le monde était en joie ; il semblait que le nouveau-né apportât de l'espoir et du bonheur à la colonie. Le Gouvernement a fait distribuer double ration de thon et de pains-poires ; et sur toutes les tables, le soir, fumait un plat d'extra. Nous autres, nous avions mis rôtir un porc sauvage tué par le marquis, le premier fusil de l'île après Tartarin.

Le dîner fini, resté seul avec mon bon maître, je le sentais si affectueux, si paternel, que je lui ai avoué mon amour pour Mlle Clorinde. Il a souri, il le connaissait et m'a promis d'intervenir, plein de paroles encourageantes.

Malheureusement, la marquise est une d'Escudelle de Lambesc, très fière de ses origines, et moi rien qu'un simple roturier. De bonne famille, sans doute, rien à nous reprocher, mais ayant toujours vécu bourgeois. J'ai aussi contre moi ma timidité, mon léger bégayement. Je commence en plus à me déplumer un peu dans le haut… Il est vrai que la direction du secrétariat à mon âge !… Ah ! S'il n'y avait que le marquis ! Lui, pardi ! Pourvu qu'il chasse… Ce n'est pas comme la marquise, avec ses quartiers.

Pour vous donner une idée de son orgueil, à cette personne, tout le monde, en ville, se réunit le soir dans le salon commun. C'est très gentil ; les dames font leur tricot, les hommes leur partie de whist. Mme des Espazettes, elle, trop fière, reste avec ses filles, dans leur cabine tellement étroite que,

quand ces dames se changent de robe, elles ne peuvent le faire que l'une après l'autre. Hé bien, la marquise aime mieux passer ses soirées là, recevoir chez elle, offrir aux invités qui ne savent où s'asseoir des infusions de tilleul ou de camomille, plutôt que de se mêler avec tout le monde, par horreur de la *rafataille*. C'est pour vous dire ! Enfin, malgré tout, j'ai encore de l'espoir.

29 septembre. – Hier, le Gouverneur est descendu en ville. Il m'avait promis de parler de mon affaire et de me savoir à dire quelque chose en remontant. Vous pensez si je l'attendais avec impatience ! Mai, au retour, il ne m'a ouvert la bouche de rien.

Pendant le déjeuner il était nerveux ; en causant avec son chapelain, il lui est échappé de dire « Différemment, nous manquons un peu trop de rafataille à Port-Tarascon… »

Comme Mme des Espazettes de Lambesc a toujours ce mot méprisant de rafataille aux lèvres, j'ai pensé qu'il l'avait vue et que ma demande n'était pas accueillie, mais je n'ai pu savoir la vérité, car tout de suite le Gouverneur s'est mis à parler du rapport du directeur Costecalde au sujet des cultures.

Désastreux, ce rapport. Essais infructueux : ni maïs, ni blé, ni pommes de terre, ni carottes, rien ne vient. Pas d'humus, pas de soleil, trop d'eau, un sous-sol imperméable, toutes les semences noyées. Bref, ce qu'avait annoncé Bézuquet, et plus sinistre encore !

Il faut dire que le directeur des cultures fait peut-être exprès de pousser les choses au pire, de les présenter sous leur plus mauvais jour. Un si mauvais esprit, ce Costecalde ! Toujours jaloux de la gloire de Tartarin et animé contre lui d'une haine sournoise.

Le Révérend Père Bataillet, qui n'y va pas par quatre chemins, demandait carrément sa destitution, mais le Gouverneur lui a répondu avec sa haute raison et sa modération habituelles :

« Pas d'emballement… » Puis, en sortant de table, il est entré dans le cabinet de Costecalde et lui est venu comme ça, très calme :

« Et autrement, monsieur le Directeur, ces cultures ? »

L'autre a répondu sans se bouger, aigrement :

« J'ai adressé mon rapport à monsieur le Gouverneur.

– Voyons, voyons. Costecalde, il est un peu sévère, votre rapport ! »

Costecalde devint tout jaune.

« Il est comme il est, et si ça vous fâche… »

Sa voix sonnait l'insolence, mais Tartarin se contint à cause des assistants.

« Costecalde, fit-il avec deux flammes dans ses petits yeux gris, je vous dirai deux mots quand nous serons seuls. »

C'était terrible, j'en avais la sueur qui me coulait…

30 septembre. — C'est bien ce que je craignais, ma demande a été repoussée par les des Espazettes. Je suis de trop petite extraction. On m'autorise à venir comme autrefois, mais défense d'espérer…

Qu'espèrent-ils donc eux-mêmes ?… Ils sont seuls de nobles dans la colonie. À qui comptent-ils donner leur fille. Ah ! Monsieur le marquis vous en agissez bien mal avec moi…

Que faire ?… Quel parti prendre ?… Clorinde m'aime, je le sais ; mais elle est trop sage pour s'enlever avec un jeune homme et partir se marier dans quelque autre pays… Le moyen d'abord, puisque nous sommes dans une île, sans communications avec le dehors !

Encore j'aurais compris leur refus, quand je n'étais qu'élève en pharmacie. Mais aujourd'hui, avec ma position, mon avenir…

Combien d'autres s'estimeraient heureuses de ma recherche ! Sans aller bien loin, cette petite Franquebalme, bonne musicienne, qui joue le piano, qui apprend ses sœurs, en voilà une dont les parents seraient enchantés si je levais seulement un doigt !

Ah ! Clorinde, Clorinde… Finis, les jours de bonheur !… Et pour m'achever, la pluie tombe depuis ce matin, tombe sans arrêt, rayant tout, noyant tout, mettant un voile gris sur les choses.

Bézuquet n'avait pas menti. Il pleut, à Port-Tarascon, il pleut… La pluie vous entoure de partout, vous enferme comme dans un grillage serré de cage à cigales. Plus d'horizons. La pluie, rien que la pluie. Elle inonde la terre, elle crible la mer, qui mêle à la pluie tombante une pluie remontante d'éclaboussures et d'embruns…

3 octobre. – Le mot du Gouverneur était juste nous manquons un peu trop de *rafataille* ! Moins de quartiers de noblesse, moins de grands dignitaires, et quelques plombiers, maçons, couvreurs, charpentiers de plus, tout irait mieux dans la colonie.

Cette nuit, avec la pluie continue, ces trombes d'eau irrésistibles, le toit de la grande maison a crevé et une inondation s'est produite en ville. Toute la matinée, plaintes sur plaintes, va-et-vient incessant de la ville au Gouvernement.

Les bureaux se sont rejeté la responsabilité des uns aux autres. Les cultures ont dit que l'affaire regardait le secrétariat, le secrétariat soutenait que c'était une question relevant de la santé ; celle-ci a renvoyé les plaignants à la marine parce qu'il s'agissait de travaux de charpente.

En ville, ils s'en prenaient à l'État de choses, et ne décoléraient pas.

Pendant ce temps, la fissure s'élargissait, l'eau tombait en cascade du toit, et dans toutes les cabines on ne voyait que des gens avec des parapluies ouverts, qui se chamaillaient, criaient, accusaient le Gouvernement, inondés et furieux.

Heureusement que nous n'en manquons pas, de parapluies ! Dans nos pacotilles d'objets pour échanges avec les sauvages, il y en avait une grande quantité, presque autant que de colliers de chiens.

Pour en finir avec l'inondation, c'est une fille Alric, au service de Mlle Tournatoire, qui a échelé le toit et cloué dessus une feuille de zinc empruntée au magasin. Le Gouverneur m'a chargé de lui écrire une lettre de félicitations.

Si je consigne ici l'incident, c'est parce que dans cette circonstance la faiblesse de la colonie m'est apparue.

Administration excellente, zélée, compliquée même, et bien française ; mais, pour coloniser, les forces manquent : plus de paperasses que de bras.

Je suis aussi frappé d'une chose, c'est que chacun de nos gros bonnets se trouve chargé de la besogne à laquelle il était le moins apte et préparé. Voilà l'armurier Costecalde qui a passé sa vie au milieu des pistolets, des Lefaucheux, de tous les engins de chasse, il est directeur des cultures. Excourbaniès n'avait pas son pareil pour fabriquer le saucisson d'Arles, hé bien, depuis l'accident de Bravida, on l'a fait directeur de la guerre et chef des milices. Le Père Bataillet a pris l'artillerie et la marine, parce qu'il a l'humeur belliqueuse, mais en définitive, ce qu'il sait le mieux encore, c'est dire la messe et raconter des histoires.

En ville, la même chose. Nous avons là un tas de braves gens, petits rentiers, marchands de rouennerie, épiciers, pâtissiers, qui possèdent des hectares et ne savent qu'en faire, n'ayant pas la moindre notion de culture.

Je ne vois guère que le Gouverneur qui connaisse vraiment son affaire. Ah ! celui-là, il sait tout, il a tout vu, tout lu, se représente surtout les choses avec une vivacité !… Malheureusement il est trop bon et ne veut jamais croire au mal. Ainsi encore maintenant il a confiance au Belge, à ce scélérat, à cet imposteur de duc de Mons ; il espère encore le voir arriver avec des colons, des provisions, et tous les jours quand j'entre dans sa chambre, son premier mot est :

« Pas de navire en vue, ce matin, Pascalon ?… »

Et dire qu'un homme aussi bienveillant, un si excellent Gouverneur, a des ennemis ! Oui, des ennemis déjà, il le sait et ne fait qu'en rire. C'est tout naturel qu'on m'en veuille, me dit-il quelquefois, puisque je suis l'État de choses. »

8 octobre. — Passé la matinée à établir un tableau de recensement que je donne ici. Ce document sur l'origine de la colonie aura cela d'intéressant qu'il a été dressé par un des fonda-

teurs, un des ouvriers de la première heure. En regard de chaque nom, mis une petite note afin de bien connaître ceux qui sont pour ou contre le Gouverneur. Ne figurent sur cette liste ni les femmes ni les enfants, parce qu'ils ne votent pas.

Colonie de Port—Tarascon
TABLEAU DE RECENSEMENT[6]

NOMS – TITRES ET QUALITÉS – OBSERVATIONS

S. Ex. Tartarin – Gouverneur, grand cordon de l'ordre

Testanière (Pascal dit Pascalon) – Directeur du secrétariat, grand de 2e classe – Excellent, si j'ose le dire

R. P. Bataillet – Directeur de l'artillerie et de la Marine, Chapelain du Gouverneur et grand de 1e classe – Pense bien mais exalté

Excourbaniès (Spiridion) – Directeur de la guerre, chef des milices et de l'orphéon, grand de 1e classe – À surveiller

Dr Tournatoire – Directeur de la Santé, médecin en chef de la colonie, grand de 1e classe – Excellent

Costecalde (Fabius) – Directeur des cultures, grand de 1e classe – Exécrable

Franquebalme (Cicéron) – Directeur de la justice, grand de 1e classe – Très bon mais ennuyeux

---

[6] Note du transcripteur : le tableau de recensement est présenté ici sous forme de paragraphes se succédant. Les champs sont délimités par des tirets (–). Pour des raisons de présentation, les noms se succédant et ayant les mêmes caractéristiques sont regroupés dans un même paragraphe et sont séparés par le symbole suivant (/).

Torquebiau (Marius) – Sous-directeur au secrétariat, grand de 2e classe – Bon

Bézuquet (Ferdinand) – Sous-directeur à la santé, médecin adjoint et pharmacien de la colonie

Galoffre – Sacristain et garde d'artillerie – Très bon

Rugimabaud (Antonin)/Barban (Sénèque) – Attaché au service des cultures – Très mauvais

Marquis des Espazettes – lieutenant de la milice – Bon

Baumevieille (Dosithée)/Caussemille (Timothée)/Escaras – Colon – Bon

Barafort (Alphonse) – Colon – Douteux

Rabinat (marin) – Colon – Bon

Coudougnan (marin)/ Roumengas (marin) – Colon – Douteux

Douladour (marin)/Miègeville (marin)/ Mainfort (marin)/ Bousquet (marin)/ Lafranque (marin) / Traversière – Colon – Bon

Bouffartigue(Néron) – Patissier – Bon

Pertus – Cafetier – Très mauvais

Rebuffat – Confiseur – Bon

Berdoulat (Marc) – Tambour – Bon

Fourcade – Clairon – Bon

Bécoulet – Clairon – Mauvais

Vézanet – milicien – Douteux

Malbos – Milicient – Bon

Caissargue/ Bouillargue – milicien – Très mauvais

Habidos/Trouhias/ Reyranglade/Tolozan – Milicien – Bon

Margouty/ Prou – Milicien – Douteux

Trouche – Milicien – Bon

Sève – Milicien – Douteux

Sorgue – Milicien – Bon

Cade/Puech/Bosc – Milicien – Très bon

Jouve – Milicien – Bon

Truphénus/ Roquetaillade/Barbusse – Milicien – Exécrable

Barbouin – Milicien – Mauvais

Rougnonas/Saucine – Milicien – Très bon

Sauze/Roure/Barbigal – Milicien – Bon

Merinjane – Milicien – Douteux

Ventebren – Milicien – Bon

Gavot – Milicien – Mauvais

Marc-Aurelle – Milicien – Très bon

Coq de Mer/Ponge (aîné)/Gargas/Lapalud/Bezouce – Orphéoniste – Bon

Ponge (jeune) – Orphéoniste – Mauvais

Picheral – Orphéoniste – Bon

Mézoule/Oustalet/Terron (Marc-Antoine) – Chasseur – Bon

10 octobre. — Le marquis des Espazettes et quelques adroits tireurs, ne pouvant plus sortir à cause de la pluie, avaient imaginé d'installer des cibles en vieilles boites de fer-blanc, récipients de conserves de thon, de sardines ou de pains-poires, et toute la journée ils tiraient là-dessus par les fenêtres.

Nos anciens chasseurs de casquettes, maintenant que casques et casquettes sont trop difficiles à renouveler, passaient ainsi chasseurs de conserves. Excellent exercice en soi. Mais Costecalde ayant persuadé au Gouverneur que cela entraînait un trop grand gaspillage de poudre, un décret vient de paraître interdisant le tir des boites. Les chasseurs de conserves sont furieux, la noblesse boude ; seuls Costecalde et sa bande se frottent les mains.

Mais enfin que peut-on lui reprocher, à notre pauvre Gouverneur ? Ce scélérat de Belge l'a trompé comme nous. Est-ce de sa faute s'il pleut toujours, si l'on ne peut pas faire courir des bœufs à cause du mauvais temps ?

C’est comme un sort sur ces malheureuses courses, que nos Tarasconnais se réjouissaient tant de trouver ici ; on avait amené tout exprès quelques vaches et un taureau de Camargue, le *Romain,* fameux dans les fêtes votives du Midi. À cause des pluies, qui ne permettaient pas de les laisser au pâturage, on tenait les bêtes dans une écurie, mais voilà que, sans qu’on sache comment. — je ne serais pas étonné qu’il y ait encore du Costecalde là-dessous, — le *Romain* s’est échappé.

Maintenant il bat la forêt, il est devenu sauvage, un vrai bison. Et c’est lui qui met en fuite et fait courir le monde, au lieu qu’on le fasse courir. Est-ce encore la faute de notre Tartarin ?

Chapitre II

Les courses de taureaux à Port-Tarascon. – Aventures et combats. – Arrivée du roi Négonko et de sa fille Likiriki. - Tartarin frotte son nez contre le nez du roi. – Un grand diplomate.

Jour par jour, page à page, avec la minutie des grises rayures de la pluie, avec la monotonie terne et désespérante de son embue sur la rade, le « mémorial » que nous avons sous les yeux continue la chronique de la colonie ; mais, craignant de fatiguer le lecteur, nous allons résumer le journal de l'ami Pascalon.

Les rapports se tendant de plus en plus entre la ville et le Gouvernement, pour essayer de rattraper sa popularité Tartarin décida d'organiser enfin les courses de taureaux, pas avec le *Romain,* bien entendu, qui tenait toujours le maquis, mais avec les trois vaches qui restaient.

Bien étiques, bien maigres, ces trois malheureuses Camarguaises habituées au plein air, au grand soleil, et recluses dans une humide et sombre écurie depuis leur arrivée à Port-Tarascon ! N'importe ! Cela valait mieux que rien. D'avance, sur un terrain de sable au bord de la mer où s'exerçait la milice d'habitude, une estrade avait été dressée, le cirque établi au moyen de piquets et de cordes tendues.

On profita d'une entre-lueur de beau temps, et l'État de choses, chamarré, entouré de ses dignitaires en grand costume, prit place sur l'estrade, pendant que colons, miliciens, leurs dames, demoiselles et servantes, se tassaient autour des cordes, et

que les petits couraient dans le rond en criant *« Té !… Té !…* les bœufs… »

Oubliés en ce moment les ennuis des longs jours pluvieux, oubliés les griefs contre le Belge, le sale Belge *« Té !… Té !…* les bœufs… » Rien que ce cri les grisait tous de joie.

Soudain un roulement de tambours. C'était le signal. Le cirque envahi se vida en un clin d'œil et une des bêtes entra dans la lice, accueillie par de frénétiques hourras. Elle n'avait rien de terrible. Une pauvre vache efflanquée, effarée, qui regardait autour d'elle de ses gros yeux déshabitués de la lumière ; elle se planta au milieu du cirque et ne bougea plus, avec un long meuglement plaintif, son flot de rubans entre les cornes, jusqu'à ce que la foule indignée l'eût chassée de l'arène à coups de triques.

Pour la seconde vache, ce fut bien une autre affaire. Rien ne put la décider à sortir de l'écurie. On eut beau la pousser, la tirer, par la queue, par les cornes, lui piquer le museau d'une pointe de trident, impossible de lui faire passer la porte.

Alors, voyons la troisième. On la disait très méchante, celle-là, très excitée. En effet, elle entra dans le cirque au galop, creusant le sable de ses pieds fourchus, se fouettant les flancs de sa queue, distribuant les coups de tête à droite et à gauche…, Enfin on allait avoir une belle course !… Pas plus ! La bête prend son élan, franchit la corde, écarte la foule de ses cornes baissées, et court tout droit se jeter dans la mer.

De l'eau jusqu'au jarret, puis jusqu'au garrot, elle avançait, avançait toujours. Bientôt on ne vit plus que ses naseaux, le croissant de ses deux cornes au-dessus de la mer. Elle resta là jusqu'au soir, sinistre, silencieuse et toute la colonie, du rivage, l'injuriait, la sifflait, lui jetait des pierres, sifflets et huées dont le

pauvre État de choses, descendu de son estrade, avait bien aussi sa part.

Les courses manquées, il fallait un dérivatif à la mauvaise humeur générale ; le meilleur fut la guerre, une expédition contre le roi Négonko. Le drôle, depuis la mort de Bravida, de Cambalalette, du père Vézole et de tant d'autres braves Tarasconnais, s'était enfui avec ses Papouas, et dès lors on n'avait plus entendu parler de lui. Il habitait, disait-on, dans une île voisine, à deux ou trois lieues au large, dont on distinguait les lignes confuses par les jours clairs, mais invisible la plupart du temps derrière l'horizon embrumé de pluies continuelles. Tartarin, d'humeur pacifique, avait longtemps reculé devant une expédition, mais cette fois la politique le décida.

La chaloupe mise en état, réparée, approvisionnée, ornée à l'avant de la couleuvrine servie par le Père Bataillet et son sacristain Galoffre, vingt miliciens bien armés embarquèrent sous les ordres d'Excourbaniès et du marquis des Espazettes, et un matin on prit la mer.

Leur absence dura trois jours, qui parurent bien longs à la colonie. Puis, vers la fin du troisième jour, un coup de couleuvrine entendu au large amena tout le monde sur le rivage, et l'on vit arriver la chaloupe, ses voiles dehors, l'avant relevé, d'une allure rapide, comme poussée par un vent de triomphe. Avant même qu'elle eût atteint la plage, les cris joyeux de ceux qui la montaient, le *« fén dé brut »* d'Excourbaniès, annonçaient de loin le succès complet de l'expédition.

On avait tiré une vengeance éclatante des cannibales, brûlé des tas de villages, tué au dire de chacun des milliers de Papouas. Le chiffre variait, mais toujours énorme ; les récits aussi différaient ; le certain, c'est qu'on ramenait cinq ou six prisonniers de marque, parmi lesquels le roi Négonko lui-même et sa

fille Likiriki, conduits au Gouvernement au milieu des ovations que la foule faisait aux vainqueurs.

Les miliciens défilaient, portant, comme les soldats de Christophe Colomb au retour de la découverte du Nouveau-Monde, toutes sortes d'objets étranges, plumes éclatantes, peaux de bêtes, armes et défroques de sauvages. Mais on se pressait surtout sur le passage des prisonniers. Les bons Tarasconnais les examinaient avec une curiosité haineuse. Le Père Bataillet avait fait jeter sur leur nudité moricaude quelques couvertures dont ils s'enveloppaient à demi ; et de les voir ainsi affublés, de se dire qu'ils avaient mangé le Père Vezole, le notaire Cambalalette et tant d'autres, on sentait le même frémissement de répulsion que devant des boas de ménagerie digérant sous les plis de leur litière de laine. Le roi Négonko marchait le premier, long vieux noir au gros ventre d'enfant de lait, coiffé comme d'une calotte par une chevelure crépue et toute blanche, une pipe en terre rouge de Marseille pendue à son bras gauche par une ficelle. Près de lui la petite Likiriki, aux yeux luisants de diablotin, parée de colliers de corail et de bracelets de coquillages rosés. Après eux de grands singes noirs à longs bras, grimaçant d'horribles sourires à dents pointues.

On se permit d'abord quelques plaisanteries, on disait :

« Voilà de l'ouvrage pour Mlle Tournatoire », et la bonne vieille demoiselle, reprise par son idée fixe, songeait, en effet, à habiller tous ces sauvages ; mais la curiosité se tourna bientôt en fureur au souvenir des compatriotes mangés par les cannibales.

Des clameurs :

« À mort... à mort !... zou !... » se firent entendre. Excourbaniès, pour se donner l'air plus militaire, avait repris le mot de

Scrapouchinat et criait « qu'il fallait les fusiller tous comme des singes verts ! »

Tartarin se tourna vers lui, et du geste arrêtant ce furieux :

« Spiridion, dit-il, respectons les lois de la guerre. »

Ne vous extasiez pas trop cette belle parole masquait un acte politique.

Défenseur acharné du duc de Mons, au fond Tartarin gardait un doute. Si tout de même il avait eu affaire à un filou ! Le traité que de Mons disait avoir passé avec le roi Négonko pour l'achat de l'île serait alors faux comme le reste, le territoire ne leur appartiendrait pas. Les bons pour hectares ne seraient que des papiers sans valeur.

Aussi le Gouverneur, bien loin de songer à fusiller ses prisonniers comme des « singes verts ». fit-il au roi papoua une réception solennelle.

Il savait comment s'y prendre, ayant lu tous les récits des navigateurs, connaissant par cœur Cook, Bougainville, d'Entrecasteaux.

Il s'approcha du roi et frotta son nez contre le sien. Le sauvage parut très surpris, car cet usage n'existait plus depuis longtemps chez ces peuplades. Pourtant le roi se laissa faire, croyant sans doute à quelque tradition tarasconnaise ; et les autres prisonniers, voyant cela, même la petite Likiriki qui n'avait qu'un petit nez de chat, presque pas de nez du tout, voulurent absolument exécuter la même cérémonie avec Tartarin.

Quand on se fut bien frotté le nez, il s'agit d'entrer en communication par la parole avec ces animaux. Le Père Bataillet leur parla d'abord son papoua de par là-bas, mais comme ce

n'était pas le papoua de par ici, naturellement ils n'y comprirent goutte. Cicéron Franquebalme, qui savait à peu près l'anglais, essaya de cette langue. Excourbaniès leur bredouilla quelques mots d'espagnol, mais sans plus de succès l'un que l'autre.

« Faisons-les toujours manger, » dit alors Tartarin.

On ouvrit quelques boites de thon. Cette fois les sauvages comprirent, se jetèrent aussitôt sur les conserves, et les dévorèrent gloutonnement, vidant les boites, les nettoyant jusqu'au fond avec leurs doigts ruisselants d'huile. Puis, après de larges lampées d'eau-de-vie qu'il semblait aimer tout particulièrement, le roi, à la grande stupeur de Tartarin et des autres, entonna d'une voix rauque :

Dé brin o dé bran
Cabussaran
Dou fenestroun
De Tarascoun
Dedins lou Rosé

Cette chanson tarasconnaise éructée par ce sauvage aux lèvres lippues, aux dents noires de bétel, prenait une physionomie fantastique et féroce. Mais comment Négonko savait-il le tarasconnais ?

Après un moment de stupéfaction, on s'expliqua.

Pendant les quelques mois de voisinage avec les infortunés passagers de la *Farandole* et du *Lucifer,* les Papouas avaient appris le parler des bords du Rhône ; ils le dénaturaient bien un peu mais, les gestes aidant, on pouvait parvenir à s'entendre.

Et l'on s'entendit.

Interrogé au sujet du duc de Mons, le roi Négonko déclara que de ce blanc, ni de qui que ce fût de semblable jamais de sa vie il n'avait entendu parler ; Pareillement que l'île n'avait jamais été vendue ; Pareillement qu'il n'avait jamais eu de traité.

Jamais de traité !... Tartarin, sans s'émouvoir, en fit préparer un, séance tenante.

L'érudit Franquebalme collabora pour beaucoup à la rédaction sévère et minutieuse de ce document. Il y mit toute sa connaissance de la loi, trouva de nombreux « attendu que... » et avec son ciment romain en fit un tout solide et compact.

Le roi Négonko cédait l'île de Port-Tarascon moyennant un baril de rhum, dix livres de tabac, deux parapluies de cotonnade et une douzaine de colliers de chiens.

Un codicille ajouté au traité autorisait Négonko, sa fille et ses compagnons à s'installer sur la côte occidentale de l'île, cette partie où l'on n'allait jamais à cause du *Romain,* le fameux taureau devenu bison, la seule bête dangereuse de la colonie.

Tout cela conclu en conférence secrète et enlevé en quelques heures.

Ainsi, grâce à l'habileté diplomatique de Tartarin, les bons d'hectares se trouvèrent valables, et représentèrent réellement quelque chose, ce qui ne leur était jamais arrivé.

Chapitre III

Il pleut toujours – Invasion de maladies aqueuses – La soupe à l'ail. – Ordre du gouverneur – L'ail va manquer ! – L'ail ne manquera pas. – Le baptême de Likiriki…

Cependant toujours la mouillure, toujours le ciel gris et l'eau qui tombait, qui tombait… Le matin, en ville, on voyait s'entrouvrir les fenêtres, des mains se tendre dehors :

« Il pleut ?

– Il pleut !… »

Il pleuvait continuellement, comme dans les récits de Bézuquet.

Pauvre Bézuquet ! Malgré tant de misères endurées avec ceux de la *Farandole* et du *Lucifer,* il était resté à Port-Tarascon n'osant retourner en terre chrétienne à cause de son tatouage. Redevenu pharmacien et aide-major de classe très infime sous les ordres de Tournatoire, l'ancien gouverneur provisoire aimait encore mieux cela que d'exhiber dans les pays civilisés sa figure monstrueuse et ses mains toutes piquetées et carminées. Seulement il se vengeait de ses malheurs en faisant à ses compagnons les prédictions les plus sinistres. S'ils se plaignaient de la pluie, de la boue, de la moisissure, il haussait les épaules :

« Attendez un peu… Vous en verrez bien d'autres ! »

Et il ne se trompait pas. De vivre ainsi toujours trempés, par là-dessus le manque de viandes fraîches, beaucoup tombèrent malades. Les vaches étaient depuis longtemps mangées. On ne comptait plus sur les chasseurs, quoiqu'il y eût parmi eux des tireurs très adroits, tels que le marquis des Espazettes, et tous pénétrés des principes de Tartarin, deux temps pour la caille, trois temps pour la perdrix.

Le diable, c'est qu'il n'y avait ni perdrix, ni cailles, ni rien de semblable, pas même de goélands ni de mouettes, aucun oiseau de mer n'abordant jamais ce côté de l'île.

On ne rencontrait dans les excursions de chasse que quelques porcs sauvages, mais si rares ! ou des kangourous, d'un tir très difficile à cause de leurs bonds sautillants.

Tartarin ne pouvait dire au juste combien il fallait compter pour cet animal. Un jour le marquis des Espazettes l'interrogeant à ce sujet, il répondit un peu au hasard :

« Comptez six, monsieur le marquis… »

Des Espazettes compta six et n'attrapa rien qu'un gros rhume sous la pluie à torrents et indiscontinue.

« Il faudra que j'y aille moi-même, » dit Tartarin ; mais il remettait toujours la partie, à cause du mauvais temps, et la venaison se faisait de plus en plus rare. Certainement les gros lézards n'étaient pas mauvais, mais à force d'en manger on prenait en horreur cette chair blanche et fade, dont le pâtissier Bouffartigue faisait des conserves, d'après les procédés des Pères-Blancs.

À cette privation de viande fraîche s'ajoutait le manque d'exercice. Que faire dehors, sous cette pluie, dans les flaques de boue qui les entouraient ? Noyé, sombré, le Tour-de-Ville !

Quelques vaillants colons, Escarras, Douladour, Mainfort, Roquetaillade, partaient parfois malgré l'averse pour aller bêcher la terre ; remuer leurs hectares, acharnés à des essais de plantations qui produisaient des choses extraordinaires : dans la chaleur humide de cette terre toujours trempée, les céleris en une nuit devenaient des arbres gigantesques, et d'un dur ! Les choux aussi prenaient un développement phénoménal, mais tout en tiges, longues comme des fûts de palmiers ; quant aux pommes de terre et aux carottes, il fallait y renoncer.

Bézuquet l'avait bien dit : rien ne venait ou tout venait trop.

À ces causes multiples de démoralisation, joignez le mal d'ennui, le souvenir de la patrie si lointaine, le regret des chauds *cagnards*[7] tarasconnais, le long des vieux remparts dorés de lumière, et ne vous étonnez pas si le nombre des malades augmentait chaque jour.

Heureusement pour eux que le directeur de la santé Tournatoire ne croyait pas à la pharmacopée, et au lieu de droguer, de *poutringuer* ses malades comme Bézuquet, leur ordonnait « une bonne petite soupe à l'ail ».

Et pas à dire : « mon bel ami ! » jamais il ne manquait son coup. Vous aviez des gens tout gonflés, sans voix ni souffle, qui demandaient déjà le prêtre et le notaire. Arrivait la petite soupe à l'ail, trois gousses dans un petit pot, trois cuillerées de bonne huile d'olive avec une rôtie dessus, et ces gens qui ne pouvaient plus parler commençaient par dire :

« *Outre !,* ça sent bon… »

Rien que l'odeur les revenait tout de suite.

---

[7] Abris contre le vent.

Ils prenaient une assiette, deux assiettes, et à la troisième les voilà debout, désenflés, la voix naturelle, puis le soir au salon faisant leur partie de whist. Disons aussi que c'étaient tous des Tarasconnais.

Une seule malade, et malade de marque, la très haute dame des Espazettes née de l'Escudelle de Lambesc, avait refusé le remède de Tournatoire. Bon pour la rafataille, la soupe à l'ail, mais quand on descend des croisades !... Elle ne voulait pas plus en entendre parler que du mariage de Clorinde avec Pascalon. La malheureuse dame était pourtant dans un état déplorable. Celle-là, oui, l'avait, le *mal*. Entendez par ce nom vague la maladie bizarre, aqueuse, abattue sur cette colonie de méridionaux. Ceux qui en souffraient devenaient subitement très laids, les yeux tout suintants, le ventre et les jambes enflés ; cela faisait penser au terrible « mal de M. Mauve » dans la légende du *Fils de l'homme*.

La pauvre marquise était donc toute *boudenfle* pour employer une expression du Mémorial ; et chaque soir, quand le doux et désespéré Pascalon descendait en ville, il trouvait la pauvre femme au lit, sous un grand parapluie de cotonnade bleue attaché à son chevet, geignant et s'obstinant à refuser la soupe à l'ail, pendant que la longue et douce Clorinde s'activait autour d'une cafetière de tilleul, et que le marquis, dans un coin, bourrait philosophiquement des cartouches pour sa chasse très aléatoire du lendemain.

Dans les cases voisines, l'eau s'égouttait sur les parapluies ouverts, les enfants piaillaient, ou des bruits de dispute, des éclats de discussions politiques arrivaient du salon ; et toujours le crépitement de la pluie sur les vitres, sur le toit de zinc, toujours le gargouillement des gouttières en cascades.

Entre temps, Costecalde continuait ses sourdes menées, le jour dans son cabinet de directeur des cultures, le soir en ville, dans le salon commun, avec ses âmes damnées Barban et Rugimabaud, qui l'aidaient à répandre les bruits les plus sinistres, celui-ci entre autres « L'ail va manquer !... »

Et quelle consternation de penser qu'un jour prochain on serait peut-être privé de cet ail sauveur, guérisseur, de cette panacée universelle gardée dans les magasins du Gouvernement, à qui Costecalde reprochait de l'accaparer.

Excourbaniès, – et de quels tonitruements ! – soutenait la calomnie du directeur des cultures. Il y a un vieux proverbe tarasconnais qui dit « Larrons de Pise, le jour se battent entre eux, et la nuit volent ensemble. » C'était bien le cas de cet Excourbaniès à double face, qui, devant Tartarin, au Gouvernement, parlait contre Costecalde, tandis qu'en ville, le soir, il faisait chorus avec les pires ennemis du Gouverneur.

Tartarin, dont on sait la patience et la bonté, était loin d'ignorer ces attaques. Le soir, lorsqu'il fumait sa pipe accoudé à la fenêtre ouverte, parmi les bruits nocturnes, mêlés aux murmures du Petit-Rhône et de tous les ruisselets formés par les averses sur les pentes, il distinguait de lointaines discussions, des échos de voix furieuses, il voyait à travers l'air brouillé d'eau les lumières tremblotantes courir derrière les vitres de la grande maison ; et à l'idée que tout ce train était causé par Costecalde, sa main frémissait sur la barre d'appui, ses yeux crachaient de la flamme dans l'ombre mais comme, après tout, ces émotions, jointes à l'humidité de l'air, pouvaient lui faire prendre le mal, il se maîtrisait, refermait la fenêtre et allait tranquillement se coucher.

Les choses pourtant s'envenimèrent au point qu'il se décida à un grand parti, cassa aux gages Costecalde et ses deux séides, enleva même au directeur son manteau de première classe,

nommant à sa place Beaumevieille, ancien horloger, pas plus fort peut-être en culture que son prédécesseur, mais à coup sûr très honnête homme, et merveilleusement secondé par Labranque, ancien fabricant de toile cirée, et Rebuffat, *à la renommée des berlingots,* qui remplaçaient comme sous-directeurs Rugimabaud et Barban. Le décret fut affiché de très bonne heure sur la porte de la grande maison, en sorte que Costecalde, sortant le matin pour aller à son bureau, en reçut l'outrage en pleine figure. C'est alors qu'on put voir combien Tartarin avait eu raison d'agir avec cette vigueur.

Dans l'affaire d'une heure ou deux surgirent et se dirigèrent vers la Résidence une vingtaine peut-être de mécontents, tous armés jusqu'aux yeux et criant :

« À bas le Gouverneur !... À mort !... Au Rhône !... Zou ! Zou !... Démission ! Démission ! »

Derrière la bande suivait maître Excourbaniès, hurlant plus fort que tous les autres :

« Démission !... *Fen dé brut !...* Démission !... »

Malheureusement il pleuvait, et à verse, ce qui les obligeait de tenir leur parapluie d'une main et leur fusil de l'autre. Du reste, le gouvernement avait pris ses mesures.

Passé le Petit-Rhône, les insurgés arrivèrent devant le blockhaus, et virent ceci :

Au premier étage, Tartarin s'encadrait dans sa fenêtre large ouverte, avec son winchester à trente-deux coups, et derrière lui ses fidèles chasseurs de casquettes ou de conserves, le marquis des Espazettes au premier rang, des tireurs qui à trois cents pas vous mettaient, en comptant quatre, leur balle dans le petit rond d'étiquette d'une boite de pains-poires.

En bas, sous l'auvent du grand portail, le Père Bataillet, penché sur sa caronade, n'attendait pour tirer que le signal du Gouverneur.

Si formidable et si inattendu l'aspect de cette artillerie, mèche allumée, que les révoltés reculèrent, et qu'Excourbaniès, par un de ces brusques changements d'allures qui lui étaient habituels, se mit à danser un pas frénétique, ce qu'il appelait cyniquement la bamboula du succès, sous la fenêtre de Tartarin, rugissant tant qu'il avait de souffle :

« Vive le Gouverneur !… Vive l'État de choses !… Faisons du bruit !… Ah ! ah ! ah ! »

Tartarin, du haut de son poste, le winchester toujours au poing, lança d'une voix vibrante :

« Rentrons chez nous, messieurs les mécontents. L'eau tombe, et je craindrais de vous retenir plus longtemps sous l'ondée.

« Dès demain, nous allons réunir notre bon peuple dans ses comices et demander à la nation si elle veut encore de nous. Jusque-là, qu'on se tienne calme, ou gare dessous ! »

On vota dès le lendemain, et l'ancien « État de choses » fut réélu à une majorité écrasante.

Quelques jours après, comme contraste à toute cette agitation, avait lieu le baptême de la jeune Likiriki, la petite princesse papouane, la fille du roi Négonko, élevée par le Révérend Père Bataillet, qui avait achevé l'œuvre de conversion commencée par le Père Vezole, « Dieu soit loué ! »

C’était vraiment une délicieuse petite singesse, bien roulée, bien moulée, et souple, et rebondie, cette princesse à peau jaune, parée de ses colliers de corail, de sa robe à rayures bleues confectionnée par Mlle Tournatoire.

Pour parrain le Gouverneur, et pour marraine Mme Franquebalme.

On la baptisa sous les noms de Marthe-Marie-Tartarine. Seulement, à cause de l’épouvantable temps qu’il faisait ce jour-là, ainsi que la veille, du reste, et les jours suivants, le baptême ne put avoir lieu à Sainte-Marthe des Lataniers, envahie par des torrents d’eau sous son toit de feuillage depuis longtemps effondré.

On se réunit pour la cérémonie dans le salon de la grande maison, et vous pensez quels souvenirs remués par ce baptême au cœur du tendre Pascalon, se revoyant parrain avec sa Clorinde.

À ce passage de son journal, que nous ne faisons que résumer, il y a ici une trace de larmes et ces mots tout délavés :

« Pauvre de moi et pauvre d’elle ! »

Et c’est au lendemain du baptême de Likiriki qu’eut lieu l’épouvantable catastrophe… Mais les faits deviennent trop graves : laissons la parole au Mémorial.

Chapitre IV

SUITE DU MÉMORIAL DE PASCALON.

4 décembre. —Aujourd'hui, deuxième dimanche de l'avent, le sacristain Galoffre, inspecteur de la marine, s'en venant comme tous les matins visiter la chaloupe, ne l'a plus trouvée.

L'anneau, la chaîne, tout était arraché le bateau, disparu.

Il a cru d'abord à quelque nouveau tour de Négonko et de sa bande, dont nous continuons à nous méfier ; mais dans le trou laissé par l'arrachement de l'anneau s'étalait, toute trempée d'eau et salie de boue, une large enveloppe à l'adresse du Gouverneur.

Cette enveloppe contenait les cartes P. P. C. de Costecalde, de Barban et de Rugimabaud ; sur la carte de Barban avaient également signé et pris congé quatre miliciens Caissargue, Bouillargue, Truphénus et Roquetaillade.

Depuis quelques jours la chaloupe se trouvait toute prête, garnie de provisions, en vue d'une nouvelle expédition projetée par le R. P. Bataillet.

Les misérables ont profité de cette aubaine. Ils ont tout emporté, même la boussole, et leurs fusils par-dessus le marché.

Et dire que les trois premiers sont mariés, qu'ils laissent derrière eux des femmes et une tapée d'enfants ! Les femmes passe encore de les abandonner ainsi, mais des enfants !

Le sentiment général de la colonie à la suite de cet événement, une grande stupeur.

Tant qu'on avait la chaloupe, il restait l'espoir de gagner le continent d'île en île, on croyait à la possibilité d'aller chercher du secours ; maintenant, il semble que ce soit les ponts coupés avec le restant du monde.

Le Père Bataillet est entré dans une colère terrible, appelant tous les feux du ciel sur ces bandits, voleurs, déserteurs et pis encore. Excourbaniès, lui, allait partout criant qu'on aurait dû les fusiller comme des singes verts et qu'il fallait, à titre de représailles, passer par les armes leurs femmes et leurs enfants.

Le Gouverneur, seul, a gardé tout son sang-froid :

« Ne nous emballons pas, disait-il. Après tout, ce sont des Tarasconnais encore. Plaignons-les, songeons aux dangers qu'ils vont courir. Truphénus seul parmi eux a quelques notions de la voile. »

Puis, cette belle pensée lui est venue de faire des enfants abandonnés les pupilles de la colonie.

Au fond, je le crois très heureux d'être débarrassé de son ennemi mortel et de ses acolytes.

Dans la journée, Son Excellence m'a dicté l'ordre du jour suivant, qui a été affiché en ville :

ORDRE

Nous, Tartarin, gouverneur de Port-Tarascon et dépendances, grand cordon de l'ordre, etc., etc…

Recommandons le plus grand calme à la population.

Les coupables seront poursuivis avec activité et soumis à toutes les sévérités de la loi.

Le Directeur de l'artillerie et de la marine est chargé de l'exécution du présent décret.

En post-scriptum, pour répondre à certains mauvais bruits qui couraient depuis quelque temps, il m'a fait ajouter : *L'ail ne manquera pas.*

6 décembre. – L'ordre du Gouverneur a produit en ville le meilleur effet. On aurait bien pu se faire cette réflexion : Poursuivre les coupables ? Comment ? Par où ? Avec quoi ? Mais ce n'est pas pour rien qu'un proverbe dit chez nous :

« L'homme par la parole et le bœuf par les cornes. »

La race tarasconnaise est si sensible aux belles phrases que personne n'a mis la parole du Gouverneur en doute.

Un rayon de soleil entre deux averses est arrivé par là-dessus et voilà tout le monde ravi : sur le Tour-de-Ville ce sont des danses et des rires. Ah ! le joli peuple, et vraiment commode à manier !

10 décembre. – Un honneur inouï m'arrive : je suis promu grand de première classe.

Trouvé le brevet ce matin à déjeuner sous mon assiette. Le Gouverneur s'est montré très heureux d'avoir pu m'accorder cette haute distinction ; Franquebalme, Beaumevieille, le Révérend, ont paru aussi enchantés que moi-même de la nouvelle dignité qui me fait leur égal.

Le soir, descendu chez les des Espazettes, où la nouvelle était déjà connue. Le marquis m'a donné l'accolade devant Clorinde, toute rouge de plaisir. La marquise seule semblait indifférente à mes nouveaux honneurs. Pour elle, ce manteau de grand ne me relève pas encore de ma roture. Que lui faudrait-il donc ?... De première classe !... Et à mon âge !...

14 décembre. – Il se passe quelque chose d'extraordinaire au Gouvernement, de si extraordinaire que j'ose à peine le confier à ce registre.

Le Gouverneur a un sentiment !

Et pour qui ? Je vous le donne en mille. Pour se petite filleule, la princesse Likiriki !

Lui, Tartarin, notre grand Tartarin, qui a refusé tant de beaux partis, ne voulant d'autre épouse que la gloire, épris d'une singesse ! Singesse de sang royal, je veux bien, régénérée par l'eau du baptême, mais restée sauvage en dessous, menteuse, gourmande, chapardeuse, et si cocasse de mœurs et d'habitudes ! des costumes en loques, toujours en haut de quelque cocotier dès qu'il ne pleut pas, s'amusant à jeter sur les crânes dénudés de nos anciens des noix dures comme des cailloux. Elle a manqué ainsi d'assommer le vénérable Miégeville.

Puis l'écart entre leurs deux âges. Tartarin a bien soixante ans ; il grisonne, il prend du corps. Elle, douze à quinze ans, au plus ; l'âge de la petite Fleurance dans la chanson de chez nous :

L'a prise si jeunette,
Ne sait se ceinturer.

Et c'est cette fillette, ce sauvageon des îles, que nous aurions pour souveraine !

Depuis longtemps, j'avais noté certains indices. Ainsi les indulgences du Gouverneur pour le père, ce vieux bandit de Négonko, qu'il invitait souvent à notre table, malgré la malpropreté de ce hideux gorille, mangeant avec ses doigts, se gavant d'eau-de-vie jusqu'à rouler sous sa chaise.

Tartarin traitait tout cela de « bonne gaieté cordiale », et si la petite princesse, à l'exemple de son père, se livrait à quelque fantaisie bizarre à nous donner froid dans le dos à tous, notre bon maître souriait, la couvait d'un regard paternel qui demandait grâce pour elle et disait :

« C'est une enfant… »

Tant bien, malgré ces symptômes, d'autres plus probants encore, je n'y voulais pas croire ; mais le doute ne m'est plus permis.

18 décembre. – Ce matin, au conseil, le Gouverneur s'est ouvert à nous de son projet de mariage avec la petite princesse.

Il a prétexté la politique, parlé d'un mariage de convenances, des intérêts de la colonie : Port-Tarascon était isolé, perdu dans l'Océan, sans alliances. En épousant la fille d'un roi papoua, il nous amenait une flotte, une armée.

Personne dans le conseil n'a fait d'objection.

Excourbaniès, le premier, s'est élancé, trépignant d'enthousiasme « Bravo !… Parfait !… À quand la noce ?… Ah ! ah ! ah !… » Ce soir, en ville, qui sait ce qu'il va répandre d'infamies.

Cicéron Franquebalme, par habitude, a dévidé ses implacables raisonnements sur le pour et sur le contre, « que si d'une part la colonie…, il convient de dire que d'autre part…, toutefois

et quantes… *verum enim vero…* », et finalement il s'est rangé à l'opinion du Gouverneur.

Beaumevieille et Tournatoire ont emboîté le pas derrière lui. Quant au Père Bataillet, il semblait au fait de l'histoire, et n'a pas protesté.

Le comique, c'était les figures hypocrites que nous avions tous, feignant de croire aux intérêts coloniaux invoqués par Tartarin, au milieu d'un grand silence approbateur.

Tout à coup ses bons yeux se sont mouillés de larmes gaies, et il nous a dit très doucement :

« Et puis, voyez, mes amis, ce n'est pas tout ça…, moi je l'aime, cette petite. » C'était si simple, si touchant, que nous avons eu tous le cœur retourné. « Hé ! faites donc, monsieur le Gouverneur, faites donc » et on l'entourait, on lui serrait les mains.

20 décembre. – Le projet du Gouverneur est très discuté en ville, moins sévèrement jugé cependant que je n'aurais cru. Les hommes en parlent gaiement, à la tarasconnaise, avec la pointe de malice qu'on met chez nous aux choses de l'amour.

Les femmes sont généralement plus hostiles, le groupe de Mlle Tournatoire surtout. Puisqu'il voulait se marier, pourquoi ne pas choisir dans la nation ? Beaucoup en parlant ainsi pensent à elles-mêmes ou à leurs demoiselles.

Excourbaniès, venu en ville dans la soirée, s'est mis du parti des dames et montrait les côtés faibles du mariage : ce beau-père sans tenue, ivrogne, cannibale ; puis la fiancée elle-même ayant selon toute vraisemblance, mangé du Tarasconnais. Tartarin aurait dû plus y réfléchir.

En entendant parler ce traître, je sentais la colère qui me montait et je suis sorti du salon bien vite, tant j'avais peur de lui envoyer un emplâtre dans la figure. On a le sang vif à Tarascon, outre !

Quitté de là, entré chez les des Espazettes. La marquise bien faible, toujours couchée, pauvre femme, répugnant toujours la soupe à l'ail de Tournatoire, m'a dit, sitôt qu'elle m'a vu « Hé bien, monsieur le chambellan, y aura-t-il des dames du palais près de la nouvelle reine ? » Elle voulait rire ; mais tout de suite l'idée m'est venue qu'il y avait là quelque chose pour nous. Demoiselle d'honneur ou dame du palais, Clorinde habiterait la Résidence, on pourrait se voir à toute heure… Un tel bonheur serait-il possible !

À mon retour, le Gouverneur venait de se coucher, mais je n'ai pas voulu attendre au lendemain pour l'entretenir de mon projet, qu'il a trouvé de bonne politique. Resté très tard près de son lit à causer avec lui de ses amours et des miennes.

25 décembre. – Hier soir, veille de Noël, toute la colonie se réunissait dans le grand salon, le Gouvernement, les dignitaires, et nous avons célébré notre belle fête provençale à cinq mille lieues de la patrie.

Le Père Bataillet a dit la messe de minuit, puis on a posé le *cache-feu.* C'est une bûche de bois que le plus vieux de l'assistance promène autour de la salle et jette dans le feu en l'arrosant de vin blanc.

La princesse Likiriki était là, très amusée de la cérémonie, et des nougats, des coques, des estévenons, et mille friandises locales dont l'ingénieux pâtissier Bouffartigue avait paré la table.

On a chanté de vieux noëls :

Voici le roi Maure
Avec ses yeux tout trévirés ;
L'enfant Jésus pleure,
Le roi n'ose plus entrer

Ces chants, les gâteaux, le grand feu autour duquel on faisait cercle, tout cela nous rappelait le pays, malgré le bruit d'eau qu'on entendait sur le toit et les parapluies ouverts dans le salon à cause des fissures.

À un moment, le Père Bataillet a entonné sur l'harmonium la belle chanson de Frédéric Mistral, *Jean de Tarascon pris par les corsaires,* l'histoire d'un Tarasconnais tombé aux mains des Turcs, prenant le turban sans vergogne et tout près d'épouser la fille du pacha quand il entend sur le rivage chanter en provençal les matelots d'une barque tarasconnaise. Alors, *Comme l'eau jaillit sous un coup de rame – un grand flot de larmes – crève son cœur dur ; – le despatrié pense à la patrie, – et se désespère – d'être avec les Turcs*.

À ce vers *comme l'eau jaillit sous un coup de rame,* un sanglot nous a tous secoués. Le Gouverneur lui-même buvait ses larmes, la tête renversée, et on voyait le grand cordon de l'Ordre qui se soulevait sur sa poitrine d'athlète. Voilà qui va changer peut-être bien des choses, rien que cette chanson du grand Mistral.

29 décembre. – Aujourd'hui, à dix heures du matin, mariage de S. Exc. Tartarin, gouverneur de Port-Tarascon, avec la princesse royale Négonko.

Ont signé au contrat : S. M. Négonko, qui a fait une croix pour paraphe, les directeurs et les grands dignitaires de la colonie, puis la messe a été dite dans le grand salon.

Cérémonie très simple, très digne, les miliciens en armes, tout le monde en grand costume. Seul Négonko faisait tache. Son attitude comme roi et comme père a été déplorable.

Rien à dire de la princesse, très jolie dans sa robe blanche et sa parure de corail.

Le soir, grande fête, double ration de vivres, coups de canon, salves de nos tireurs de conserves, et des vivats, des chants, une joie universelle.

Et il pleut !… Et il en tombe !…

Chapitre V

Apparition du duc de Mons – L'île bombardée – Ce n'était pas le duc de Mons. – Amenez le drapeau, coquin de sort ! – Douze heures aux Tarasconnais pour évacuer l'île sans bateau. – À la table de Tartarin, tous jurent de suivre leur Gouverneur dans sa captivité.

« *Vé ! Vé !*... Un navire !... Un navire dans la rade. »

À ce cri poussé un matin par le milicien Berdoulat, en train de chercher des œufs de tortue sous une pluie battante, les colons de Port-Tarascon se montrèrent aux ouvertures de leur arche envasée, et en même temps que mille cris répercutaient le cri de Berdoulat :

« Un navire, *vé ! vé* ! un navire ! » par les fenêtres, par les portes, gambadant, cabriolant comme une pantomime anglaise, la foule se précipitait sur la plage, qu'elle emplissait d'un mugissement de veaux marins.

Le Gouverneur, averti, accourut aussitôt et, tout en achevant de boutonner sa jaquette, il rayonnait sous le ciel ruisselant au milieu de son peuple en parapluies :

« Hé bien, mes enfants, quand je vous le disais qu'il reviendrait !... C'est le duc !...

– Le duc ?

– Qui voulez-vous que ce soit ? Hé ! Oui, notre brave duc de Mons, qui vient ravitailler sa colonie, nous apporter les armes, les instruments et les bras de rafataille que je n'ai jamais cessé de lui réclamer.

Il fallait voir, à ce moment, les figures effarées de ceux qui s'étaient le plus indignés contre le « sale Belge », car tous n'avaient pas l'impudence d'Excourbaniès criant et tourbillonnant sur la plage « Vive le duc de Mons ! Ah ! ah ! ah !… Vive notre sauveur !… »

Pendant ce temps, un grand steamer, haut sur l'eau, imposant, s'avançait dans la rade. Il siffla, cracha sa vapeur, laissa tomber son ancre retentissante, mais très loin du rivage à cause des coraux, puis resta là, immobile sous la pluie et dans le silence.

Les colons commençaient à s'étonner du peu d'empressement que mettaient les gens du navire à répondre à leurs acclamations, à leurs signaux de parapluies et de chapeaux agités. Il leur semblait froid, le noble duc.

« Différemment, il n'est peut-être pas sûr que c'est nous.

– Ou bien nous en veut-il du mal qu'on a dit de lui.

– Du mal ? Moi je n'en ai jamais dit.

– Ni moi certes.

– Moi, pas davantage… »

Tartarin, au milieu de la confusion, ne perdit pas la tête. Il donna l'ordre d'agiter le drapeau au faîte de la Résidence et d'assurer les couleurs d'un coup de canon.

Le coup partit, les couleurs tarasconnaises ondoyèrent dans l'air.

Au même instant une effroyable détonation remplit la rade, enveloppant le navire d'un nuage de lourde fumée, tandis qu'une espèce d'oiseau noir, passant au-dessus des têtes avec un sifflement rauque, venait s'abattre sur le toit du magasin qu'il écorna.

Il y eut d'abord un mouvement de stupeur.

« Mais ils nous ti !... tirent dessus ! » clama Pascalon.

À l'exemple du Gouverneur, toute la colonie s'était jetée à plat ventre sur la rive.

« Alors, ce ne serait donc pas le duc, » disait tout bas Tartarin à Cicéron Franquebalme, lequel, affalé dans la boue près de lui, crut devoir entamer une de ses discussions rigoureuses..., « que si d'une part il était supposable..., d'autre part on pouvait se dire aussi... »

L'arrivée d'un nouvel obus interrompit son raisonnement. Pour le coup, le Père Bataillet bondit, et d'une voix furibonde appela le sacristain Galoffre, son garde d'artillerie, disant qu'à eux deux ils allaient riposter avec la caronade.

« Je vous le défends bien, par exemple, lui cria Tartarin. Quelle imprudence !...Tenez-le, vous autres..., empêchez-le... » Torquebiau et Galoffre lui-même prirent le Révérend chacun par un bras et le forcèrent à se coucher comme tout le monde, au moment où le troisième coup de canon partait du navire, toujours dans la direction du drapeau tarasconnais. Visiblement on en voulait aux couleurs nationales. Tartarin le comprit ; il comprit aussi que, le drapeau disparu, les obus cesseraient de pleuvoir ; et, de toute la puissance de ses poumons, il mugit :

« Amenez le drapeau, coquin de sort ! »

Aussitôt, tous de crier comme lui :

« Amenez le drapeau !... Amenez donc le drapeau !... » Mais personne ne l'amenait, ni colons ni miliciens ne se souciant de grimper là-haut pour cette dangereuse besogne. Ce fut encore la fille Alric qui se dévoua. Elle *échela* le toit et mit bas le malencontreux pavillon. Alors seulement le steamer cessa de tirer.

Quelques instants, après, deux chaloupes chargées de soldats, dont on voyait de loin étinceler les armes, se détachaient du navire et s'avançaient vers le rivage au rythme des grands avirons des vaisseaux d'État. À mesure qu'elles approchaient ; on pouvait distinguer les couleurs anglaises traînant à l'arrière dans le sillage d'écume.

La distance était grande, et Tartarin eut le temps de se relever, d'effacer les macules de boue restées à ses vêtements, même de se faire apporter le cordon de l'Ordre, qu'il passa à la hâte pardessus sa jaquette vert-serpent. Il avait suffisamment tenue de gouverneur quand les deux chaloupes atterrirent.

Le premier, un officier anglais, hautain, le chapeau en bataille, sauta sur la plage, et derrière lui se rangèrent les matelots, portant tous écrit sur leur bonnet de marine *Tomahawk,* plus une compagnie de débarquement. Tartarin, très digne, sa lippe des grands jours, attendait, ayant à sa droite le Père Bataillet et à sa gauche Franquebalme.

Quant à Excourbaniès, au lieu de rester près d'eux, il s'était élancé à la rencontre des Anglais, prêt à danser devant le vainqueur une bamboula frénétique.

Mais l'officier de Sa Gracieuse Majesté, sans prendre garde à ce fantoche, marcha droit vers Tartarin et demanda en anglais :

« Quelle nation ? »

Franquebalme, qui comprenait, répondit dans la même langue « Tarasconnais. »

L'officier ouvrit des yeux ronds comme des assiettes à ce nom de peuple qu'il n'avait jamais vu sur aucune carte marine, et demanda plus insolemment encore :

« Que faites-vous dans cette île ? De quel droit l'occupez-vous ? » Franquebalme, interloqué, traduisit la demande à Tartarin, qui commanda « Répondez que l'île est à nous, Cicéron, qu'elle nous a été cédée par le roi Négonko, et que nous avons un traité en bonne forme. » Franquebalme n'eut pas besoin de continuer son rôle d'interprète. L'Anglais se tourna vers le Gouverneur et dit en excellent français :

« Négonko ? Connais pas... Il n'y a pas de roi Négonko... » Aussitôt Tartarin donna l'ordre de chercher partout son royal beau-père et de l'amener.

En attendant, il proposa à l'officier anglais de venir jusqu'au Gouvernement, où il lui communiquerait les pièces.

L'officier accepta et suivit, laissant à la garde des chaloupes ses soldats de marine rangés l'arme au pied, la baïonnette au canon. Et quelles baïonnettes ! D'un luisant, d'un tranchant, à donner la chair de poule.

« Du calme ! Mes enfants, du calme ! » murmurait Tartarin sur son passage.

Recommandation bien inutile, excepté pour le Père Bataillet, qui continuait d'écumer. Mais on avait l'œil sur lui. « Si vous ne vous tenez pas, mon Révérend, je vous attache » lui disait Excourbaniès, fou de terreur.

Pendant ce temps où cherchait Négonko, on l'appelait de tous les côtés, vainement. Un milicien finit par le découvrir au fond du magasin, ronflant entre deux barriques, ivre d'ail, d'huile de lampe et d'alcool à brûler, dont il avait absorbé presque toute la réserve.

On l'amena dans cet état, empesté et gluant, devant le Gouverneur ; mais il fut impossible d'en tirer un mot.

Alors Tartarin lut le traité à haute voix, montra la croix en signature de Sa Majesté, le sceau du Gouvernement, des grands dignitaires de la colonie.

Ce document authentique prouvait les droits des Tarasconnais sur l'île, ou rien ne les prouverait. L'officier haussa les épaules :

« Ce sauvage est un simple pickpocket, monsieur… Il vous a vendu ce qui ne lui appartenait pas. L'île est depuis longtemps une possession anglaise. » En face de cette déclaration, à laquelle les canons du *Tomahawk et* les baïonnettes des soldats de marine donnaient une valeur considérable, Tartarin sentit toute discussion inutile, et se contenta de faire une scène terrible à son indigne beau-père :

« Vieux coquin !… Pourquoi nous as-tu dit que l'île était à toi ?… Pourquoi nous l'as-tu vendue ?… N'as-tu pas honte de t'être joué d'honnêtes gens ? » Négonko demeurait muet, abruti, sa courte intelligence de sauvage toute volatilisée en vapeurs d'ail et d'alcool.

« Qu’on l’emporte !... » dit Tartarin aux miliciens qui l’avaient amené, et se tournant vers l’officier, resté raide, impassible, pendant cette scène de famille :

« En tous cas, monsieur, ma bonne foi est indiscutable.

– Les tribunaux anglais en décideront..., répondit l’autre du haut de sa morgue. Dès ce moment vous êtes mon prisonnier. Quant aux habitants, il faut que dans les vingt quatre heures ils aient évacué l’île, sinon nous les passerons par les armes.

– Outre !... Passer par les armes ! s’exclama Tartarin, mais d’abord comment voulez-vous qu’ils évacuent ? Nous n’avons pas de bateau. À moins qu’ils ne se sauvent à la nage... »

On finit par faire entendre raison à l’Anglais, qui consentit à prendre les colons à son bord jusqu’à Gibraltar, à condition que toutes les armes seraient rendues, même les fusils de chasse, les revolvers et le winchester à trente-deux coups.

Après quoi, il s’en retourna déjeuner sur sa frégate, laissant un poste en armes pour garder le Gouverneur.

C’était aussi l’heure de se mettre à table au Gouvernement, et, après avoir cherché la princesse sur tous les lataniers et cocotiers de la Résidence, comme on ne la trouvait nulle part, on s’assit, en laissant sa place vide. Tout le monde était si ému, que le Père Bataillet en oublia le Bénédicité, Ils mangeaient depuis quelques instants en silence, le nez dans leurs assiettes, quand tout à coup Pascalon se dressa et, levant son verre :

« Messieurs, notre Gou... verneur est pri... pri... sonnier de guerre. Jurons tous de le suivre dans sa cap... cap... cap... »

Sans attendre la fin, tous debout, les verres tendus, crièrent d’enthousiasme :

« Parfaitement !

– Feu de Dieu ! si nous le suivrons !…

– Je crois bien !… Jusque sur l'échafaud !…

– Ha ! ha ! ha !… Vive Tartarin !… » hurlait Excourbaniès.

Une heure après, à l'exception de Pascalon, tous avaient lâché le Gouverneur, tous, même la petite princesse Likiriki, miraculeusement retrouvée sur le toit de la Résidence. C'est là qu'elle s'était réfugiée au premier bruit de la canonnade, sans se rendre compte des risques bien plus grands qu'elle courait là-haut, et tellement folle d'épouvante, que ses dames d'honneur n'avaient pu la décider à descendre qu'en lui montrant de loin une boîte de sardines ouverte, comme on offre une sucrerie à une perruche échappée de sa cage.

« Ma chère enfant, lui dit Tartarin d'un ton solennel quand on l'eut amenée près de lui, je suis prisonnier de guerre. Que préférez-vous ? Venir avec moi ou bien rester dans l'île ? Je pense que les Anglais vous y laisseront, mais en ce cas vous ne me verrez plus. »

Sans hésiter, bien en face, elle répondit dans son gazouillis enfantin et clair :

« Moi rester l'île, touzou.

– C'est bien, vous êtes libre, » dit Tartarin, résigné ; mais au fond le pauvre homme avait le cœur en morceaux.

Le soir, dans la solitude de la résidence, abandonné de sa femme, de ses dignitaires, n'ayant plus près de lui que Pascalon, il rêva longtemps à la fenêtre ouverte.

Au loin clignotaient les lumières de la ville ; on entendait des voix irritées, les chansons des Anglais campés sur le rivage et le fracas du Petit-Rhône grossi par les pluies.

Tartarin referma sa fenêtre avec un gros soupir et, tout en mettant son foulard de nuit, un vaste foulard à pois qu'il nouait en serre-tête, il dit à son fidèle secrétaire :

« Quand les autres m'ont renié, cela ne m'a pas trop surpris ni chagriné ; mais cette petite…, vrai ! j'aurais cru qu'elle aurait plus d'attachement. »

Le bon Pascalon essaya de le consoler. Après tout, cette princesse sauvage était un colis bien étrange à ramener à Tarascon, – car finalement on y rentrerait toujours à ce Tarascon, – et quand Tartarin reprendrait son existence d'autrefois, là-bas, sa femme papoua aurait pu le gêner, l'afficher…

« Rappelez-vous, mon bon maître, lorsque vous revîntes d'Algérie, votre cha… chameau, comme vous le trouviez encombrant… »

Tout de suite Pascalon s'interrompit et devint très rouge. Quelle idée d'aller parler de chameau à propos d'une princesse de sang royal ! Et pour réparer ce que cette comparaison avait d'irrévérencieux, il fit remarquer à Tartarin l'analogie de sa situation avec celle de Napoléon prisonnier des Anglais et abandonné par Marie-Louise.

« En effet », dit Tartarin très fier de ce rapprochement ; et l'identité de leurs deux destinées, à lui et au grand Napoléon, lui fit passer une excellente nuit.

Le lendemain, Port-Tarascon était évacué à la grande joie des colons. Leur argent perdu, les hectares illusoires, le grand

coup de banque du « sale Belge » dont ils avaient été victimes, tout cela ne leur semblait rien auprès du soulagement qu'ils éprouvaient à sortir enfin de ce marécage.

On les embarqua les premiers, pour éviter tout conflit avec l'État de choses, qu'ils rendaient maintenant responsable de leur mauvais sort.

Comme on les conduisait aux chaloupes, Tartarin se montra à sa fenêtre, mais dut s'en retirer bien vite sous les huées qui l'accueillirent et devant les poings menaçants tendus vers lui.

Bien sûr que par un jour de soleil les Tarasconnais se seraient montrés plus indulgents, mais l'embarquement se faisait sous une pluie torrentielle, les malheureux pataugeaient dans la fange, emportaient aux semelles des kilos de cette terre maudite, et les parapluies garantissaient à peine le petit bagage que chacun tenait en main.

Quand tous les colons eurent quitté l'île, ce fut le tour de Tartarin.

Depuis le matin, Pascalon s'agitait, préparant tout, réunissant en liasses les archives de la colonie.

À la dernière heure, il lui vint une idée de génie. Il demanda à Tartarin s'il devait mettre pour se rendre à bord son manteau de première classe.

« Mets-le toujours, ça les impressionnera !... » répondit le Gouverneur.

Et lui-même passa le grand cordon de l'Ordre.

En bas on entendait sonner les crosses de fusil de l'escorte, la voix dure de l'officier appelant :

« Monsieur Tartarin ! Allons, monsieur le Gouverneur ! »

Avant de descendre, Tartarin jeta un dernier regard autour de l'île, sur cette maison où il avait aimé, où il avait souffert, subi toutes les affres du pouvoir et de la passion.

Voyant à ce moment le chef du secrétariat dissimuler un cahier sous son manteau, il s'informa, voulut voir, et Pascalon dut faire à son bon maître l'aveu du Mémorial.

« Hé bien, continue, mon enfant, dit doucement Tartarin en lui pinçant l'oreille, comme faisait Napoléon à ses grenadiers, tu seras mon petit Las Cases. »

La similitude de sa destinée avec celle de Napoléon le préoccupait depuis la veille.

Oui, c'était bien cela… Les Anglais, Marie-Louise, Las Cases… Une vraie analogie de circonstances et de type… Et tous deux du Midi, coquin de sort !

LIVRE TROISIÈME

Chapitre I

De la réception que les Anglais firent à Tartarin à bord du « Tomahawk ». — Derniers adieux à l'île de Port Tarascon. — Conversation du Gouverneur sur le tillac avec son petit Las Cases. — Costecalde est retrouvé. — La dame du commodore. — Tartarin tire sa première baleine.

La dignité d'attitude de Tartarin, lorsqu'il monta sur le pont du *Tomahawk*, impressionna fort les Anglais, saisis surtout par le grand cordon de l'Ordre, rosé avec la Tarasque brodée, dont le Gouverneur s'écharpait comme d'un symbole maçonnique, et aussi par le manteau rouge et noir de grand de première classe qui enveloppait Pascalon de la tête aux pieds.

Les Anglais ont en effet, par-dessus tout, le respect de la hiérarchie, du fonctionnarisme et du maboulisme (de *maboul,* en langue arabe l'innocent, le bon toqué).

À la coupée du navire, Tartarin fut reçu par l'officier de service et conduit dans une cabine des premières avec les plus grands égards. Pascalon le suivit, bien récompensé de son dévouement, Car on lui donna la chambre à côté du Gouverneur, au lieu de le fourrer dans l'entrepont comme les autres Tarasconnais, entassés là en misérable troupeau d'émigrants, et pêle-mêle avec eux tout l'ancien état-major de l'île, ainsi puni de sa faiblesse et de sa lâcheté.

Entre la cabine de Tartarin et celle de son fidèle secrétaire se trouvait un petit salon garni de divans, de panoplies, de plan-

tes exotiques, et une salle à manger où deux blocs de glace, dans des vases d'encoignure, entretenaient une perpétuelle fraîcheur.

Un maître d'hôtel, deux ou trois domestiques, étaient attachés à la personne de Son Excellence, qui acceptait ces honneurs du plus beau sang-froid, et à chaque nouvelle prévenance répondait « Parfaite*main* ! » d'un ton de souverain habitué à tous les respects et à toutes les sollicitudes.

Au moment où on leva l'ancre, Tartarin monta sur le pont, malgré la pluie, pour dire un dernier adieu à son île.

Elle lui apparut confusément, dans le brouillard, assez distincte cependant à travers ce voile gris pour qu'on pût entrevoir le roi Négonko et ses bandits en train de piller la ville, la Résidence, et de danser sur le rivage une farandole effrénée.

Tous les catéchumènes du Père Bataillet, sitôt le missionnaire et les gendarmes partis, retournaient à leur bon instinct de nature.

Pascalon crut même reconnaître, au milieu des danses, la gracieuse silhouette de Likiriki, mais il n'en dit rien, de peur d'affliger son bon maître, qui semblait du reste fort indifférent à tout cela.

Très calme, les mains au dos, dans une historique et marmoréenne attitude, le héros tarasconnais regardait devant lui sans voir de plus en plus préoccupé des analogies de sa destinée avec celle de Napoléon, s'étonnant de découvrir entre le grand homme et lui mille points de ressemblance, même des faiblesses communes dont il convenait très simplement.

« Ainsi, tenez, disait-il à son petit Las Cases, Napoléon avait des colères terribles ; moi de même, surtout dans mon jeune temps… Par exemple, cette fois, au café de la Comédie, où,

discutant avec Costecalde, j'envoyai d'un coup de poing sa tasse et la mienne en mille miettes…

– Bonaparte à Léoben !… remarqua timidement Pascalon.

– Tout juste, mon enfant, fit Tartarin avec un bon sourire.

Mais, en y songeant, c'est par l'imagination, leur fougueuse imagination méridionale, que l'Empereur et lui s'étaient le plus ressemblés. Napoléon l'avait grandiose, débordante, à preuve sa campagne d'Égypte, ses courses dans le désert sur un chameau, – encore une similitude frappante, ce chameau, – sa campagne de Russie, son rêve de la conquête des Indes.

Et lui, Tartarin, son existence tout entière n'était-elle pas un rêve fabuleux !…

les lions, les nihilistes, la Jungfrau, le gouvernement de cette île à cinq mille lieues de France ! Certes il ne contestait pas la supériorité de l'Empereur, à certains points de vue ; mais lui, du moins, n'avait pas fait verser le sang, des fleuves de sang ! ni terrifié le monde comme *l'otre*…

Cependant l'île disparaissait au loin, et Tartarin, appuyé contre le bastingage, continuait à parler à haute voix pour la galerie, pour les matelots qui enlevaient les escarbilles tombées sur le pont, pour les officiers de quart qui s'étaient rapprochés.

À la longue, il devenait ennuyeux. Pascalon lui demanda la permission d'aller à l'avant se mêler aux Tarasconnais, dont on apercevait de loin quelques groupes consternés sous la pluie, afin, disait-il, de savoir un peu ce qu'ils pensaient du Gouverneur, surtout dans l'espérance de glisser à sa chère Clorinde quelques mots d'encouragement et de consolation.

Une heure plus tard, en revenant, il trouva Tartarin installé sur le divan du petit salon, à l'aise, en caleçon de flanelle et foulard de tête, comme chez lui à Tarascon, dans sa petite maison du Cours, en train de fumer pipette devant un délicieux sherry-gobbler.

D'une humeur adorable, le maître demanda :

« Hé bien, qu'est-ce qu'ils vous ont dit de moi, ces braves gens ? »

Pascalon ne cacha pas qu'ils lui avaient paru tous « très montés ! »

Empilés dans l'entrepont de l'avant comme des bestiaux, mal nourris, durement traités, ils rendaient le Gouverneur responsable de toutes leurs déconvenues.

Mais Tartarin haussa les épaules ; il connaissait son peuple, vous pensez bien !

Tout cela sécherait au premier matin de soleil.

« Sûr qu'ils ne sont pas méchants, répondit Pascalon, mais c'est ce mauvais gueux de Costecalde qui les excite.

– Costecalde. Comment ça ?... Que parlez-vous de Costecalde ? »

Tartarin s'était troublé en entendant ce nom funeste.

Pascalon lui expliqua comment leur ennemi, rencontré et recueilli en mer par le *Tomahawk* dans un canot où il mourait de faim et de soif, avait traîtreusement signalé la présence d'une colonie provençale sur territoire anglais, et guidé le navire jus-

que dans la rade de Port-Tarascon. Les yeux du Gouverneur étincelèrent « Ah ! le gueux !… Ah ! le forban !… »

Il se calma au récit que lui fit Pascalon des sinistres aventures de l'ancien fonctionnaire et de ses acolytes.

Truphénus noyé !… Les trois autres miliciens, en descendant à terre pour faire de l'eau, pris par les anthropophages !… Barban trouvé mort d'inanition au fond de la barque !… Quant à Rugimabaud, un requin l'avait mangé. » *Ah vai !* un requin !… Dites plutôt cet infâme Costecalde.

– Mais le plus extraordinaire de tout, monsieur le Gou… Gouverneur, c'est que Costecalde prétend avoir rencontré en pleine mer, un jour de tempête, sous les éclairs, devinez qui ?…

– Que diable veux-tu que je devine ?

– La Tarasque la mère-grand !

– Quelle imposture !… »

Après tout, qui sait ?… Le *Tutu-panpan* pouvait avoir fait naufrage ; ou peut-être qu'un coup de mer avait enlevé la Tarasque amarrée sur le pont… À ce moment le steward vint présenter le menu à M. le Gouverneur, qui s'attablait quelques instants après, avec son secrétaire, en face d'un excellent dîner au Champagne, où figuraient de superbes tranches de saumon, un roastbeef rosé, cuit à miracle, et pour dessert le plus savoureux pudding. Tartarin le trouva si bon qu'il en fit porter une bonne part au Père Bataillet et à Franquebalme ; quant à Pascalon, il confectionna quelques sandwichs de saumon qu'il mit de côté. Est-il besoin de dire pour qui, *pécaïre !*

Dès le deuxième jour de navigation, lorsque l'île ne fut plus en vue, comme si elle eût été au milieu de ces archipels un réservoir isolé de brouillards et de pluie, le beau temps apparut.

Chaque matin, après le déjeuner, Tartarin montait sur le pont et s'installait à une place, toujours la même, pour causer avec Pascalon.

Ainsi Napoléon, à bord du *Northumberland,* avait son poste favori, ce canon auquel il s'appuyait et qu'on appelait le canon de l'Empereur.

Le grand Tarasconnais pensait-il à cela ? Cette coïncidence était-elle voulue ? Peut-être ; mais elle ne doit le diminuer en rien à nos yeux. Est-ce que Napoléon, en se livrant à l'Angleterre, ne songeait pas à Thémistocle, et sans même le dissimuler ?

« Je viens comme Thémistocle… » Et qui sait si Thémistocle lui-même, venant s'asseoir au foyer des Perses… ? L'humanité est si vieille, si encombrée, si piétinée ! On y marche toujours dans les traces de quelqu'un…

Du reste, les détails que Tartarin donnait à son petit Las Cases ne rappelaient en rien l'existence de Napoléon et lui étaient bien personnels à lui, Tartarin de Tarascon.

C'était son enfance sur le Tour-de-Ville, ses précoces aventures en revenant du cercle, la nuit ; tout petit, déjà le goût des armes, des chasses aux grands fauves ; et toujours ce bon sens latin qui ne l'abandonnait pas dans les plus folles escapades, cette voix intérieure qui lui disait « Rentre de bonne heure…, ne t'enrhume pas. »

C'était encore, au lointain de sa mémoire, dans une excursion au pont du Gard, une vieille, vieille gitane, lui disant, après

avoir regardé les lignes de sa main « Un jour, tu seras roi. » Vous pensez si cet horoscope fit rire tout le monde ! Il devait se réaliser pourtant.

Ici le grand homme s'interrompit :

« Je vous jette ces choses, voyez, un peu à la bousculade, comme elles me viennent, mais pour le Mémorial je crois que cela pourra vous être utile…

– Certes ! » fit Pascalon, qui buvait les paroles de son héros, tandis qu'une demi-douzaine de jeunes midships, groupés autour de Tartarin, écoutaient ses récits, bouche bée.

Mais la plus attentive était la femme du commodore, une toute jeune, dolente et délicate créole, étendue non loin de là sur une chaise longue en bambou, avec des poses abandonnées, la pâleur chaude d'un magnolia, de grands yeux noirs, doux, profonds, pensifs… Celle-là, oui, s'en abreuvait des histoires de Tartarin.

Tout fier de voir son maître si passionnément écouté, Pascalon le voulait plus glorieux encore, lui faisait raconter ses chasses au lion, son ascension de la Jungfrau, la défense de Pampérigouste. Et le héros, bon enfant comme toujours, prêtant la main à cet innocent compérage, se livrait tout entier, se laissait feuilleter comme un livre, mais un livre à images, illustré par son expressive mimique tarasconnaise et les *pan ! pan ! de* ses aventures de chasse.

La créole, frileusement pelotonnée sur sa chaise longue, tressaillait à chaque éclat de voix, et ses émotions se marquaient d'une touche fine, d'une vaporeuse montée de rosé sur son teint délicat d'aquarelle.

Quand le mari, le commodore, sorte de Hudson Lowe à museau de fouine méchante, venait la chercher pour la faire rentrer, elle suppliait :

« Non, non…, pas encore, » coulant un regard vers le grand homme de Tarascon, qui n'était pas sans l'avoir remarquée non plus et, pour elle, haussait la voix avec quelque chose de plus noble dans l'attitude et dans l'accent.

Quelquefois, en regagnant leur cabine après une de ces séances, il interrogeait Pascalon d'un air négligent :

« Que vous a dit la dame du commodore ? Il me semble qu'il était question de moi, hé ?…

– Effectivement, maî…ître. Cette personne me disait qu'elle avait déjà beaucoup entendu parler de vous.

– Cela ne m'étonne pas, fit Tartarin simplement, je suis très populaire en Angleterre. »

Encore une analogie avec Napoléon.

Un matin, monté sur le pont de bonne heure, il fut très étonné de ne pas y trouver sa créole comme d'habitude. Sans doute le mauvais temps qu'il faisait ce jour-là, la température un peu vive, les embruns éclaboussant la dunette, ne lui avaient pas permis de sortir, si délicate de santé, si nerveusement impressionnable !

Le pont lui-même et l'équipage semblaient gagnés par l'agitation de la mer.

Une baleine venait d'être signalée, fait assez rare dans ces parages. Elle n'avait pas d'évents, ne lançait pas de jets d'eau ; à quoi des matelots prétendaient reconnaître une femelle,

d’autres une baleine d’espèce particulière. On n’était pas d’accord.

Comme elle restait sur la route du navire sans s’éloigner, un délégué du carré des élèves alla demander au commandant la permission de la pêcher. Il refusa, mauvais chien comme toujours, sous prétexte qu’on n’avait pas de temps à perdre et donna seulement l’autorisation de tirer à la bête quelques coups de fusil.

Elle se trouvait à deux cent cinquante ou trois cents mètres environ, et tantôt se montrait, tantôt disparaissait, suivant le mouvement de la mer, moutonnante et très lourde, ce qui rendait le tir difficile.

Après quelques coups de feu, dont les gabiers dans les enfléchures annonçaient les résultats, elle n’avait pas encore été touchée, car elle continuait à jouer, à cabrioler au ras de l’eau, et tout le monde regardait, même les Tarasconnais, qui grelottaient là-bas à l’avant, arrosés, trempés, bien plus exposés aux éclaboussures des coups de mer que les gentlemen de l’arrière.

Mêlé aux jeunes officiers, qui essayaient leur adresse, Tartarin jugeait les coups :

« Trop loin !… trop court !…

– Si vous tiriez, maî…aître ? » bêla Pascalon.

Aussitôt, d’un geste vif de jeunesse, un midship se tourna vers Tartarin :

« Voulez-vous, monsieur le Gouverneur ? »

Il offrait sa carabine ; et ce fut quelque chose, la façon dont Tartarin prit l'arme, la soupesa, l'épaula, tandis que Pascalon demandait, fier et timide :

« Combien comptez-vous pour la baleine ?

– Je n'ai pas souvent tiré ce gibier-là, répondit le héros, mais il me semble qu'on peut compter dix. »

Il visa, compta dix, tira et rendit la carabine à l'officier.

« Je crois qu'elle en a, dit le midshipman.

– hurrah !... criaient les matelots.

– Je le savais, » dit Tartarin, modeste.

Mais à ce moment des hurlements épouvantables remplirent l'air, une bousculade enragée qui fit accourir le commandant, croyant à quelque assaut de son bord par une bande de pirates. Les Tarasconnais de l'avant bondissaient, gesticulaient, vociférant tous ensemble dans le bruit du vent et des vagues.

« La Tarasque... Il a tiré sur la Tarasque... Il a tiré sur la mère-grand...

– *Outre !* Que disent-ils donc ? » fit Tartarin, qui pâlissait.

À dix mètres maintenant du navire, la Tarasque de Tarascon, la monstrueuse idole, dressait au-dessus des flots verts son dos squameux, sa tête chimérique au rire féroce et vermillonné, aux yeux sanglants.

Faite de bois très dur, solidement charpentée, elle tenait la lame depuis le jour où, comme on le sut plus tard, un coup de mer l'avait arrachée du pont de Scrapouchinat. Elle roulait au

gré de tous les courants marins, luisante, algueuse, coquillageuse, mais sans avarie, échappée aux typhons les plus épouvantables, intacte, indestructible ; et sa première, son unique blessure, était celle que Tartarin de Tarascon venait de lui faire…

Lui ! à elle ! La cicatrice toute fraîche apparaissait au milieu du front de la pauvre mère-grand !

Un officier anglais s'exclama :

« Regardez donc, lieutenant Shipp, quel drôle d'animal est-ce que cela ?

– C'est la Tarasque, jeune homme, dit Tartarin solennel. C'est l'aïeule, la grand'mère vénérable de tout bon Tarasconnais. »

L'officier resta stupéfait, et il y avait de quoi, en apprenant que ce monstre bizarre était la grand'mère de l'étrange peuplade noiraude et moustachue, recueillie sur une île sauvage à cinq mille lieues en mer.

Tartarin s'était découvert respectueusement en parlant ainsi, mais déjà la mère-grand était loin, emportée par les courants du Pacifique, où elle doit errer encore, insubmersible épave que les récits des voyageurs, sous le nom de poulpe géant, de serpent de mer, signalent tantôt ici, tantôt là, à la grande terreur des équipages baleiniers.

Aussi longtemps qu'on put la voir, le héros la suivit des yeux, sans mot dire ; quand elle ne fut plus qu'un petit point noir à l'horizon blanchissant des flots, alors seulement il murmura d'une voix faible :

« Pascalon, je vous le dis, voilà un coup de fusil qui me portera malheur ! » Et tout le reste du jour il demeura soucieux, plein de remords et de terreur sacrée.

Chapitre II

Un dîner chez le commodore. — Tartarin esquisse un pas de farandole. — Définition du Tarasconnais par le lieutenant Shipp. — En vue de Gibraltar. — La vengeance de la Tarasque.

On naviguait depuis une semaine, on approchait des côtes parfumées de l'Inde, sous le même ciel laiteux, sur la même mer huileuse et douce qu'au premier voyage, et Tartarin, par une belle après-midi de chaleur et de clarté, faisait la sieste en caleçon dans se chambre, sa bonne grosse tête serrée dans son foulard à pois, dont les bouts, trop longs, se dressaient comme de paisibles oreilles de ruminant.

Tout à coup Pascalon se précipita dans la cabine.

« Hein !... Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda brusquement le grand homme en arrachant son serre-tête, car il n'aimait pas qu'on le vit ainsi.

Pascalon répondit, suffoquant, les yeux ronds, bègue plus que jamais :

« Je crois qu'elle en tient.

– Qui ?... La Tarasque ?... Hé, coquin de sort ! je ne le sais que trop.

– Non, dit Pascalon, plus bas qu'un souffle, la dame du commodore.

– Pécaïre ! pauvre petite ! encore une !… Mais qui vous fait croire cela ? » Pour toute réponse, Pascalon tendit un carton imprimé, par lequel lord commodore et lady William Plantagenet priaient Son Excellence le Gouverneur Tartarin et M. Pascalon, directeur du secrétariat, à dîner pour le soir même.

« Oh ! les femmes !… les femmes !… s'écria Tartarin, car évidemment cette invitation à dîner venait de la femme du commandant ; l'idée ne pouvait être du mari, il n'avait pas une tête à invitations.

Puis, s'interrogeant avec gravité :

« Dois-je accepter, pas moins ?… Ma situation de prisonnier de guerre… »

Pascalon, qui savait ses auteurs, rappela qu'à bord du *Northumberland,* Napoléon mangeait à la table de l'amiral.

« Voilà qui me décide, fit aussitôt le Gouverneur.

– Seulement, ajouta Pascalon, l'Empereur se retirait avec les dames dès qu'on apportait les vins.

– Parfaitement, ceci me décide encore plus. Répondez, à la troisième personne, que nous acceptons.

– L'habit, n'est-ce pas, maître ?

– Certes. »

Pascalon aurait voulu aussi endosser son manteau de première classe, mais le maître ne fut pas de cet avis ; lui-même ne passerait pas le cordon de l'Ordre.

« Ce n'est pas le Gouverneur qu'on invite, dit-il à son secrétaire, c'est Tartarin. Il y a une nuance. »

Ce diable d'homme comprenait tout.

Le dîner fut vraiment princier, servi dans une vaste salle à manger, toute reluisante, richement meublée en thuya et en érable, et pour cloisons, pour plancher, de ces jolies boiseries anglaises, si fines, si minutieuses, dont les minces lamelles semblent s'emboîter comme des joujoux.

Tartarin était assis à la place d'honneur, à la droite de lady William. Peu de monde invité, seulement le lieutenant Shipp et le docteur du bord, qui comprenaient le français. Un domestique en livrée nankin, raide, solennel, se tenait debout derrière chaque convive. Rien de riche comme le service des vins, la massive argenterie aux armes des Plantagenet, et au milieu de la table un magnifique surtout garni des orchidées les plus lares.

Pascalon, très intimidé au milieu de tout ce luxe, bégayait d'autant plus qu'il se trouvait toujours la bouche pleine au moment où on lui adressait la parole.

Il admirait l'aisance tranquille de Tartarin en face de ce commodore aux babines de chat-tigre, aux yeux verts striés de sang sous des cils d'albinos.

Mais le Tartarin, bon traqueur de fauves, se moquait un peu des chats-tigres, et faisait sa cour à lady Plantagenet avec autant d'empressement et de grâce que si le commodore eût été à cent lieues de là. Milady, de son côté, ne cachait pas sa sympathie pour le héros et le regardait avec des yeux tendres, des yeux extraordinaires.

« Les malheureux ! Le mari va tout voir, » se disait à chaque instant Pascalon.

Eh bien, non, le mari ne voyait rien, et semblait lui aussi prendre un plaisir extrême aux récits du grand Tarasconnais.

Sur un désir de lady William, Tartarin conta l'histoire de la Tarasque, sainte Marthe et son ruban bleu ; il parla de son peuple, dit la race tarasconnaise, ses traditions, son exode ; puis il exposa son gouvernement, ses projets, ses réformes, le nouveau code qu'il préparait. Un code, par exemple, c'était bien la première fois qu'il lui arrivait d'en parler, même à Pascalon ; mais sait-on jamais tout ce que roulent ces vastes cervelles de conducteurs de peuples !

Il fut profond, il fut gai, il chanta des airs du pays, Jean de Tarascon pris par les corsaires, ses amours avec la fille du sultan.

Penché vers lady William, de quel vibrant et brûlant « à mi-voix » il lui fredonnait le couplet :

« *On dit qu'en étant général d'armée, – la tête enramée – avec du laurier, la fille du roi jolie et luisante, – de lui amoureuse, – un jour lui disait…*

La languissante créole, si pâle d'ordinaire, en devenait toute rose.

Puis, la chanson finie, elle voulut savoir ce que c'était que la farandole, cette danse dont les Tarasconnais parlent toujours.

« Oh mon Dieu, c'est bien simple, vous allez voir…, » fit le bon Tartarin.

Et, voulant ménager l'effet pour lui tout seul, il dit à son secrétaire :

« Restez, vous, Pascalon. »

Il s'était levé, il esquissa un pas en le rythmant sur un air de farandole, *Ra-pa-taplan, pa-ta-tin, pa-ta-tan…* Malheureusement le navire tanguait : il tomba, se releva, toujours de bonne humeur, et fut le premier à rire de sa mésaventure.

Malgré le *cant* et la discipline, toute la table s'esclaffait, trouvait le Gouverneur délicieux.

Tout à coup les vins apparurent. Aussitôt lady William quitta la salle, et Tartarin, jetant brusquement sa serviette, se retira à son tour sans saluer, sans s'excuser, conformément à la légende napoléonienne.

Les Anglais se regardèrent avec stupeur, échangeant quelques mots à voix basse.

« Son Excellence ne boit jamais de vin…, » dit Pascalon, qui crut devoir expliquer la sortie de son bon maître et prendre la parole à sa place.

Il tarasconnait fort agréablement lui aussi et, tout en tenant tête aux Anglais pour boire le *claret*, il les égayait, les frictionnait de sa verve joyeuse et de sa chaude pantomime.

Puis, lorsqu'on se leva de table, se doutant bien que Tartarin était monté sur le pont rejoindre lady Plantagenet, il s'offrit insidieusement pour faire la partie du commodore, grand amateur d'échecs.

Les autres convives du dîner causaient et fumaient autour d'eux ; et à un moment, le lieutenant Shipp ayant chuchoté au docteur une drôlerie qui le fit beaucoup rire, le commodore leva la tête :

« Qu'est-ce qu'il a dit, ce Shipp ? » Le lieutenant répéta sa phrase, et l'on rit encore plus fort sans que Pascalon pût comprendre de quoi il s'agissait.

Là-haut, pendant ce temps, appuyé au fauteuil de lady William, dans le parfum de la brise mourante et l'éblouissant reflet sur la mer, sur le pont du navire, d'un soleil couchant qui suspendait à tous les cordages des gouttelettes de groseille, Tartarin racontait ses amours avec la princesse Likiriki, et leur séparation déchirante. Il savait que les femmes aiment à consoler, et que porter ses chagrins de cœur en écharpe est la meilleure façon de réussir auprès d'elles.

Oh ! la scène des adieux entre la petite et lui, chuchotée de tout près par Tartarin dans le mystère du crépuscule ! Qui n'a pas entendu cela n'a rien entendu.

Je ne vous affirmerai pas que le récit fût absolument exact, que la scène ne fût pas un rien arrangée ; mais, en tout cas, c'était comme il aurait voulu que cela fût, une Likiriki passionnée et brûlante, la pauvre princesse prise entre ses sentiments de famille et son amour conjugal, s'accrochant au héros de ses petites mains désespérées :

« Emmène-moi ! emmène-moi ! »

Lui, le cœur broyé, la repoussant, s'arrachant à ses étreintes « Non, mon enfant, il le faut. Reste avec ton vieux père, il n'a plus que toi,... »

En racontant ces choses, il versait de vraies larmes et il lui semblait que les beaux yeux créoles levés vers lui se mouillaient à son récit, pendant que le soleil, lentement descendu dans la mer, laissait l'horizon noyé dans une buée violette.

Soudain des ombres s'approchèrent, et la voix du commodore, coupante, glaciale, rompit le charme :

« Il est tard, il fait trop frais pour vous, ma chère, il faut rentrer. »

Elle se leva, s'inclina légèrement :

« Bonne nuit, monsieur Tartarin ! »

Et il resta tout ému de la douceur qu'elle avait mise dans cette parole.

Pendant quelques instants encore il se promena sur le pont, entendant toujours ce « Bonne nuit, monsieur Tartarin ! » Mais le commodore avait raison, le soir fraîchissait rapidement, il prit le parti d'aller se coucher.

En passant devant le petit salon, il aperçut par la porte entrouverte Pascalon, assis à une table, la tête dans ses mains, très occupé à feuilleter un dictionnaire.

« Que faites-vous là, enfant ? »

Le fidèle secrétaire lui apprit le scandale causé par son brusque départ, les chuchotements indignés autour de la table et surtout une certaine phrase mystérieuse du lieutenant Shipp, que le commodore avait fait répéter et dont ils s'étaient tous tant égayés.

« Quoique j'entende passablement l'anglais, je n'ai pas bien saisi ce que cela voulait dire, mais j'ai retenu les mots et je suis en train de reconstituer la phrase. »

Pendant ces explications Tartarin s'était couché, bien étendu dans son lit, bien à l'aise, la tête enveloppée de son foulard,

un grand verre d'eau de fleur d'oranger, et il demanda, en allumant la pipe qu'il fumait tous les soirs avant de s'endormir :

« Êtes-vous venu à bout de votre traduction ?

– Oui, mon bon maître, la voici : *En somme, le type tarasconnais, c'est le Français grossi, exagéré, comme vu dans une boule de jardin.*

– Et vous dites qu'ils ont tant ri là-dessus ?

– Tous, le lieutenant, le docteur, le commodore lui-même, ils ne s'arrêtaient pas de rire. »

Tartarin haussa les épaules avec une moue de pitié.

« Il se connaît que ces Anglais n'ont pas souvent occasion de rire, pour s'amuser de bêtises pareilles ! Allons, bonsoir, mon enfant, va te coucher. »

Et bientôt tous deux furent partis dans les rêves où l'un retrouvait sa Clorinde, l'autre la dame du commodore, car Likiriki était déjà bien loin.

Les jours suivaient les jours, se groupaient en semaines, et le voyage continuait, une traversée charmante, délicieuse, où Tartarin, qui aimait tant à inspirer la sympathie, l'admiration, les sentait autour de lui sous les formes les plus variées.

C'est lui qui aurait pu dire comme Victor Jacquemont[8] dans sa correspondance : « Que ma fortune est bizarre avec les Anglais ! Ces hommes, qui paraissent si impassibles et qui entre eux demeurent toujours si froids, mon abandon les détend aussitôt. Ils deviennent caressants malgré eux et pour la première

---

[8] Célèbre voyageur français.

fois de leur vie, je fais des bonnes gens, je fais des Français de tous les Anglais avec lesquels je reste vingt-quatre heures. »

Tout le monde, à bord, l'arrière comme l'avant du *Tomahawk*, officiers et matelots l'adoraient ; il n'était plus question de prisonnier de guerre, de procès devant les tribunaux anglais ; on devait le relâcher dès qu'on arriverait à Gibraltar.

Quant au farouche commodore, enchanté d'avoir trouvé un partenaire de la force de Pascalon, il le tenait le soir, pendant des heures, devant l'échiquier, ce qui désespérait l'infortuné soupirant de Clorinde et l'empêchait d'aller lui porter, à l'avant, des friandises de son dîner.

Car les pauvres Tarasconnais, eux, continuaient à mener leur triste vie d'émigrants, toujours parqués dans leur chiourme, et c'était la tristesse, le remords de Tartarin, lorsqu'il pérorait sur la dunette ou fusait sa cour, à l'heure mélancolique du couchant, de voir au loin, en contre-bas, ses compatriotes entassés comme un vil bétail, sous la garde d'une sentinelle, détournant leurs regards de lui avec horreur, surtout depuis le jour où il avait tiré sur la Tarasque.

Ils ne lui pardonnaient pas ce crime, et lui non plus ne l'oubliait pas, ce coup de fusil qui devait lui porter malheur.

On avait passé le détroit de Malacca, la mer Rouge, doublé la pointe de Sicile ; on approchait de Gibraltar.

Un matin, la terre étant signalée, Tartarin et Pascalon préparaient leurs malles, aidés par un des domestiques, quand tout à coup ils eurent la sensation de balancement que produit un navire à l'arrêt. Le *Tomahawk* stoppait ; en même temps, on entendait s'approcher un bruit de rames.

« Regardez donc, Pascalon, dit Tartarin, c’est peut-être le pilote… »

Le canot accostait en effet, mais ce n’était pas le pilote ; il portait le pavillon français, des matelots français le montaient ; et parmi eux deux hommes habillés de noir, en chapeaux hauts de forme. L’âme de Tartarin vibra.

« Ah ! le drapeau français !… Laisse que je le regarde, mon enfant. »

Il s’élança vers le hublot, mais à ce moment la porte de la cabine s’ouvrit, laissant passer un grand flot de lumière ; et deux agents de police en bourgeois, aux façons communes et brutales, munis de mandats d’arrêt, de permis d’extradition, tout le tremblement posèrent leurs pattes sur le malheureux État de choses et sur son secrétaire.

Le Gouverneur recula, blême et digne :

« Prenez garde à ce que vous faites, je suis Tartarin de Tarascon.

– C’est vous que nous cherchons, justement. »

Et les voilà tous deux emballés, sans un mot d’explication ni de réponse à leurs questions multiples, sans savoir ce qu’ils avaient fait, pourquoi on les arrêtait, où on les conduisait. Rien que la honte de passer chargés de fers, car on leur avait mis les menottes, devant les matelots et les midships, sous les rires et les huées de leurs compatriotes, qui, penchés au-dessus du bordage, applaudissaient, criaient à toute gorge :

« C’est bien fait !… zou… zou… » pendant qu’on descendait les captifs dans le canot.

En ce moment Tartarin eût voulu s'engloutir au fond de la mer.

De prisonnier de guerre comme Napoléon et Thémistocle, passer à l'état de vulgaire filou !

Et la dame du commodore qui regardait !

Décidément, il avait raison, la Tarasque se vengeait, elle se vengeait cruellement.

Chapitre III

SUITE DU MÉMORIAL DE PASCALON.

5 juillet. Prison de Tarascon sur Rhône.

– Je reviens de l'instruction, je sais enfin de quoi l'on nous accuse, le Gouverneur et moi, et pourquoi, brusquement saisis sur le *Tomahawk,* harponnés en plein bonheur, en plein rêve, comme deux langoustes tirées du fond de l'eau claire, nous fûmes transbordés sur un navire français, ramenés à Marseille, les menottes aux poings, dirigés sur Tarascon et mis au secret dans la prison de la ville.

Nous sommes prévenus d'escroquerie, d'homicide par imprudence et d'infraction aux lois sur l'émigration. Ah ! pour sûr que j'ai dû l'enfreindre, la loi sur l'émigration, car c'est la première fois que j'entends son nom, seulement son nom, à cette coquine de loi.

Après deux jours d'incarcération, avec défense absolue de parler à quiconque – c'est ça qui est terrible pour des Tarasconnais, – nous fûmes conduits au palais par-devant le juge d'instruction, M. Bonaric.

Ce magistrat a commencé sa carrière à Tarascon, il y a une dizaine d'années, et me connaissait parfaitement, étant venu plus de cent fois à la pharmacie, où je lui préparais une pommade pour un eczéma chronique qu'il a dessus la joue.

Pas moins qu'il m'a demandé mes nom, prénoms, âge, profession, comme si nous ne nous étions jamais vus. J'ai dû dire tout ce que je savais de l'affaire de Port-Tarascon et parler deux heures durant sans m'arrêter. Son greffier ne pouvait pas me suivre, tant j'allais. Puis, ni bonjour ni bonsoir « Prévenu, vous pouvez vous retirer ».

Dans le corridor du palais de justice, trouvé mon pauvre Gouverneur que je n'avais pas revu depuis le jour de notre incarcération. Il m'a paru bien changé.

Au passage, il me serra la main et me fit de sa bonne voix :

« Courage ! enfant. La vérité est comme l'huile, elle remonte toujours dessus. »

Il n a pas pu m'en dire plus, les gendarmes l'entraînaient brutalement.

Des gendarmes, pour lui !… Tartarin dans les fers, à Tarascon !… Et cette colère, cette haine de tout un peuple !…

Je les aurai toujours dans l'oreille ces cris de fureur de la populace, ce souffle chaud de rafataille, quand la voiture cellulaire nous a ramenés à la prison, cadenassés chacun dans notre compartiment.

Je ne pouvais rien voir, mais j'entendais autour de nous une grande rumeur de foule.

À un moment, la voiture s'est arrêtée sur la place du Marché ; j'ai reconnu cela à l'odeur qui me venait par les fentes, dans les petites raies de lumière blonde, et c'était comme l'haleine même de la ville, cette odeur de pommes d'amour, d'aubergines, de melons de Cavaillon, et de poivrons rouges et

de gros oignons doux. De sentir toutes ces bonnes choses dont je suis privé depuis si longtemps, cela m'agourmandait.

Il y avait tant de monde que nos chevaux ne pouvaient plus avancer. Un Tarascon plein, bondé, à croire que jamais personne n'a été tué, ni noyé, ni dévoré par les anthropophages. Ne m'a-t-il pas semblé reconnaître la voix de Cambalalette, le cadastreur ! C'est une illusion, certainement, puisque Bézuquet lui-même en a mangé, de notre regretté Cambalalette. Par exemple, je suis sûr d'avoir entendu le gong d'Excourbaniès. Celui-là, il n'y a pas à s'y tromper, il dominait tous les autres cris « À l'eau !... Zou !... au Rhône ! au Rhône. *Fen dé brut !* À l'eau Tartarin ! »

À l'eau Tartarin !... Quelle leçon d'histoire ! Quelle page pour le Mémorial ! J'oubliais de dire que le juge Bonaric m'a rendu mon registre saisi à bord du *Tomahawk*. Il l'a trouvé intéressant, m'a même engagé à le continuer, et, à propos de certaines locutions tarasconnaises qui s'y glissent de temps en temps, il m'est venu comme ça en souriant dans ses favoris roux :

« Nous avions déjà le *Mémorial ;* vous, c'est le *Méridional de Sainte-Hélène.* » J'ai fait semblant de rire de son jeu de mots.

Du 5 au 6 juillet. – La prison de ville, à Tarascon, est un château historique, l'ancien château du roi René, qui se voit de loin au bord du Rhône, flanqué de ses quatre tours.

Nous n'avons pas de chance avec les châteaux historiques. Déjà, en Suisse, quand notre illustre Tartarin fut pris pour un chef nihiliste et nous tous avec lui, on nous jeta dans le cachot de Bonnivar, au château de Chillon.

Ici, il est vrai, c'est moins triste ; on est en pleine lumière, ventilé par le vent du Rhône, et il ne pleut pas comme en Suisse ou à Port-Tarascon.

Mon cachot est très étroit : quatre murs de pierre crépie, un lit de fer, une table et une chaise. Le soleil y entre par un fenestron grillagé, à pic sur le Rhône.

C'est de là que, pendant la grande Révolution, les Jacobins ont été précipités dans le fleuve, sur l'air fameux : *Dé brin o dé bran, cabussaran…*

Et, comme le répertoire populaire ne change pas beaucoup, on nous le chante à nous aussi, ce sinistre refrain. Je ne sais pas où ils ont logé mon pauvre gouverneur ; mais il doit entendre comme moi ces voix qui montent, le soir, des bords du Rhône et il doit faire d'étranges réflexions.

Encore si l'on nous avait mis l'un près de l'autre !… quoique, à vrai dire, j'éprouve, depuis mon arrivée un certain soulagement à être seul, à me reprendre.

L'intimité d'un grand homme est si fatigante à la longue ! Il vous parle toujours de lui et ne s'occupe jamais de ce qui vous intéresse. Ainsi, sur le *Tomahawk,* pas une minute à moi, pas un instant pour être auprès de ma Clorinde. Tant de fois je me disais « Elle est là-bas ! » Mais je ne pouvais m'échapper. Après dîner, j'avais déjà la partie d'échecs du commodore, puis le reste du jour Tartarin ne me lâchait plus, surtout depuis que je lui avais fait l'aveu du Mémorial. » Écrivez ceci… N'oubliez pas de dire cela… » Et des anecdotes sur lui, sur ses parents souvent, pas très intéressantes.

Songez-vous que Las Cases a fait ce métier pendant des années ! L'Empereur le réveillait à six heures du matin, l'emmenait, à pied, à cheval, en voiture, et sitôt en route :

« Vous y êtes, Las Cases ?… Alors continuons… Quand j'eus signé le traité de Campo-Formio… » Le pauvre confident avait ses affaires, lui aussi, son enfant malade, sa femme restée en France, mais qu'était cela pour l'autre qui ne songeait qu'à se raconter, à s'expliquer devant l'Europe, l'Univers, la Postérité, tous les jours, tous les soirs et pendant des années ! C'est-à-dire que la vraie victime de Sainte-Hélène n'a pas été Napoléon, mais Las Cases. Moi, maintenant, ce supplice m'est épargné. Dieu m'est témoin que je n'ai rien fait pour cela, mais on nous a mis à part et j'en profite pour penser à moi, à mon infortune, qui est grande, à ma Clorinde bien-aimée. Me croit-elle coupable ?… Elle, non ; mais sa famille, tous ces Espazettes de l'Escudelle de Lambesc ?… Dans ce monde là, un homme sans titre est toujours coupable. En tous cas je n'ai plus d'espoir qu'on m'accueille jamais pour mari de Clorinde, déchu que je suis de mes grandeurs ; j'irai reprendre mon emploi entre les bocaux de Bézuquet, à la pharmacie de la Placette… Et voilà la gloire !

17 juillet. — Une chose qui me fait inquiéter beaucoup, c'est que personne ne vienne me voir dans ma prison. Ils m'en veulent autant qu'à mon maître. Ma seule distraction, tout seulet dans ma cellule, est de monter sur la table ; j'arrive ainsi au fenestron, et de là j'ai une vue merveilleuse entre les barreaux.

Le Rhône roule du soleil éparpillé parmi ses petites îles d'un vert pâle que le vent ébouriffe. Le ciel est tout rayé du vol noir des martinets ; leurs petits cris se poursuivent, passant tout contre moi ou tombant de très haut, et tout en bas se balance le pont de fil de fer, si long, si mince, qu'on s'attend toujours à le voir partir, envolé un chapeau.

Sur les bords du fleuve, des ruines de vieux châteaux, celui de Beaucaire avec la ville à ses pieds, ceux de Courterolle, de Vacquerie. Derrière ces gros murs, éboulés par le temps, il se tenait autrefois des « cours d'amour », où les trouvères, les féli-

bres d'alors, étaient aimés par des princesses et des reines qu'ils chantaient, comme Pascalon chante sa Clorinde. Mais quel changement, pécaïre ! depuis ces époques lointaines. À présent les somptueux manoirs ne sont plus que des trous envahis de ronces ; et les félibres ont beau célébrer grandes dames et damoiselles, les damoiselles se moquent joliment d'eux.

Une vue moins attristante est celle du canal de Beaucaire avec tous ses bateaux peints en vert, en jaune, serrés en tas, et sur les quais les taches rouges des militaires que je vois se promener du haut de mon fenestron. Ils doivent être bien contents, les gens de Beaucaire, de la mésaventure de Tarascon et de l'écroulement de notre grand homme ; car la renommée de Tartarin les offusquait, ces orgueilleux voisins d'en face. Dans mon enfance, je me rappelle quels *esbrouffes* ils faisaient encore avec leur foire de Beaucaire. On y venait de partout, – pas de Tarascon, par exemple, le pont en fil de fer est si dangereux ! – C'était une affluence énorme, plus de cinq cent mille âmes au moins, ensemble sur le champ de foire !…

D'année en année tout cela s'est vidé. La foire de Beaucaire existe toujours, mais personne n'y vient.

En ville on ne voit que des écriteaux : *À louer…, À louer…,* et s'il arrive par hasard un voyageur, un représentant de maison de commerce, l'habitant lui fait fête, on se l'arrache, le conseil municipal va au-devant de lui, musique en tête. Finalement, Beaucaire a perdu tout renom ; tandis que Tarascon devenait célèbre… Et grâce à qui, sinon à Tartarin ?

Monté sur ma table, tout à l'heure, je regardais dehors en songeant à ces choses. Le soleil disparu, la nuit venait, et tout à coup, de l'autre côté du Rhône, un grand feu s'alluma sur la tour du château de Beaucaire.

Il brûla longtemps, longtemps je le regardai, et il me sembla qu'il avait quelque chose de mystérieux, ce feu, jetant un reflet rougeâtre sur le Rhône, dans le grand silence de la nuit traversé par le vol mou des orfraies. Qu'est-ce que cela peut être ? Un signal ?

Est-ce que quelqu'un, quelque admirateur de notre grand Tartarin, voudrait le faire évader ?... C'est si extraordinaire, cette flamme allumée tout en haut d'une tour en ruines et juste en face de sa prison !

18 juillet. – En revenant aujourd'hui de l'instruction, comme la voiture cellulaire passait devant Sainte-Marthe, entendu la voix, toujours impérieuse de la marquise des Espazettes qui criait avec l'accent d'ici :

« Cloréïnde !... Cloréïnde ! » et une voix douce, angélique, la voix de ma bien-aimée, qui répondait « Mamain ! »

Sans doute elle allait à l'église prier pour moi, pour l'issue du procès.

Rentré dans ma prison, très ému... Écrit quelques vers provençaux sur Le soir, à la même heure, toujours le même feu sur la tour de Beaucaire. Il brille là-bas, dans la nuit, comme les bûchers qu'on allume pour la Saint-Jean.

Évidemment, c'est un signal.

Tartarin, avec qui j'ai pu échanger deux mots à l'instruction dans le couloir du juge, a vu comme moi ces feux à travers les barreaux de sa geôle, et quand je lui ai dit ce que j'en pensais, que des amis voulaient peut-être le faire évader comme Napoléon à Sainte-Hélène, il a paru très frappé de ce rapprochement.

« Ah ! vraiment, Napoléon à Sainte-Hélène…, on a essayé de le sauver ? »

Mais, après un moment de réflexion, il m'a déclaré qu'il n'y consentirait jamais.

« Certes, ce n'est pas la descente des trois cents pieds de la tour sur une échelle de corde, secouée la nuit par le vent du Rhône, qui me ferait peur. Non, ne croyez pas cela, enfant !… Ce que je redouterais le plus, c'est que j'aurais l'air de fuir l'accusation : Tartarin de Tarascon ne s'évadera pas. »

Ah ! si tous ceux qui hurlent sur son passage : « Au Rhône ! Zou ! au Rhône ! » avaient pu l'entendre !… Et on l'accuse d'escroquerie ! On a pu le croire complice de ce misérable duc de Mons !… Allons donc !… Est-ce que c'est possible ?…

Tout de même il ne le soutient plus, son duc, maintenant ; il le juge à sa véritable valeur, ce scélérat de Belge ! On le verra bien à sa belle défense, car Tartarin se défendra lui-même devant le tribunal. Pour moi, je bégaye trop pour parler publiquement : je serai défendu par Cicéron Franquebalme, et tout le monde sait quelle incomparable logique de raisonnement il sait mettre dans ses plaidoyers.

20 juillet, soir. – Ces heures que je passe chez le juge d'instruction sont bien douloureuses pour moi ! Le difficile n'est pas de me défendre, mais de le faire sans trop accabler mon pauvre maître. Il a été si imprudent, il a eu tant de confiance en ce duc de Mons ! Et puis, avec l'eczéma intermittent de M. Bonaric, on ne sait jamais si l'on doit craindre ou espérer ; la maladie tourne chez ce magistrat à l'idée fixe, furieux quand « ça se voit », bon enfant quand « ça ne se voit pas ».

Quelqu'un chez qui ça se voit, et ça se verra toujours, c'est le malheureux Bézuquet, qui vivait autrefois très bien avec son

tatouage là-bas, dans les mers lointaines, mais maintenant, sous le ciel tarasconnais, se dégoûte lui-même, ne sort plus, reste terré tant qu'il peut au fond de son officine, où il combine des herbages, des omelettes, et sert les clients sous un masque de velours, comme un conjuré d'opéra-comique.

Il est à remarquer combien les hommes sont sensibles à tous ces maux physiques, dartres, taches, eczémas ; plus peut-être que les femmes. De là sans doute la rancune de Bézuquet contre Tartarin, cause de tous ses maux.

24 juillet – Appelé de nouveau hier devant M. Bonaric, je crois que c'est la dernière fois. Il m'a montré une bouteille trouvée dans les îles par un pêcheur du Rhône, et m'a fait lire une lettre que renfermait cette bouteille :

« *Tartarin. – Tarascon. – Prison de ville. – Courage ! Un ami veille de l'autre côté du pont. Il passera quand le moment sera venu.*

« UNE VICTIME DU DUC DE MONS. »

Le juge m'a demandé si je me rappelais avoir déjà vu cette écriture. J'ai répondu que je ne la connaissais pas ; et, comme il faut toujours dire le vrai, j'ai ajouté qu'une première fois on avait tenté ce genre de correspondance avec Tartarin : qu'avant notre départ de Tarascon une bouteille toute semblable lui était parvenue avec une lettre, sans qu'il y eût attaché d'importance, ne voyant là que l'effet d'une plaisanterie. Le juge m'a dit « C'est bien. » Et là-dessus, comme toujours :

« Vous pouvez vous retirer. »

26 juillet. – L'instruction est terminée, on annonce le procès comme très prochain. La ville est en ébullition. Les débats commenceront vers le 1er août. D'ici là, je ne vais pas dormir. Il

y a longtemps d'ailleurs que je n'ai plus guère de sommeil, dans cette étroite logette brûlante comme un four. Je suis obligé de laisser le fenestron ouvert : il entre des nuées de moustiques et j'entends les rats qui grignotent dans tous les coins.

Ces jours derniers, j'ai eu plusieurs entrevues avec Cicéron Franquebalme. Il m'a parlé de Tartarin avec beaucoup d'amertume ; je sens qu'il lui en veut de ne pas lui avoir confié sa cause. Pauvre Tartarin, il n'a personne pour lui !

Il parait qu'on a renouvelé tout le tribunal. Franquebalme m'a donné les noms des juges : Président, Mouillard ; assesseurs, Beckmann et Robert du Nord. Pas d'influences à faire agir. Ces messieurs ne sont pas d'ici, me dit-on. D'ailleurs leurs noms semblent l'indiquer.

Pour je ne sais quel motif, on a disjoint de la poursuite dirigée contre nous les deux chefs d'accusation relatifs au délit d'homicide par imprudence et à l'infraction des lois sur l'émigration. Cités à comparoir : Tartarin de Tarascon, le duc de Mons – mais ça m'étonnerait bien qu'il comparoisse ! – et Pascal Testanière dit Pascalon.

31 juillet. – Nuit de fièvre et d'angoisse. C'est pour demain. Resté au lit très tard.

Seulement la force d'écrire sur la muraille ce proverbe tarasconnais que j'ai entendu si souvent dire à Bravida, qui les savait tous :

Rester au lit sans dormir,
Attendre sans voir venir,
Aimer sans avoir plaisir,
Sont trois choses qui font mourir

Chapitre IV

Un procès dans le Midi. — Dépositions contradictoires. — Tartarin jure devant Dieu et devant les hommes. — Les brodeurs de Tarascon. — Rugimabaud mangé par le requin. — Un témoin inattendu.

Ah ! *boufre* non, qu'ils n'étaient pas d'ici, les juges du pauvre Tartarin. Il n'y avait, pour s'en convaincre, qu'à les voir par cette flamboyante après-midi d'août où se plaidait l'affaire du Gouverneur dans la grand'salle du palais de justice, pleine à faire craquer les murs.

Le mois d'août à Tarascon, je vous dirai, est le mois de la lourde chaleur. Il y fait chaud comme en Algérie, et les précautions contre l'ardeur du ciel sont les mêmes que dans nos villes d'Afrique : la retraite dans les rues avant midi, les casernes consignées, les auvents mis à toutes les boutiques. Mais le procès de Tartarin avait changé ces habitudes locales, et l'on imagine aisément la température que devait atteindre cette salle d'audience bondée de monde, avec les dames à falbalas et à panaches empilées sur les tribunes du fond.

Deux heures sonnaient au jaquemart du palais ; et par les hautes fenêtres larges ouvertes, devant lesquelles descendaient de longs rideaux jaunes formant stores, entrait, avec les battements de la lumière réverbérée, le bruit assourdissant des cigales sur les alisiers et les platanes du Cours, – gros arbres à feuilles blanches, à feuilles de poussière, – les rumeurs de la foule restée dehors, les cris des marchands d'eau, comme aux arènes les jours de courses :

« Qui veut boire ? L'eau est fraîche !... »

Vraiment il fallait être de Tarascon pour résister à la chaleur qu'il faisait là-dedans, une de ces chaleurs où même un condamné à mort se serait endormi pendant le prononcé de sa sentence. Aussi les plus écrasés dans la salle étaient-ils les trois juges, tous étrangers à ce brûlant Midi. Le président Mouillard, un Lyonnais, comme un Suisse de France, l'air austère, tête longue, chenue et philosophique, donnant envie de pleurer rien qu'à le regarder, puis ses deux assesseurs, Beckmann qui arrivait de Lille, et Robert du Nord, d'encore bien plus haut.

Dès le commencement des débats, ces trois messieurs étaient tombés malgré eux dans une vague torpeur, les yeux fixés sur les grands carrés de lumière découpés derrière les rideaux jaunes, et pendant l'interminable appel des témoins, au nombre de deux cent cinquante au moins, et tous à charge, ils avaient fini par s'endormir tout à fait.

Les gendarmes, qui n'étaient pas du Midi davantage et à qui l'on avait eu la cruauté de laisser leurs lourdes buffleteries, dormaient aussi. Sans doute ce sont là de mauvaises conditions pour rendre la vraie justice. Heureusement que les magistrats avaient étudié l'affaire d'avance, sans cela ils n'y auraient jamais rien compris, n'entendant, dans leur inattentive somnolence, que le bruit des cigales et un confus bourdonnement de mouches et de voix.

Après le défilé des témoins, le substitut Bompard du Mazet commença la lecture de l'acte d'accusation.

Du plein Midi, celui-là, par exemple ! un tout petit velu, chevelu, bedonnant, une barbe en copeaux noirs, des yeux sortis comme d'un coup de pouce et tout sanglants dans un teint de vésicatoire, une voix de cuivre qui vous crachait du métal dans

les oreilles ; et une mimique, et des bonds !... La gloire du parquet tarasconnais. On faisait des lieues pour l'entendre ; mais, cette fois, ce qui pimentait son réquisitoire, c'était la parenté de l'orateur avec le fameux Bompard, une des premières victimes de l'affaire de Port-Tarascon.

Jamais accusateur ne se montra plus acharné, plus passionné moins juste, moins partial ; c'est ce qu'on aime à Tarascon, tout ce qui vibre, tout ce qui vous monte !...

Comme il le secouait le pauvre Tartarin, assis avec son secrétaire entre deux gendarmes ! Quelle loque, sous ses crocs baveux, devenait tout ce passé de gloire !

Pascalon, éperdu, honteux, se cachait la tête dans ses mains ; mais Tartarin, lui, très calme, écoutait, le front droit, les yeux clairs, sentant sa journée finie, l'heure venue du grand déclin, sachant qu'il y a des lois naturelles de grandeur comme de pesanteur, et résigné à les subir toutes, pendant que Bompard du Mazet, de plus en plus insultant, le représentait comme un vulgaire escroc abusant d'une renommée illusoire, de lions peut-être jamais tués, d'ascensions peut-être jamais faites, s'associant à un aventurier, à un inconnu, à ce duc de Mons que la justice ne retrouvait même pas devant elle. Et il faisait Tartarin plus scélérat encore que ce duc de Mons, qui du moins n'exploitait pas ses compatriotes, tandis que lui avait spéculé sur les Tarasconnais, les avait volés, jugulés, réduits à aller aux portes, à fouiller les balayures pour y chercher leur pain. »

Qu'attendre, d'ailleurs, messieurs de la Cour, qu'attendre d'un homme qui a tiré sur la Tarasque, sur la mère-grand ?... »

À cette péroraison, des sanglots patriotiques roulèrent dans les tribunes ; des hurlements leur répondaient de la rue, où la voix du substitut était arrivée, fracassant portes et fenêtres ; et lui-même, bouleversé par ses propres accents, se mit à lar-

moyer, à gargouiller si fort que les juges se réveillèrent en sursaut. Croyant que toutes les gouttières et chêneux du palais crevaient sous une pluie d'orage.

Bompard du Mazet avait parlé pendant cinq heures.

À ce moment, bien que la chaleur tût encore écrasante, un petit vent frais du Rhône commençait à gonfler les rideaux jaunes des fenêtres. Le président Mouillard ne se rendormit plus ; nouvellement installé dans le pays, la stupeur où le plongeait la fougue inventive des Tarasconnais suffit largement à le tenir éveillé.

Tartarin le premier donna le signal de cette naïve et délicieuse imposture qui est comme l'arôme, le bouquet de l'endroit.

À un passage de son interrogatoire, que nous croyons devoir raccourcir, il se leva brusquement et, la main tendue :

« Devant Dieu et devant les hommes, je jure que je n'ai pas écrit cette lettre. »

Il s'agissait d'une lettre envoyée par lui de Marseille à Pascalon, rédacteur de la *Gazette,* pour l'émoustiller, l'exciter à des inventions plus fertiles, plus abondantes.

Non, mille fois non, l'accusé n'avait pas écrit cela ; il se débattait, protestait.

« Peut-être, je ne dis pas, le sieur de Mons, non comparant… » Et comme il sifflait entre ses lèvres dédaigneuses ce « non comparant » !

Le président alors :

« Faites passer cette lettre à l'accusé. »

Tartarin la prit, la regarda et répondit très simplement :

« C'est vrai, c'est bien mon écriture. Cette lettre est de moi, je ne m'en rappelais pas. »

Il y avait de quoi faire pleurer des tigres !

Un moment après, le même épisode avec Pascalon, à propos d'un article de la Gazette racontant la réception à l'hôtel de ville de Port-Tarascon des passagers de la *Farandole* et du *Lucifer par* les indigènes, le roi Négonko et les premiers occupants de l'île, avec une description très détaillée de l'hôtel de ville.

La lecture de cet article soulevait à chaque mot dans la salle d'inextinguibles fous rires coupés de cris d'indignation ; Pascalon lui-même se révoltait, protestait de son banc, à tour de bras : ce n'était pas de lui, jamais de la vie il n'aurait pu signer de si énormes invraisemblances.

On lui mit sous les yeux l'article imprimé, illustré d'images faites sur ses indications, signé de son nom, de plus son propre texte retrouvé à l'imprimerie Trinquelague.

« C'est écrasant dit alors le malheureux Pascalon, les yeux en boule, ça m'était complètement sorti de la tête. »

Tartarin prit la défense de son secrétaire :

« La vérité, monsieur le président, c'est que, croyant aveuglément à toutes les histoires du sieur de Mons, non comparant...

– Il a bon dos, le sieur de Mons, interrompit férocement le substitut.

– Je donnais à ce malheureux enfant, continua Tartarin, l'idée de l'article à faire en lui disant « Brodez là-dessus. » Et il brodait.

– C'est vrai que je n'ai jamais fait que bro… broder…, » bégaya timidement Pascalon.

Ah ! des brodeurs, il allait en voir, le président Mouillard, en interrogeant les témoins, tous de Tarascon, tous inventifs, démentant aujourd'hui ce qu'ils avaient affirmé la veille.

« Mais vous l'avez dit à l'instruction.

– Moi, j'ai dit ça ? ah ! vrai… Je n'en ai pas ouvert la bouche.

– Mais vous avez signé.

– Signés ?… Pas plus…

– Voici votre signature.

– C'est, pardi, vrai… Eh ! bien, monsieur le président, personne de plus surpris que moi. »

Et pour tous c'était ainsi, aucun ne se rappelait. Les juges restaient effarés, hagards, devant ces contradictions, ces apparences de mauvaise foi, ne sachant pas, ces froids hommes du Nord, faire la part de l'invention et de la fantaisie des pays de lumière.

Un des plus extraordinaires fut Costecalde. Racontant qu'il avait été chassé de l'île, forcé d'abandonner sa femme et ses enfants par les exactions de Tartarin le tyran. Il fallait entendre le drame de la chaloupe, les morts effrayantes et successives de ses

malheureux compagnons ; Rugimabaud, qui nageait près de la barque pour se donner un peu de fraîcheur au corps, brusquement entraîné par un requin, coupé en deux.

« Ah ! le sourire de mon ami… je le vois encore ; il me tendait les bras, j'allais à lui, tout à coup sa figure se crispe, il disparaît, et plus rien… rien qu'un rond de sang qui s'élargissait sur l'eau. » Et il faisait un grand rond devant lui avec sa main crispée, tandis que de ses yeux tombaient des larmes grosses comme des pois chiches.

En entendant le nom de Rugimabaud, les deux juges Beckmann et Robert du Nord, depuis un moment réveillés, se penchèrent vers le président, et dans l'unanime explosion de sanglots causée par le récit de Costecalde on voyait les trois toques noires dodelinant de l'une à l'autre. Puis le président Mouillard s'adressa au témoin :

« Vous dites que Rugimabaud a été mangé sous vos yeux par un requin ? Mais le tribunal vient d'entendre comme cité à charge un certain Rugimabaud débarqué de ce matin… ; ne serait-ce pas le même que celui de la chaloupe ?…

– Mais si, parfaitement…, c'est moi, je suis le même…, » clama l'ancien sous-directeur aux cultures.

« Tiens, Rugimabaud est ici, fit Costecalde pas plus troublé. Je ne l'avais pas vu, c'est la première nouvelle. »

Une toque noire observa :

« Il n'aurait donc pas été mangé comme vous venez de le dire ?

– C'est que j'aurai confondu avec Truphénus…

– Boufre ! Mais je suis là, moi aussi, je n'ai pas été mangé…, » protesta la voix de Truphénus.

Et Costecalde, qui commençait à s'impatienter :

« Enfin, que ce soit l'un ou l'autre, je sais toujours qu'il y en a eu un de dévoré par un requin, j'ai vu le rond. »

Là-dessus, il continua sa déposition, comme si rien ne s'était passé.

Avant qu'il quittât la barre, le président voulut savoir à combien se montait, selon lui, le nombre des victimes. Le témoin répondit :

« *Crante* mille au moins », ce qui est la façon, là-bas, de prononcer quarante mille.

Or, comme les registres de la colonie constataient qu'il n'y avait jamais eu plus de quatre cents habitants dans l'île, on se figure l'effarement du président Mouillard et de ses juges. Ils en suaient à pleins seaux, les malheureux, n'ayant jamais ouï débats pareils, dépositions aussi extravagantes. Ce n'était sur ce banc des témoins que démentis farouches, brusques interruptions ; des gens qui bondissaient, s'arrachaient les mots de la bouche, à croire que la bouche allait venir avec ; et des grincements de dents, et des rires démoniaques ! Un procès fantastique, tragi-comique, où il n'était question que de Tarasconnais mangés, noyés, cuits, rôtis, bouillis, dévorés, tatoués, hachés en petits morceaux, se retrouvant là tous sur le même banc, bien portants, leurs membres au complet, sans une dent de moins, pas même une éraflure.

Les deux ou trois qui manquaient encore à l'appel, on les attendait d'une minute à l'autre, ils devaient avoir eu la même veine que leurs compagnons, et c'est pour cela que le juge

d’instruction Bonaric, plus au fait des mœurs de ses compatriotes, avait engagé le président à laisser de côté la question d’homicide par imprudence.

Cependant le défilé des témoins continuait, de plus en plus bruyant et cocasse.

Dans la salle, le public prenait parti, conspuait, applaudissait, riant sans peur ni vergogne au nez du président, qui menaçait à chaque instant de faire évacuer le prétoire, mais, tout ahuri lui-même par tant de vacarme et d’incohérence, ne faisait rien évacuer du tout et, les coudes sur la table, prenait à deux mains sa tête près d’éclater.

Dans une embellie relative, Robert du Nord, un grand vieux mince, aux lèvres ironiques entre deux longues floches de favoris blancs, dit en se renversant, la toque sur l’oreille :

« En somme, dans tout cela, je ne vois guère que la Tarasque qui ne soit pas revenue »

Le substitut Bompard du Mazet se dressa brusquement, sorti de sa boite comme un diable :

« Et mon oncle ?…

– Et Bompard ? » fit la salle en écho.

Le substitut continua de sa voix d’ophicléide :

« Je ferai remarquer au tribunal que mon oncle Bompard a été une des premières victimes. Si j’ai eu la discrétion de ne pas parler de lui dans mon réquisitoire, il n’en est pas moins vrai que celui-là du moins n’est pas revenu, qu’il ne reviendra jamais…

– Pardon, monsieur le substitut, interrompit le président, mais voici justement un M. Bompard qui me fait passer sa carte et demande à être entendu… Est-ce le vôtre ? »

C'était le sien, Bompard (Gonzague).

Ce nom, si connu de tous les Tarasconnais, souleva un immense tumulte. Public, témoins, accusés, tout le monde était debout, montait sur les bancs, se penchait, criait, cherchait à voir, haletant d'impatience et de curiosité. Devant cette agitation, le président Mouillard ordonna une suspension d'audience de quelques minutes, dont on profita pour emporter une douzaine de gendarmes évanouis, demi-morts de chaleur et d'ahurissement.

Chapitre V

Bompard a passé le pont. – Histoire d'une lettre à huit cachets rouges. – Bompard en appelle à tout Tarascon, qui ne répond pas. – « Mais lisez-la donc, cette lettre, coquin de sort ! » - Menteurs du Nord et menteurs du Midi.

« C'est lui, c'est Gonzague !... *Vé ! Vé !*

– Comme il a forci !

– Qu'il est blafard !

– Il semble un Teur (Turc). »

Depuis si longtemps qu'ils ne l'avaient vu, nos Tarasconnais le reconnaissaient à peine, ce brave Bompard si maigre autrefois avec sa tête de Palikare moustachu, ses yeux de chèvre folle ; gras maintenant, *boudenfle,* comme ils disent, mais la même moustache, les mêmes yeux délirants dans sa face élargie et bouffie.

Sans regarder ni à droite ni à gauche, il s'avança derrière l'huissier jusqu'à la barre.

Demande :

« C'est bien vous Gonzague Bompard ?

– À dire le vrai, monsieur le président, j'en doute presque quand je vois – geste emphatique de Bompard vers le banc des

accusés – quand je vois, dis-je, sur ce banc d'infamie notre gloire la plus pure, quand j'entends conspuer dans cette enceinte l'honneur et la probité mêmes…

– Merci, Gonzague, » fit de sa place Tartarin étranglé d'émotion.

Il avait supporté sans broncher toutes les injures, mais la sympathie de son vieux camarade lui crevait le cœur, lui faisait monter les larmes comme à un enfant sur lequel on s'apitoie. Bompard reprit :

« Va, mon vaillant concitoyen, tu n'y moisiras pas sur ton sale blanc, et j'apporte ici la preuve…, la preuve… »

Il cherchait dans ses poches, tirait une pipe de Marseille, un couteau, un vieux silex, un briquet, un peloton de ficelle, un mètre, un baromètre, une boîte homéopathique, et posait ces objets l'un après l'autre sur la table du greffier.

« Voyons, témoin Bompard, quand vous aurez fini ! » dit le président impatienté.

Et le substitut Bompard du Mazet :

« Allons, mon oncle, dépêchons-nous. »

L'oncle se retourna vers lui :

« Ah ! oui, je t'engage, toi, après tout ce que tu t'es permis de dire à notre pauvre ami !… Attends un peu que je te déshérite ! Scélérat ! »

Le neveu resta froid sous cette menace, et l'oncle, toujours en quête dans ses poches, étalant devant lui toute une collection

d'objets fantastiques, trouva à la fin ce qu'il cherchait une grande enveloppe scellée de cinq cachets rouges.

« Monsieur le président, voici un document duquel il appert que le duc de Mons est le dernier des drôles, des galériens, des… » Les gros mots allaient venir. Le président l'interrompit :

« C'est bon, donnez le document. »

Il ouvrit la lettre mystérieuse et, après l'avoir lue, la communiqua à ses deux assesseurs, qui mirent leur nez dessus, l'épluchèrent soigneusement, sans rien laisser voir de leurs impressions. De vrais juges du Nord, pardi ! fermés, cadenassés.

Qu'y avait-il dans cette coquine de lettre ? Avec ces types-là, il était difficile de s'en faire une idée.

Les assistants se haussaient, se penchaient, regardant de loin, les mains en abat-jour ; on s'interrogeait jusqu'au fond des tribunes :

« *Qu'es aco ?* qu'est-ce que, diable, ça peut être ? »

Et comme tous les incidents de l'audience gagnaient le dehors, grâce aux fenêtres et aux portes restées ouvertes, une grande rumeur montait sur le cours, des clameurs confuses, le frémissement d'une houle de mer lorsqu'il se lève jolie brise.

Pour le coup, les gendarmes ne dormaient plus, les mouches en grappes au plafond se réveillaient, elles aussi, et la fraîcheur du soir pénétrant dans la salle, avec l'épouvante des courants d'air particulière aux Tarasconnais, ceux qui étaient près des fenêtres demandaient à grands cris qu'on fermât, « qu'il y avait de quoi prendre le mal de la mort ».

Pour la centième fois le président Mouillard glapit :

« Un peu de silence, ou je fais évacuer », et l'interrogatoire continua :

« D. Témoin Bompard, comment cette lettre est-elle venue entre vos mains et à quel moment ?

R. Au départ de la *Farandole,* à Marseille, le duc, ou soi-disant duc de Mons, me remit donc mes pouvoirs de gouverneur provisoire de Port-Tarascon, et en même temps il me glissa ce pli, fermé de cinq cachets rouges bien qu'il n'y eût pas d'argent dedans. J'y trouverais, disait-il, ses dernières instructions, et il me recommandait bien de ne l'ouvrir que devant une quelconque des îles de l'Amirauté par je ne sais quel degré de latitude et de longitude. Du reste c'est marqué sur l'enveloppe, vous pouvez voir…

D. Oui, oui, je vois,… Et alors ?

R. Alors, monsieur le président, voilà que je fus pris de cette maladie subite, qu'on a dû vous dire, et même contagieuse et *cangreneuse* et tout, et qu'on fut obligé de me descendre agonisant au Château – d'If. Une fois à terre, je me tordais de douleur, toujours la lettre dans ma poche, car j'avais oublié, au milieu de mes souffrances, de la donner à Bézuquet en lui repassant les pouvoirs.

D. Un oubli regrettable… Et ensuite ?

R. Ensuite, monsieur le président, quand je fus un peu mieux, que je pus me lever et reprendre mes habillements, pas encore bien solide – ah ! si vous aviez vu ce que je semblais !… – un jour j'envoyai la main à la poche, par hasard… Té ! la lettre aux cachets rouges… » Le président, d'un ton sévère :

« Témoin Bompard, ne serait-il pas plus conforme à la vérité de dire que cette lettre. Destinée à n'être décachetée qu'à quatre mille lieues de France, vous avez préféré l'ouvrir tout de suite et en plein port de Marseille pour savoir ce qu'il y avait dedans, et qu'en lisant son contenu vous avez reculé devant les responsabilités énormes qui vous incombaient ?

– Vous ne connaissez pas Bompard, monsieur le président. J'en appelle à Tarascon tout entier, ici présent. »

Un silence de tombe accueillit cet effet oratoire. Surnommé « l'Imposteur » par ses concitoyens, qui ne sont pourtant pas très scrupuleux en fait de véracité, Bompard montrait vraiment un fier toupet de les appeler en témoignage ; aussi, Tarascon interrogé ne répondit rien. Lui, sans s'émouvoir :

« Vous voyez, monsieur le juge…, qui ne dit mot consent… » Et, reprenant son récit :

« Pour lors, quand je retrouvai la lettre, Bézuquet, parti depuis des semaines, était trop loin pour que je la lui passe ; je me décidai donc à en prendre connaissance, et vous pensez mon horrible situation » Très horrible aussi était la situation de l'auditoire, qui ne savait toujours pas ce que contenait cette lettre restée sur le bureau du tribunal et dont on parlait tout le temps.

Et chacun de tendre le cou ; mais, de si loin, on ne pouvait rien voir que les grands cachets rouges, hypnotisants, de l'enveloppe, qui, de minute en minute, semblait grandir, devenait énorme. Bompard continua :

« Que faire, je vous demande, après avoir pris communication de ces horreurs ?

« Rattraper la *Farandole* à la nage ? J'y ai songé un moment, puis j'ai douté de mes forces. Empêcher le *Tutu-panpan* de partir en révélant à mes compatriotes ce pli abominable ; doucher leur enthousiasme de ce grand jet d'eau froide ? Mais je me fusse fait lapider. Enfin, que voulez-vous, je me suis donné peur… Je n'ai pas même osé me montrer à Tarascon dans mon embarras de savoir que dire. C'est alors que je vins me cacher en face, à Beaucaire, d'où je pouvais tout voir sans être vu. J'y cumulais deux positions celle de gardien du champ de foire et de conservateur du château. J'avais des loisirs, vous pensez. Du haut de la vieille tour, avec une bonne lunette, je regardais de l'autre côté du Rhône l'agitation de mes concitoyens qui se préparaient au départ. Et je me rongeais, je me désolais… Je leur tendais les bras ; je leur criais de loin comme s'ils avaient pu m'entendre : « Arrêtez !…, Ne partez pas !… » J'ai même essayé de les prévenir par bouteille… Dites-le, Tartarin, dites à ces messieurs que j'essayai de vous prévenir.

– Je l'atteste, fit Tartarin du banc d'infamie.

– Ah ! ce que j'ai souffert, monsieur le président, quand j'ai vu le *Tutu-panpan* partir pour le pays des chimères !… Mais j'ai souffert bien plus encore quand ils sont revenus, quand j'ai su qu'en face de moi gémissait dans les fers, sur la paille comme un tas de sorbes, mon illustre compatriote Tartarin. Le savoir dans cette tour faussement accusé !…

« Différemment vous me direz que j'aurais dû faire plus tôt la preuve de son innocence ; mais quand on s'est enfoncé dans une mauvaise route, c'est le diable pour se remettre en bon chemin. J'avais commencé par ne rien dire, c'était de plus en plus difficile de parler, sans compter la peur du pont, ce terrible pont qu'il fallait passer.

« Pas moins que je l'ai passé, ce pont du diable, je l'ai traversé ce matin par une bourrasque épouvantable, obligé de

marcher à quatre pattes, comme à on ascension du mont Blanc. Vous vous rappelez, Tartarin ?

– Si je me rappelle répondit Tartarin tristement, avec le regret des heures glorieuses.

– Ce qu'il tanguait, ce pont ! ce qu'il m'a fallu d'héroïsme !… Mais je n'aime pas me vanter. Finalement me voilà, et cette fois je rapporte, la preuve, la preuve irréfutable…

– Irréfutable, croyez-vous ? fit Mouillard de sa voix tranquille. Qui nous garantit que cette étrange lettre, oubliée si longtemps dans votre poche, soit bien du duc de Mons ou soi-disant tel ? C'est que vous me paraissez sujets et à caution, vous autres Tarasconnais ! Tout ce que j'entends de menteries depuis sept heures… »

Un sourd grognement de fauves en cage roula dans la salle, dans les tribunes jusque sur le Tour-de-Ville.

Tarascon n'était pas content et protestait. Gonzague Bompard, lui, se contenta de sourire ineffablement.

« En ce qui me concerne, monsieur le président, vous dire que je n'exagère pas toujours un peu lorsque je parle, qu'on pourrait faire de moi le directeur du bureau *Veritas, je* n'irai pas jusque-là ; mais, tenez, adressez-vous à celui-ci – il désignait Tartarin ; – comme véracité, c'est encore ce que nous avons de mieux à Tarascon. »

Il ne fallut pas longtemps à Tartarin pour reconnaître l'écriture et la signature du sieur de Mons, écriture et signature malheureusement trop pratiquées de lui ; puis, tout debout, tourné vers le tribunal, brandissant d'une main rageuse le terrible mystère aux cinq cachets rouges :

« À mon tour, monsieur le président, armé de cette élucubration cynique, je vous adjure de reconnaître que tous les imposteurs ne sont pas du Midi. Ah ! vous nous appelez menteurs, nous autres de Tarascon. Mais nous ne sommes que des gens d'imagination et de paroles débordantes, des trouveurs, des brodeurs, des improvisateurs féconds, ivres de sève et de lumière, qui se laissent prendre eux-mêmes à leurs inventions stupéfiantes et ingénues.

Quelle différence avec vos menteurs du Nord, sans joie ni spontanéité, qui ont toujours un but, une visée scélérate, comme le signataire de cette lettre ! Oui, certes, on peut le dire, en fait de mensonge, quand le Nord s'en mêle, le Midi ne peut pas lui tenir pied !... »

Parti sur ce thème, devant un public tarasconnais, Tartarin aurait dû enlever la salle. Mais c'était fini du pauvre grand homme et de sa popularité. Personne ne l'écoutait plus. On n'en avait qu'à cette mystérieuse missive qu'il agitait au bout de son bras.

L'infortuné voulait parler encore, on ne le lui permit pas. De tous côtés des cris partaient :

« La lettre !..., la lettre !...

– Enlevez-le, zou !

– Qu'il lise la lettre ! »

Cédant lui-même à la volonté de la foule, le président Mouillard prononça :

« Greffier, donnez lecture de la pièce. »

Un immense « Ah » de soulagement ; et, dans le silence qui suivit, rien que le bourdonnement des mouches d'août et le *cra-*

cra des cigales qui rythmait le battement des poitrines haletantes.

Le greffier commença en nasillant :

« À monsieur Gonzague Bompard, Gouverneur provisoire de la colonie de Port-Tarascon, pour être ouvert par 144° 30' longitude Est, en face les îles de l'Amirauté.

Mon cher monsieur Bompard,

Il n'est si bonne plaisanterie qui ne doive prendre fin.

Virez de bord tout de suite et rentrez tranquillement chez vous avec vos Tarasconnais.

Il n'y a pas d'île, pas de traité, pas de Port-Tarascon, ni d'ares, ni d'hectares, ni de distilleries, ni de sucreries, ni de rien du tout… Seulement une excellente opération financière qu m'a valu quelques millions, à cette heure soigneusement mis à l'abri ainsi que mon auguste personne.

En définitive, une jolie tarasconnade que vos compatriotes et leur illustre chef Tartarin voudront bien me pardonner puisqu'elle les a distraits, occupés, et leur a rendu le goût de leur délicieuse petite ville, qu'ils avaient perdu.

DUC DE MONS. *Pas plus duc qu'il n'est de Mons. À peine des environs.*

Cette fois, le président eut beau menacer de faire évacuer la salle, rien ne put contenir les hurlements, les rugissements, qui éclatèrent, gagnèrent la rue, le cours, l'esplanade, remplirent toute la ville. Ah ! le Belge, le sale Belge, si on l'avait tenu, comme on le lui aurait fait, le coup du fenestron, la tête la première dans le Rhône !

Hommes, femmes, enfants, tous s'en mêlaient, et c'est au milieu de ce charivari épouvantable que le président Mouillard prononça l'acquittement de Tartarin et de Pascalon, au grand désespoir de Cicéron Franquebalme, obligé de rentrer, d'avaler son discours, ses *verum enim vero,* ses *parce que du parce qu'est-ce,* tout le ciment romain de son plaidoyer monumental. L'audience se vidait, le public se répandait par les rues, sur le Tour-de-Ville, places et placettes, continuant de vomir sa colère en vociférations :

« Belge !... sale Belge !... Menteur du Nord !... Menteur du Nord ! »

Chapitre VI

SUITE ET FIN DU MÉMORIAL DE PASCALON.

8 octobre. En même temps que ma position à la pharmacie Bézuquet, j'ai reconquis l'estime de mes concitoyens et retrouvé l'existence tranquille d'autrefois, sur la Placette, entre les deux bocaux jaune et vert de la devanture, avec cette différence que Bézuquet se tient maintenant au fond de la boutique, comme si c'était lui l'élève, et fait aller le pilon dans le morceau de marbre, broyant ses drogues avec une colère ! De temps en temps il s'interrompt pour tirer une petite glace de sa poche et regarder son tatouage. Malheureux Ferdinand ! ni pommades ni cataplasmes, rien n'y fait, pas même la petite « soupe à l'ail » conseillée par le docteur Tournatoire. Il en a pour la vie, de ces infernales enluminures.

Moi, cependant, je paquète, j'étiquète, je débite l'aloès et l'« épicacoine », je fais la causette avec le client, je m'amuse de tout ce qui se raconte en ville. Les jours de marché il nous vient beaucoup de monde le mardi et le vendredi, la pharmacie ne désemplit pas. Depuis que les vignes vont mieux, nos paysans se sont remis à se droguer, à se poutringuer. Ils adorent cela, dans la banlieue de Tarascon ; pour eux, se purger c'est une fête. Le reste de la semaine, on est au calme, la sonnette de la boutique tinte rarement. Je passe mon temps à regarder les inscriptions des grands flacons de verre et de faïence blanche, rangés sur les étagères : *sirupus gummi, assa foetida, et le ΦΑΡΜΑΚΟΠΕΙΑ* inscrit en grec au-dessus du comptoir entre deux serpents.

Après tant d'agitations, tant d'aventures, ce grand repos de ma vie ne me déplait pas.

Je prépare un volume de vers provençaux, *Li Gingourlo (Les Jujubes).* Dans le Nord on ne connaît les jujubes que comme produit pharmaceutique ; ici ces fruits du jujubier sont de petites olives rouges, croquantes et charmantes, sur un arbre au feuillage clair. Je réunirai dans ce volume mes paysages, mes vers d'amour…

Pécaïre ! je la vois quelquefois passer, ma Clorinde, longue et souple, sautillant sur les cailloux pointus de la Placette, ce qu'elle appelait là-bas « son pas du kanguroo » ; elle va à la seconde messe, son livre d'heures à la main suivie de la femme Alric, qui *échelait* toujours les toits et qui depuis le retour à Tarascon est passée du service de Mlle Tournatoire à celui de ces dames des Espazettes. Pas une fois Clorinde ne regarde vers la pharmacie. Rentré chez Bézuquet, je n'existe plus pour elle.

La ville a repris son aspect tranquille, réinstallé. On se promène sur le cours, sur l'esplanade ; le soir on va au cercle, à la comédie. Tout le monde est revenu, à l'exception du Père Bataillet, resté aux Philippines, pour y fonder une nouvelle communauté de Pères-Blancs. Ici le couvent de Pampérigouste s'est rouvert un tout petit peu, le Révérend Père Vézole (Dieu soit loué !) y est rentré avec quelques autres révérends, et les cloches ont recommencé de sonner tout doucement, une par une ; nous n'en sommes pas encore au plein carillon, mais on le devine tout proche.

Qui se douterait que tant d'événements se sont passés ! Comme tout cela est déjà loin, et que la race tarasconnaise est facilement oublieuse ! Il n'y a qu'à voir nos chasseurs, le marquis des Espazettes en tête, partir tout flambants neufs le dimanche matin, avec la même ardeur, à l'espère d'un gibier qui n'existe pas.

Moi, le dimanche, après déjeuner, je vais rendre mes devoirs à Tartarin. Voilà bien, en haut du cours, la maison aux persiennes vertes, les boites des petits décrotteurs devant la grille ; mais tout est fermé, tout est silencieux, je pousse la porte… je trouve le héros dans son jardin, tournant, les mains derrière le dos, autour du bassin aux poissons rouges, ou dans son cabinet au milieu des kriss et des flèches empoisonnées. Il ne les regarde seulement plus, ses chères collections. Le cadre est toujours le même, mais que l'homme a changé ! Ils ont eu beau l'acquitter, le grand homme se sent déchu, déboulonné, il a perdu son socle, et c'est ce qui le rend triste.

Nous causons. Le docteur Tournatoire vient quelquefois ; il apporte sa bonne humeur et ses plaisanteries à la Purgon dans ce logis mélancolique. Franquebalme vient aussi le dimanche. Tartarin lui a confié la défense de ses intérêts. Un procès à Toulon avec le capitaine Scrapouchinat, qui réclame ses frais de rapatriement ; un autre procès avec la veuve Bravida, qui se porte partie civile pour ses enfants mineurs, Si mon pauvre cher maître perdait ces deux affaires, comment s'en tirerait-il ? Il a déjà tant dépensé dans cette lamentable aventure de Port-Tarascon.

Que ne suis-je riche !… Malheureusement ce n'est pas ce que je gagne chez Bézuquet qui me permettra de lui venir en aide.

10 octobre. – Les *Jujubes* paraîtront *en* Avignon chez le libraire Roumanille ; je suis bien heureux. Une autre bonne fortune : on organise une grande cavalcade en l'honneur de la Sainte-Marthe, qui vient le 19 du courant, et en l'honneur aussi de la rentrée des Tarasconnais sur la terre de France. Dourladoure et moi, du félibrige tous les deux, devons représenter la Poésie provençale sur un char allégorique.

20 octobre… – Hier dimanche la cavalcade a eu lieu. Long défilé de chars, cavaliers en costumes historiques tendant au bout de longues gaules des aumônières pour quêter. Un grand concours de foule, du monde à toutes les fenêtres ; mais, malgré tout, l'entrain, la gaieté, n'étaient pas de la fête. L'ingéniosité des organisateurs n'a pu suppléer à l'absence de notre mère-grand ; on sentait un trou, un vide, le char de la Tarasque manquait. De sourdes rancunes se réveillaient, au souvenir du malencontreux coup de fusil tiré sur elle, là-bas, dans le Pacifique ; des grognements se sont fait entendre dans le cortège en passant devant la maison de Tartarin. Comme la bande à Costecalde essayait d'exciter la foule par quelques cris, le marquis des Espazettes, en costume de Templier, s'est retourné sur son cheval « Paix là ! messieurs… » Il avait vraiment grand air, et tout de suite le désordre s'est arrêté.

La tramontane, un vent de neige, soufflait. Dourladoure et moi nous la sentions cruellement, sous nos pourpoints Charles VI prêtés par la troupe d'opéra de passage à Tarascon en ce moment ; assis chacun en haut d'une tour, – car notre char, traîné par six bœufs blancs, représentait le château du roi René en bois et carton peints, – cette coquine de bise nous transperçait, et les vers que nous récitions, nos grands luths à la main, grelottaient autant que nous. Dourladoure me disait : « Outre ! C'est qu'on gèle ! » Et pas moyen de descendre, les échelles qui avaient servi à nous jucher là-haut ayant été retirées.

Sur le Tour-de-Ville le supplice devint intolérable… Et, pour nous achever, j'eus l'idée – vanité de l'amour ! – de prendre par la traverse pour passer devant la maison du marquis des Espazettes.

Nous voilà engagés dans ces rues très étroites, tout juste la place pour les roues du char. L'hôtel du marquis était fermé, sombre et muet dans ses vieilles murailles de pierre noire, toutes les persiennes closes pour bien indiquer que la noblesse

boudait les plaisirs de la rafataille. Je dis quelques vers, tirés des *Jujubes,* de ma voix tremblante, en tendant mon filet de quête, mais rien ne bougea, personne ne parut. Alors je donnai l'ordre au conducteur d'avancer. Impossible, le char était pris, encanché des deux côtés. On avait beau tirer devant, tirer derrière, il se trouvait pressé entre les hautes murailles, et par les persiennes fermées nous entendions tout près de nous à notre hauteur, des rires étouffés pendant que nous restions ridiculement perchés, transis de froid, sur nos tourelles de carton.

Décidément il ne m'a pas porté bonheur, le château du roi René ! Il a fallu dételer les bœufs, aller chercher des échelles pour nous descendre, et tout cela a pris du temps !…

23 octobre. – Qu'est-ce que c'est donc que ce mal de gloire ? On ne peut plus vivre sans elle, quand une fois ou l'a connue.

J'étais chez Tartarin dimanche ; nous causions dans le jardin, marchant le long des allées sablées. Par-dessus le mur, les arbres du cours nous envoyaient des paquets de feuilles mortes, et comme je voyais de la mélancolie dans ses yeux, je lui rappelais les heures triomphantes de sa vie.

Rien ne pouvait le distraire, pas même les analogies entre son existence et celle de Napoléon.

« Ah ! vaï, Napoléon !… la bonne blague !., le soleil des tropiques m'avait tapé sur la coloquinte. Ne me parlez plus de cela, je vous en prie, vous me ferez plaisir. »

Je le regardais stupéfait.

« Pas moins, la dame du commodore…

– Laisse-moi donc tranquille ! Elle s'est moquée de moi tout le temps, la dame du commodore ! »

Nous avons fait quelques pas en silence.

Les cris des petits décrotteurs qui jouaient au bouchon devant la porte venaient jusqu'à nous dans les coups de vent emportant les feuilles par tourbillons.

Il m'a dit encore :

« J'y vois clair, maintenant. Les Tarasconnais m'ont ouvert les yeux ; c'est comme si l'on m'avait opéré de la cataracte. »

Il m'a paru extraordinaire.

À la porte, tout à coup, en me serrant la main :

« Tu sais, petit, on va vendre chez moi. J'ai perdu mon procès contre Scrapouchinat, contre la veuve Bravida aussi, malgré les arguments de Franquebalme… Il bâtit trop solide, ce garçon-là ; son aqueduc romain lui est tombé dessus et nous avons été écrasés sous le poids. »

Timidement, j'osai lui offrir mes petites économies, je les aurais données de grand cœur, mais Tartarin a refusé.

« Merci, mon enfant, je pense que les armes, les curiosités, les plantes rares, feront assez d'argent. Si ça ne suffit pas, je vendrai la maison. Après, je verrai. Adieu, petit… Tout ça n'est rien. »

Quelle philosophie !…

31 octobre. – Aujourd'hui j'ai eu une grande peine. Je servais à la pharmacie la femme Truphénus pour son enfant qui se

plaint de lancées dans la tête, quand un grincement de roues sur la Placette m'a fait lever les yeux. J'avais reconnu les ressorts du grand carrosse de la douairière d'Aigueboulide. La vieille était dedans, sa perruche empaillée à côté d'elle, en face ma Clorinde avec une autre personne que je ne voyais pas bien, car le jour me venait contre, seulement un uniforme bleu, un képi brodé. » Qui donc est avec ces dames ?

– Mais le petit-fils de la douairière, le vicomte Charlexis d'Aigueboulide, qui est officier de chasseurs. Vous ne savez donc pas que Mlle Clorinde et lui doivent s'épouser le mois qui vient ? »

Ça m'a donné un coup ! Je devais sembler la mort.

Et moi qui gardais encore un espoir.

« Oh ! tout à fait un mariage d'inclination, continuait ce bourreau de femme Truphénus… Mais vous savez ce que nous disons ?…

« Qui se marie par amour, bonne nuit et mauvais jours. »

J'aurais bien voulu me marier ainsi, pécaïré !

5 novembre. – On a vendu hier chez Tartarin. Je n'y étais pas, mais Franquebalme, venu le soir à la pharmacie, m'a raconté la scène.

Il paraît que c'était navrant. La vente n'a rien fait. On vendait devant la porte, selon l'habitude de chez nous. Rien, pas un sou, et pourtant il était venu beaucoup de monde. Ces armes de tous les pays, flèches empoisonnées, sagaies, yatagans, revolvers, winchester à trente-deux coups, rien de rien. Rien, les magnifiques peaux de lions de l'Atlas, rien l'alpenstok, son glorieux bâton de la Jungfrau, toutes ces richesses, ces curiosités, vrai

musée de notre ville, vendues à des prix dérisoires… La foi perdue !

Et ce baobab dans son petit pot, qui, pendant trente ans, a fait l'admiration de la contrée ! Quand on l'a mis sur la table, quand le crieur a annoncé *« arbos gigentea,* des villages entiers peuvent tenir sous son ombrage… » Il paraît qu'il y a eu un fou rire. De chez lui Tartarin les entendait, ces rires, en tournant dans son petit jardin avec deux amis. Il leur a dit sans amertume :

« Opérés de la cataracte, eux aussi, mes bons Tarasconnais. Ils y voient, maintenant ; mais ils sont cruels. »

Le plus triste, c'est que la vente n'ayant pas produit assez, il a dû céder la maison aux des Espazettes, qui la destinent au jeune ménage. Et lui, le pauvre grand homme, ou ira-t-il ? Passera-t-il le pont comme il en a vaguement parlé ? Se réfugiera-t-il à Beaucaire prés de son vieil ami Bompard ?

Pendant que Franquebalme, debout au milieu de la pharmacie, me racontait ces épisodes sinistres, Bézuquet, dans le fond, apparaissant à demi par l'entrebâillement de la porte avec ses enluminures ineffaçables, a lancé dans un rire de démon papoua :

« C'est bien fait ! c'est bien fait ! » Comme si c'était Tartarin qui l'eût tatoué lui-même.

7 novembre. — C'est demain dimanche que mon bon maître doit quitter la ville et passer le pont… Est-ce possible ? Tartarin de Tarascon devenu Tartarin de Beaucaire !… Voyez, rien que pour l'oreille…, quelle différence !… Et puis ce pont, ce terrible pont à passer Je sais bien que Tartarin a franchi d'autres obstacles !… c'est égal, ce sont là de ces choses qui se disent dans la colère, mais qui ne se font pas. Je doute encore.

Dimanche, 10 décembre. – Sept heures du soir. Je rentre navré ; à peine la force de jeter ces quelques lignes.

C'est fait, il est parti, il a passé le pont.

Nous nous étions donné rendez-vous chez lui, à trois ou quatre, Tournatoire, Franquebalme, Baumevieille, puis Malbos, un ancien de la milice, qui nous a rejoints en route.

J'avais le cœur serré devant la détresse de ces murs nus, de ce jardin dépouillé. Tartarin n'a pas même regardé autour de lui.

C'est là ce que nous avons de bon, nous autres Tarasconnais, notre mobilité.

Par elle, nous sommes moins tristes que les autres peuples.

Il a donné les clés à Franquebalme :

« Vous les remettrez au marquis des Espazettes. Je ne lui en veux pas de n'être pas venu, c'est tout naturel. Comme disait Bravida :

Amour du seigneur,
Amitié du verre
Ils ont fait de nous,
Ils ne veulent plus nous voir. »

Et se tournant vers moi :

« Tu en sais quelque chose, petit ! »

Cette allusion à Clorinde m'a touché. Penser à moi au milieu de ces circonstances !

Une fois sortis, sur le cours, il faisait un vent terrible. Nous pensions tous en nous-mêmes :

« Gare le pont, tout à l'heure ! »

Lui ne semblait pas le moins du monde préoccupé. À cause du mistral, on ne voyait personne en ville ; rencontré seulement la musique qui revenait de l'esplanade, les soldats, empêtrés de leurs instruments, retenant d'une main les pans de leurs capotes que le vent envolait.

Tartarin parlait lentement, en marche au milieu de nous comme pour une promenade. Il nous entretenait de lui, rien que de lui, ainsi qu'à son habitude.

« Moi, voyez-vous, j'ai le mal des gens de chez nous. Je me suis trop nourri de regardelle… »

À Tarascon nous appelons regardelle tout ce qui tente les yeux, dont nous avons envie et que la main n'atteint pas. C'est la nourriture des rêveurs, des gens d'imagination. Et Tartarin disait vrai, personne plus que lui n'a consommé de regardelle. Comme je portais le sac, le carton à chapeau, le pardessus de mon héros, je marchais un peu derrière, je n'entendais pas tout. Des mots m'échappaient dans le vent qui redoublait à mesure qu'on approchait du Rhône. J'ai compris qu'il disait n'en vouloir à personne et parlait de son existence avec une douce philosophie.

«… Ce gueusard de Daudet a écrit de moi que j'étais un Don Quichotte dans la peau de Sancho… Il a dit vrai. Ce type de Don Quichotte soufflé, douillet, empoté dans sa graisse et toujours inférieur à son rêve, est assez fréquent à Tarascon et dans sa banlieue. »

Un peu plus loin, à un tournant de traverse, nous avons vu fuir le dos d'Excourbaniès, qui, en passant devant le magasin de l'armurier Costecalde, nommé de ce matin conseiller municipal de la ville, criait à toute gorge :

« Ah ! ah !… *Fen dé brut*… Vive Costecalde ! »

« Même à celui-là, je ne lui en veux, pas, a dit Tartarin. Pourtant cet Excourbaniès représente le plus horrible côté du Midi tarasconnais. Je ne parle pas de ses cris, quoiqu'il brame vraiment plus que de raison, mais de cet épouvantable désir de plaire, d'être aimable, qui l'amène aux plus abjectes lâchetés. Il est devant Costecalde : « Au Rhône Tartarin ! » Il serait avec moi que, pour me flatter, il en crierait autant de Costecalde. À part ça, mes enfants, jolie race, la race tarasconnaise, et sans elle la France depuis longtemps serait morte de pédantisme et d'ennui. »

Nous arrivions au Rhône ; devant nous un couchant triste, quelques nuages très hauts. Le vent semblait se calmer, tout de même le pont n'était pas rassurant. On s'arrêta à l'entrée et il ne nous demanda pas d'aller plus loin.

« Allons, adieu, mes enfants… »

On s'embrassa ; il commença par Baumevieille, le plus âgé, et finit par moi. Je pleurais, tout ruisselant, sans pouvoir m'essuyer, car j'avais toujours la mallette et le pardessus, et je peux dire que le grand homme a bu mes larmes. Ému lui-même, il prit ses effets, carton d'une main, pardessus sur le bras, la mallette de l'autre main, et comme Tournatoire lui disait :

« Surtout, Tartarin, soignez-vous bien… Climat malsain, Beaucaire… Petite soupe à l'ail… n'oubliez pas. »

Il répondit en clignant de l'œil :

« N’ayez peur… Vous savez le proverbe de la vieille : *Au plus la vieille allait, – au plus elle apprenait, – et pour ce, mourir ne voulait*. Je ferai comme elle. »

Nous le vîmes s’éloigner sous les arceaux, un peu lourd, mais à bon pas. Le pont tanguait horriblement. Deux ou trois fois il s’arrêta à cause de son chapeau qui partait. Nous lui criions de loin, sans avancer :

« Adieu, Tartarin ! »

Lui ne se retournait pas, ne disait rien, trop ému ; seulement, avec le carton à chapeau il nous faisait signe aussi, par derrière :

« Adieu… Adieu… »

Trois mois après. —Dimanche soir – je rouvre ce Mémorial depuis longtemps interrompu, ce vieux registre vert, que je laisserai à mes enfants, si j’en ai jamais, usé aux coins, commencé à cinq mille lieues de France, qui m’a suivi sur vies mers, en prison, partout. Un peu d’espace m’ y reste, j’en profite pour consigner le bruit qui courait en ville, ce matin : Tartarin a cessé de vivre !

On n’avait plus de ses nouvelles depuis trois mois. Je savais qu’il demeurait à Beaucaire, près de Bompard, qu’il l’aidait à garder le champ de foire et à conserver le château. Métiers de regardelle, en somme, ces métiers-là. Bien souvent, me languissant de mon bon maître, je m’étais proposé de l’aller voir, mais ce diable de pont me retenait toujours.

Une fois, regardant du côté du château de Beaucaire, là-haut, tout en haut, je me figurai voir quelqu’un qui braquait une lorgnette vers Tarascon. Ça avait l’air de Bompard. Il disparut,

entra dans la tour et revint avec un autre, très gros, qui semblait Tartarin. Celui-ci prit la lunette, lui aussi, et la lâcha pour faire aller ses bras en signe de connaissance ; mais c'était si loin, si petit, si vague, que je n'eus pas l'émotion que j'aurais cru ressentir. Ce matin, tout angoissé sans savoir pourquoi, je suis sorti en ville, pour ma barbe, comme tous les dimanches, et j'ai été frappé de voir le ciel voilé, roux, un de ces ciels sans lumière qui mettent en valeur les arbres, les bancs, les trottoirs, les maisons. J'en ai fait la remarque en entrant chez Marc-Aurèle, le barbier.

« Quel drôle de soleil ! Il ne chauffe pas, n'éclaire pas… Est-ce qu'il y a une éclipse ?

– Comment, monsieur Pascalon, vous ne le savez pas ?… Elle est annoncée depuis le premier du mois. »

Et en même temps qu'il me tenait par le nez avec le rasoir tout près :

« Et la nouvelle, vous la connaissez, dites ?… Il paraîtrait que notre grand homme n'est plus de ce monde.

– Quel grand homme ? »

Quand il nomma Tartarin, d'un peu plus je me coupais avec son rasoir.

« Voilà ce que c'est de se dépatrier !… Il n'a pas pu vivre sans Tarascon… »

Marc-Aurèle le barbier ne croyait pas dire si juste.

Sans Tarascon et sans la gloire, c'était sur qu'il ne pourrait pas vivre.

Pauvre bon maître ! Pauvre Tartarin !… Tout de même, cette coïncidence… une éclipse le jour de sa mort !

Et quel drôle de peuple que le nôtre ! Je parie bien qu'en ville la nouvelle leur a fait de la peine à tous, mais ils ont affecté de prendre la chose très à la légère.

Tout ça, parce que depuis l'affaire de Port-Tarascon, qui les a montrés si emballés, si exagérés, les Tarasconnais veulent paraître très rassis, très maîtres d'eux-mêmes, corrigés pour toujours.

Eh bien, la vérité, c'est que nous ne sommes pas corrigés le moins du monde ; seulement, au lieu de mentir en delà nous mentons en deçà.

Nous ne disons plus :

« Hier aux arènes on était plus de cinquante mille, au moins. » Mais :

« Aux arènes, hier, si l'on était une demi-douzaine, c'est tout le bout du monde. »

De l'exagération tout de même.